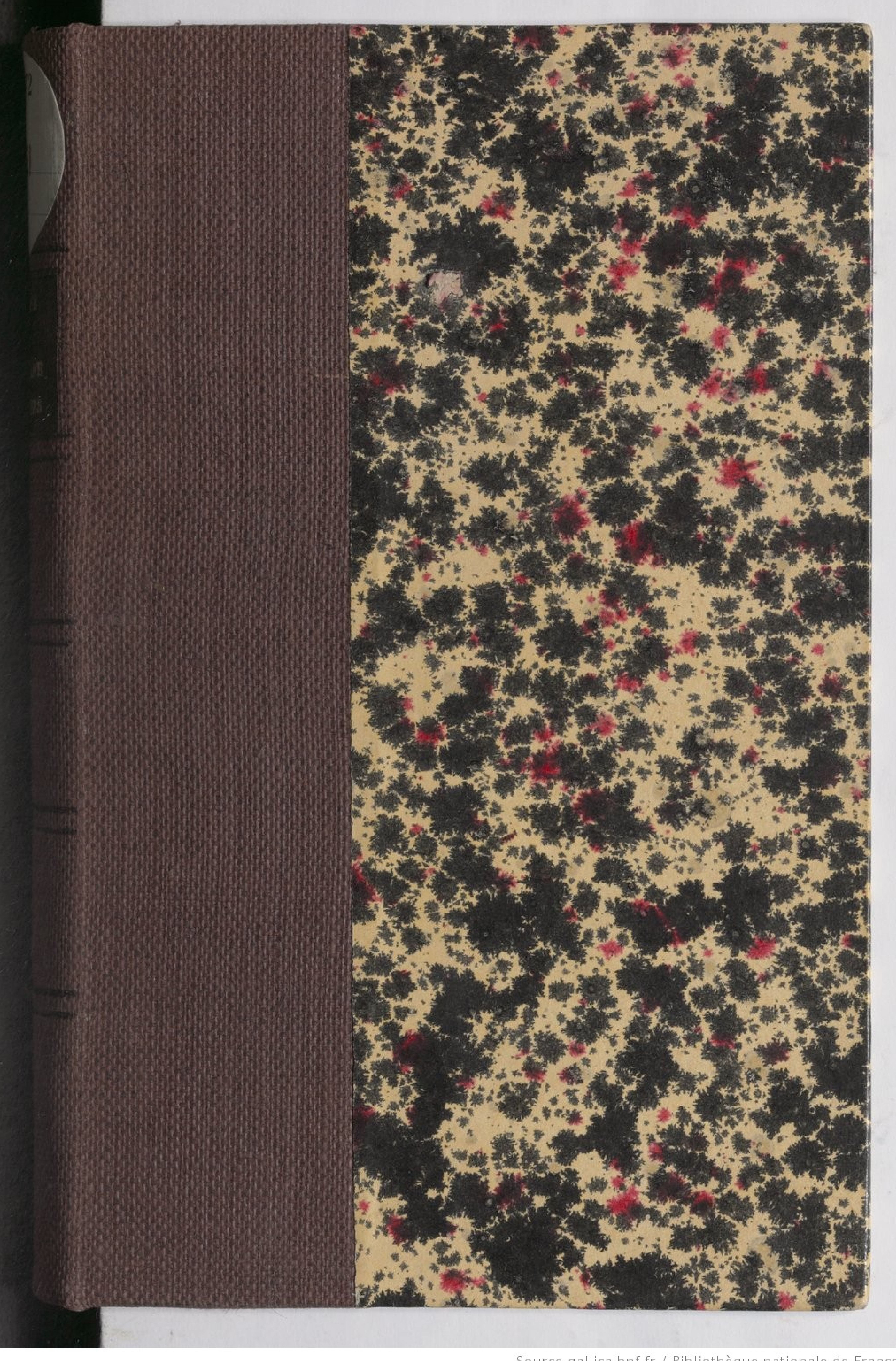


Henri Leriche. La Soutane aux orties



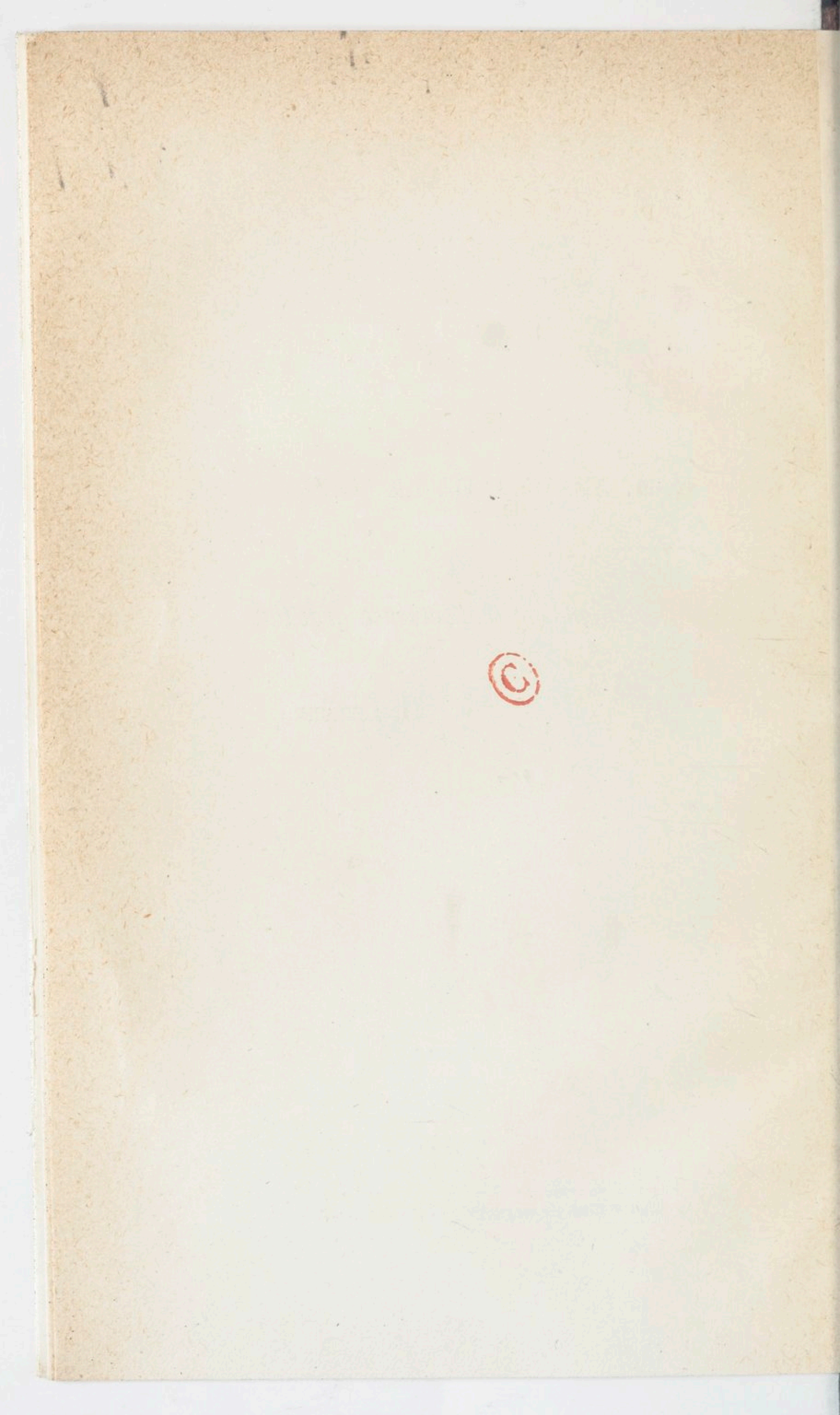






LA SOUTANE AUX ORTIES

Paris. — Société anonyme d'Imprimerie. — PAUL DUPONT, Dr.



A M. ANATOLE DE LA FORGE

Hommage d'affectueuse gratitude.

H. Leriche.

HENRI LERICHE

LA SOUTANE AUX ORTIES



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1880

LA SOUTANE AUX ORTIES

PREMIÈRE PARTIE

VOCATION CHANCELANTE

I

Avant l'invasion des chemins de fer, Nevers portait bravement son titre d'ancienne capitale de province. Sa position élevée sur le fleuve qui offre à l'œil de brillantes échappées, l'aisance de la vie et le luxe enfantés par le commerce et l'industrie, le caractère aimable, l'esprit vif et délié des habitants, en faisaient et en font encore un chef-lieu des plus agréables.

La cathédrale, qui se recommande plus par l'ampleur de ses dimensions que par ses beautés architecturales, est dédiée à saint Cyr; un vieux bas-relief, empreint

de la crânerie naïve du catholicisme naissant, représente le patron du lieu, un bienheureux bambin de trois ans, triomphalement campé sur un sanglier superbe. Le château ducal n'est dépourvu ni d'originalité ni de grandeur ; mais, Dieu merci, de nos jours, cet ancien repaire des énormités féodales n'abrite plus que l'hydre de la chicane.

On voit encore, et l'on voit avec plaisir, la maisonnette de maître Adam. A l'heure où commence cette histoire, une treille vivace court joyeusement autour de la porte et de la fenêtre cintrées, toutes grandes ouvertes au soleil. Parfois le grincement de la scie et le retentissement du marteau, partant de l'intérieur, accompagnés d'un gai refrain, contribuent à rendre plus présent à l'esprit le souvenir du menuisier-rimeur. Ecoutez ! c'est de la couleur locale en chanson :

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux...

Dans ces derniers trente ans de centralisation à la vapeur, Nevers, comme tant d'autres villes remarquables, a perdu en grande partie son cachet particulier sous le niveau du railway. Le seul refuge resté ouvert au rêveur, c'est le parc avec ses nappes de verdure et ses grands arbres ombreux ; et là encore l'affreux sifflement des locomotives vient-il souvent crier aux oreilles que le temps des rêves est passé !...

Le 15 juin 1854, dès le matin, un jeune homme allait et venait, avec une visible agitation, dans l'une de ces

belles allées désertes. Il pouvait avoir vingt ans au plus. Sa tenue simple, son extérieur modeste et timide, n'avaient rien qui attirât l'attention de prime abord. Seul, un observateur sagace eût deviné l'ardeur contenue sous cette apparente réserve. De temps en temps, il se retournait, le visage inquiet, interrogeant du regard l'espace qu'il venait de parcourir. Une crispation d'impatience contractait fugitivement ses traits; puis il s'arrêtait quelques instants, piétinant sur place; puis il reprenait sa promenade, traçant du bout de sa canne sur le sable des lignes saccadées. Évidemment il attendait quelqu'un.

Tout à coup sa physionomie, de sombre qu'elle était tout à l'heure, s'illumina comme par enchantement. Il n'était plus seul sous les grands arbres de l'avenue; à quelques pas devant lui, cheminait le trio le plus charmant : deux petites filles accompagnées de leur mère. La plus jeune enfant, se détachant du groupe, se mit à chasser devant elle un léger cerceau, proportionné à sa taille. C'était merveille de la voir, avec sa jupe bouffante et ses cheveux bouclés flottant à la brise, s'escrimer, de toute la vigueur de son petit bras, à dompter le joujou rebelle. Chaque fois que le succès trompait ses efforts, elle se retournait pour quêter dans les yeux de sa mère un regard d'encouragement, et reprenait avec une ardeur nouvelle sa récréation laborieuse.

— Augusta! cria la mère, d'une voix câlinement grondeuse, ne courez pas tant, je vous prie; vous vous ferez mal.

Interdite par la sévérité de ce « vous » solennel, qu'on n'employait à son égard que dans les graves cir-

constances, la petite rusée se laissa tomber, moitié rieuse, moitié inquiète, sur la pelouse verdoyante qui bordait l'avenue.

La plus grande des deux sœurs, qui semblait âgée de six à sept ans, marchait sagement à côté de sa mère, questionnant et écoutant tour à tour. D'où venait ce contraste entre ces deux enfants presque du même âge ? Hélas ! la transition de la joie à la mélancolie est parfois si brusque, même chez les enfants ! Il suffit souvent d'une circonstance fortuite pour éveiller dans l'âme des tendances endormies. Qui sait? peut-être Louisa avait surpris des larmes dans les yeux de sa mère, et c'en avait été fait pour elle de la turbulence naturelle à son âge.

Notre jeune homme, tout à l'heure si agité, s'en allait maintenant, à distance respectueuse, absorbé dans une muette contemplation. Ses yeux suivaient avec complaisance les ébats de la plus jeune enfant, pour se reporter sur la mère avec un mélange indéfinissable de vénération et de tendresse.

Quelle était cette femme, qui fixait si passionnément l'attention de notre rêveur? Un long voile, qu'elle écartait de temps à autre pour sourire à la petite Augusta, ne permettait d'entrevoir qu'imparfaitement ses traits. Sa démarche était d'une rare distinction. Sa mise, d'une extrême simplicité, était, en quelque sorte, ennoblie par la grâce du mouvement. Un châle léger, jeté en écharpe, trahissait les richesses de la taille souple et cambrée. Chaque fois qu'elle répondait aux questions de l'enfant qu'elle tenait par la main, sa voix laissait involontairement vibrer dans l'air les plus pénétrantes intonations. Tout, dans cette femme, res-

pirait un parfum, éclatant comme malgré elle, de jeunesse et de beauté.

Le parc était redevenu désert depuis plus d'une heure, quand notre promeneur songea à rentrer chez lui, le cœur ivre d'enthousiasme et l'imagination grosse des projets épistolaires les plus audacieux. Il s'enferma dans sa chambre et calligraphia cinq ou six lettres, qui lui parurent toutes plus ridicules les unes que les autres. Partagé entre la passion et le respect, il ne savait quelle tournure donner à l'expression de ses sentiments. Telle phrase disait trop, telle autre trop peu. Ce passage était trop hardi peut-être ; cet autre était insignifiant à force de timidité. Enfin, s'avisant du moyen qu'il eût dû employer d'abord, il laissa courir librement sa plume, sans contrôler ce que lui dictait son cœur. Sa lettre définitivement cachetée, il s'esquiva habilement, car il était étroitement surveillé. Dans la rue, il se débarrassa d'un camarade importun pour aller, seul, songer sur les bords de la Loire. Quand il se crut assez loin du bruit et des regards, il descendit s'asseoir dans un enfoncement de la rive.

— Ma foi, dit-il en s'étendant sur un beau gazon, je puis bien me l'avouer une bonne fois, je suis un fier original !...

Cette facétie, qu'il se lançait à lui-même pour se donner du courage, produisit un résultat tout contraire. Par un phénomène psychologique où la volonté s'efface complètement, cette épithète d'« original », dont il venait de se gratifier sans arrière-pensée, fit lever dans son esprit toute une volée de souvenirs affligeants. En laissant ses idées flotter au fil de l'eau, il se

reporta au temps, encore peu éloigné, où sa mère et quelques familiers de la maison le qualifiaient ainsi, sans prétendre, certes, lui faire un compliment.

Léon Fernin était né de parents peu favorisés de la fortune et habitant une petite ville du Morvan. A l'âge de deux ans à peine, il avait eu le malheur de perdre son père. Négociant assez cossu pour un modeste chef-lieu de canton, M. Fernin joignait à une honorabilité parfaite une forte dose de sens commun. C'était bien là le protecteur, le guide qui eût convenu à Léon ; mais, il y a longtemps qu'un poète l'a dit, la mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.

A sept ans, Léon, enfant gâté s'il en fut jamais, ne voulant pas se séparer d'un sien camarade qui entrait au collège, avait signifié qu'il voulait l'y suivre. On avait condescendu à cette fantaisie, autant par faiblesse que pour se débarrasser de ce véritable enfant terrible. Enrégimenté dans les recrues universitaires, Léon se faisait remarquer par une dissipation et une paresse bien excusables à son âge.

Cependant, Mme Fernin, jeune encore, glissait peu à peu, depuis la mort de son mari, sur une pente fatale à beaucoup de veuves : de simplement religieuse qu'elle se contentait d'être par le passé, elle se faisait dévote insensiblement. Bien que ne manquant pas d'esprit naturel, elle ne voyait rien, ne jugeait de rien que par les yeux et d'après l'avis de son directeur. C'était, de la part de cette âme fidèle, une abnégation entière de ses sentiments et de sa raison devant le prestige de la robe ecclésiastique. Son bonheur était au comble lors-

qu'elle pouvait réunir à sa table cinq ou six prêtres de la ville et des environs, et deviser avec eux de l'avenir de son cher enfant.

Cela était fort bien. Mais qu'arriva-t-il par suite de ces conférences autour de la nappe ? Tandis que le jeune Léon, à quelques lieues de là, se gourmait avec un condisciple turbulent ou mauvais joueur, usait le fond et surtout les genouillères de ses pantalons dans la poussière des classes et des salles d'étude ; pendant qu'il labourait le dur terroir du pensum, armé de la classique plume à trois becs, espèce de charrue qu'il commençait à tenir d'une main exercée ; pendant ce temps-là, disons-nous, on décréta d'autorité sa vocation à l'état ecclésiastique.

Mais l'atmosphère universitaire n'était-elle pas dangereuse pour cette âme désormais destinée à Dieu? Évidemment, oui. On avait décidé, en conséquence, qu'on retirerait Léon du collège pour le mettre au petit séminaire. Les vacances approchaient. M. le curé se chargerait de diriger l'enfant. Le vicaire essaierait de lui inculquer les premiers principes de latinité. Rien ne devait être négligé pour défricher, d'une manière orthodoxe, l'esprit et le cœur du jeune Léon.

Peut-on imaginer rien de plus déraisonnable, et rien de plus fréquent néanmoins, que de fixer à l'avance et d'une façon irrévocable l'avenir d'un enfant? Que de ses premiers instincts, des goûts de son bas âge, on tire des inductions sur ses aptitudes futures, rien de mieux. Mais qu'on dise opiniâtrément : « Mon garçon sera juge, soldat ou prêtre, » une semblable présomption, par cela seul qu'elle choque le bon sens, est exposée à bien des mécomptes.

On ne saurait croire combien de mères rêvent pour leur fils « la vie calme et retirée du presbytère, la paisible royauté du saint lieu, les fonctions à la fois humbles et sublimes du sacerdoce ». Qui d'entre nous n'a connu quelqu'une de ces bonnes âmes, dont l'ambition suprême est de voir leur enfant « s'enrôler dans la phalange sacrée » ?

Voici comment Mme Fernin raisonnait avec elle-même :

— D'abord, pensait-elle, mon fils est d'une complexion faible et délicate...

Ce début n'était pas parfaitement juste; mais on conçoit les craintes d'une mère prompte à s'alarmer, souvent sur des apparences chimériques. A dire le vrai, la constitution frêle, mais nerveuse, de Léon eût paru pleine d'avenir à l'œil froidement investigateur d'un capitaine de recrutement.

— Je ne suppose pas, continuait la maman dévote, que la santé du pauvre enfant se fortifie avec l'âge... Donc, quel état peut mieux lui convenir que l'état de prêtre?...

Dans les syllogismes de sentiment, antipodes du syllogisme d'Aristote, les prémisses, comme on le voit, sont les très humbles servantes de la conclusion.

Sa conscience maternelle ainsi formée, Mme Fernin taillait sournoisement sa large part dans le gâteau de l'égoïsme le plus raffiné. Son fils une fois prêtre, songeait-elle avec délices, il habiterait une cure, oh! une cure de campagne, pour commencer. Elle se retirerait auprès de lui. Sans partage elle posséderait son affection; pas de femme, pas d'enfants pour lui disputer son cœur!...

Eh ! mon Dieu, de tous les égoïsmes humains, celui-là, certes, est bien le plus excusable. Si la rigoureuse équité s'accordait toujours avec la nature, quoi de plus juste, en vérité, que d'acquitter, s'il était possible, la dette d'amour contractée envers une mère, de lui rendre soins pour soins, tendresse pour tendresse, sacrifices pour sacrifices, jusqu'au jour suprême où, les rôles étant changés, on la couche en pleurant dans la tombe, elle qui, en chantant, nous couchait dans le berceau!...

Léon en était là de ses réflexions douces et mélancoliques, lorsque je ne sais quel fil se brisa dans la trame de ses pensées. Sortant brusquement de sa rêverie par une de ces boutades saugrenues et réalistes qui lui étaient familières dans ses accès d'impatience ou d'ennui :

— Bah ! dit-il en se levant pour reprendre le chemin de la ville, tout le monde ne peut pas se faire prêtre ; sans quoi cette affreuse baraque de société courrait le risque de crouler promptement !...

II

De tous les fonctionnaires subalternes, le plus modeste, le plus inoffensif en apparence, mais le plus important, le plus terrible en réalité, c'est, à coup sûr, le facteur de la poste aux lettres. Chaque jour, ce débonnaire employé s'en va, distribuant sur son passage l'espoir et la crainte, la joie et les larmes, le bonheur et la désolation; et cela avec l'insouciance du nuage qui, poussé par le vent, promène au hasard sur la campagne la rosée bienfaisante ou l'orage dévastateur.

Combien d'amants sentent leur cœur battre à se rompre, au pas seul de ce Mercure administratif! Combien d'âmes, passionnées par l'absence ou froissées par l'oubli, concentrent toutes leurs angoisses sur son humble coffret, véritable boîte de Pandore, d'où s'envole même l'espérance!...

Le 16 juin 1854, le facteur déposa, rue de la Préfecture, une enveloppe à l'adresse de Mme la baronne Laure de Comberouse. Quand la femme de chambre entra au salon pour la remettre à sa maîtresse, à peine celle-

ci, absorbée dans sa rêverie, s'aperçut-elle du bruit que fit la porte en s'ouvrant.

— Une lettre pour madame.

— Pour moi? fit la baronne surprise, et... par la poste?

— Oui, madame, par la poste; le facteur vient de la poser à l'instant.

— C'est singulier!... ajouta la baronne, pendant que Suzette sortait.

En effet, c'était un événement dans sa vie que la réception d'une lettre. Elle examina attentivement la suscription, sans y découvrir le moindre indice révélateur.

— De qui peut me venir cette lettre? pensa-t-elle, de plus en plus intriguée; le timbre est de la ville; pourquoi m'écrit-on par la poste?

Tout à coup elle pâlit.

— Peut-être quelque nouveau malheur... se dit-elle, toute tremblante d'hésitation... oui, sans doute encore quelque fâcheuse aventure qu'on n'ose m'apprendre de vive voix... Je lirai plus tard, dans une heure.

Et ses yeux se portèrent résolument sur la pendule, comme pour dater l'échéance de l'engagement qu'elle prenait vis-à-vis d'elle-même. On voit que la curiosité n'était pas le défaut dominant de la baronne. Avant qu'une jeune femme arrive à dépouiller ainsi « le vieil homme », il faut qu'elle ait bien souffert. Sous le coup d'un triste pressentiment, elle voulait, en quelque sorte, s'accorder à elle-même un sursis. Pour les esprits jeunes, que n'ont pas encore émoussés de cuisantes déceptions, l'incertitude traîne avec elle

un cortège d'anxiétés dévorantes; mais les âmes durement secouées au vent des tribulations trouvent une sorte de repos dans la diversité des chances qu'elle présente.

Quel était le chagrin rongeur qui minait cette existence? Était-ce la perte d'un mari tendrement aimé qui avait jeté sur ce beau front le voile éploré des veuves? La petite Augusta et sa sœur ainée étaient-elles deux fleurs s'épanouissant sur une tombe? Hélas! non. Faut-il donc demander compte à la mort de toutes nos douleurs? La vie n'est-elle pas déjà un assez riche écrin de misères?

Ah! la triste affaire que le mariage, quand le mariage n'est qu'une affaire!... Il arrive parfois que les deux époux se sont mutuellement trompés. La farce jouée, les masques tombent des deux visages; et alors — le beau malheur! — les deux conjoints ne manquent pas d'une certaine analogie avec les aruspices du vieux temps, lesquels avaient peine à se regarder sans rire. Mais le malheur affreux, forgé par nos lois et jusqu'à ce jour irréparable, c'est lorsque la dissimulation n'a existé que d'une part; c'est lorsqu'une âme franche et loyale s'est donnée tout entière, et qu'en retour elle n'a reçu qu'un nom et des devoirs. Telle était la plaie qui saignait sans trêve au cœur de la baronne.

Elle vivait entièrement retirée du monde, avec ses deux petites filles et sa fidèle Suzette. Pour concilier son besoin de solitude avec ses devoirs maternels, elle s'était résignée à placer ses enfants, une partie de la journée, dans un pensionnat peu éloigné de sa demeure. Presque chaque matin, elle les y conduisait elle-même; et c'était pour elle l'occasion de jouir d'une

délicieuse promenade dans le parc, sans éveiller l'attention des curieux. Dans l'après-midi, Suzette allait les reprendre pour les ramener à la maison. De cette façon, la pauvre mère se procurait quelques instants de liberté pour ne songer qu'à elle-même, pour dégonfler son cœur oppressé et retrouver dans les larmes la force de sourire au retour de ses enfants.

Dans cette triste situation, on comprend sans peine qu'une lettre fut mal venue, habituée comme l'était la baronne à prêter d'avance une fâcheuse signification aux messages qui lui parvenaient. Le plus souvent, c'était une lourde pierre qui venait brutalement tomber au milieu du lac de ses songeries mélancoliques où, parmi les ombres, elle saisissait quelques gracieuses images fugitives.

En ce moment, elle était à demi couchée sur un large divan. A côté d'elle reposait un volume fermé : *Mathilde, Mémoires d'une jeune femme*. Cette lecture l'attachait par certaines analogies entre elle-même et l'héroïne du roman d'Eugène Sue. Peu à peu, le livre lui avait glissé des mains; et, suivant le cours de ses pensées, elle comparait son triste sort au bonheur calme dont elle eût pu jouir si, quelques années auparavant, la grande loterie du mariage lui eût été moins fatale.

Tout à coup, faisant effort sur elle-même et se rappelant que l'abnégation du martyre était désormais son lot, elle se leva lentement et alla prendre sur la cheminée la lettre qu'elle y avait jetée tout à l'heure. Elle la décacheta, debout, devant la glace, et, se lançant elle-même un regard d'encourageante pitié, elle

se prépara à parcourir rapidement la feuille suspecte.

Mais, dès les premiers mots, elle s'arrêta, interdite. Se reprenant à lire, comme si elle n'eût rien compris d'abord, sa surprise alla croissant jusqu'à la stupéfaction. Enfin, parvenant à chasser de son esprit toute préoccupation importune, elle concentra son attention sur les lignes suivantes :

« Madame,

« Vous serez étonnée en recevant cette lettre, car vous ne pourrez savoir qui l'a écrite. La voix qui vous adresse ces paroles sera toujours inconnue de vous. Mais qu'importe ? Le mystère est de lui-même une chose si douce ! Et d'ailleurs, sans ce mystère, mon indiscrétion serait-elle excusable ?

« Pardonnez-moi de faire passer sur votre front l'ombre de tristes souvenirs. Ne dirait-on pas que certaines créatures ont été invinciblement prédestinées à la douleur ? Aux autres les joies bruyantes, les plaisirs étourdissants ; à elles la tristesse recueillie et l'abondance des larmes. Le vœu le plus ardent, le besoin le plus impérieux pour elles, n'est-il pas vrai ? c'est de rencontrer une âme qui les comprenne et leur réponde, une âme, miroir de la leur, où viennent se refléter leurs sentiments et leurs pensées...

« Je ne sais, en vérité, pourquoi je vous dis tout cela... Il me semble que vous devez éprouver ce que j'éprouve ; il me semble que nos deux âmes sont sœurs en infortune et saignent des mêmes blessures. Je crois aux pressentiments, et je suis superstitieux en tout ce qui se rattache au cœur. Et vous, répondez-vous

franchement à vous-même : ne sentez-vous pas, à certains instants d'angoisse mortelle, le besoin d'être visitée dans votre solitude par une pensée sympathique?... Oh! s'il en est ainsi, laissez-moi vous écrire quelquefois, sans déchirer le voile mystérieux dont je veux vous entourer comme d'une respectueuse auréole. »

La baronne lut jusqu'au bout. Sa lecture terminée, elle tint quelques instants encore ses regards attachés sur l'écriture, comme cherchant à lire entre les lignes quelque indice du caractère de celui qui les avait tracées. Cette singulière lettre, dont tout à l'heure l'aspect lui répugnait, lui devenait maintenant douce et amie : loin de troubler sa chère solitude, elle répondait, au contraire, au plus intime de ses pensées.

C'est le propre des émotions fortes de réveiller en nous la mémoire du passé, pour y chercher des similitudes et des contrastes. La lettre de Léon, en frappant sur l'âme de la baronne, y fit vibrer, comme sur un timbre sonore, mille sensations palpitantes. Les sentiments qui s'agitaient en elle étaient trop tumultueux et trop confus pour qu'elle pût les maîtriser ou s'en rendre compte à elle-même. C'étaient des souvenirs riants et tristes à la fois, des images presque en même temps joyeuses et sinistres. Sa première jeunesse, escortée d'un essaim d'espérances et subitement désenchantée par le malheur, lui apparaissait semblable à une matinée de printemps brusquement assombrie par un orage.

Puis, à côté de son bonheur détruit, elle bâtissait rapidement un bonheur imaginaire. Mouvant édifice

de sable, qui s'effondrait presque aussitôt! Fragile observatoire de l'âme, d'où son regard plongeait, éperdu, sur la terre promise à jamais fermée devant elle !...

Elle demeura longtemps immobile, la tête penchée dans ses mains. Quand elle releva son pâle visage, de grosses larmes sillonnaient ses joues.

— Il est donc vrai, dit-elle avec explosion, j'aurais pu être heureuse !...

Cependant, que devenait l'auteur de ce grand trouble jeté au cœur de la baronne de Comberouse? Une grâce d'état spéciale aux enthousiastes de toute espèce, c'est de pouvoir s'enfermer dans une utopie naïve, et d'y tourner avec amour la roue sans fin de leur fantaisie. Ainsi Léon trouvait tout naturel son projet d'écrire à la baronne « sans se faire connaître. »

— Signer mes lettres?... pensait-il; je ne le puis, ni pour elle, ni pour moi. Si ma hardiesse allait la blesser !... Je frissonne à l'idée seule de m'exposer à lui déplaire...

Et, en moins de quinze jours, il avait confié à la poste deux autres grandes tartines échevelées, dans le genre de celle qu'on a lue plus haut. Une fois prise dans cet engrenage, son imagination, à la fois ardente et craintive, n'entrevoyait aucune raison pour que ce manège prît fin.

Heureusement, la passion, qui mène toujours l'homme, même à son insu, est plus logique que l'homme lui-même; or, il n'y a point de passion, si platonique et si honnête soit-elle en principe, qui ne veuille avoir, en fin de compte, le bénéfice de son

désintéressement. Aussi, un jour que Léon se disposait à reprendre béatement son rôle d'écureuil épistolaire, il s'arrêta, décontenancé, devant cette simple objection, spontanément éclose dans sa cervelle :

— Mais, benêt que je suis! si j'ignore l'accueil fait à ma prose, autant vaut ne pas écrire?

Il laissa tomber sa plume, de découragement. Mais, loin d'abandonner la partie, il reprit, un instant après :

— Comment faire?

Jamais point d'interrogation ne s'était dressé devant son esprit en barrière plus infranchissable. Il se leva, et se mit à marcher rapidement dans sa chambre. Après avoir imité, durant dix minutes, le va-et-vient fiévreux d'un lion dans sa loge au Jardin-des-Plantes, il s'écria tout joyeux :

— Enfin!... je crois avoir trouvé...

S'étant recueilli un moment, il écrivit sans penser à mal :

« Écoutez : si mes lettres ne vous ont pas déplu, manifestez-le moi en laissant, lundi matin, une de vos persiennes entr'ouverte. Dans ce cas, vous recevrez prochainement une nouvelle lettre; sinon, à l'avenir, je garderai le silence... »

— Voilà qui arrange tout! se dit-il en manière de conclusion.

Il sortit pour aller glisser furtivement son pli à la boite. Il lui semblait que tout le monde dût pénétrer son secret. A partir de ce moment, une agitation terrible s'empara de lui. Deux grands jours éternels le séparaient du fameux lundi où il devait lire son arrêt de vie ou de mort dans l'attitude d'une persienne. Ses

pas le portèrent naturellement vers la rue qu'habitait son idole; et ce ne fut pas sans de violentes palpitations qu'il regarda de loin, pour y familiariser ses yeux, cet honnête volet vert, qui pour lui allait se transformer en juge. Pauvre garçon! amoureux, sans le savoir... Car il n'y a qu'un enchanteur, l'amour, pour opérer de semblables métamorphoses, et prêter aux objets les plus vulgaires cette importance dramatique...

— Ah! çà, d'où viens-tu donc, avec ton air de conspirateur?... fit une voix bien chère à Léon, au moment où il rentrait, encore tout effaré d'émotion.

C'était la voix de sa tante Germille, chez laquelle il demeurait, vu la rigueur des circonstances.

III

Oh ! l'excellente nature que tante Germille !... C'était une vieille fille, cependant; mais avec elle on ne se heurtait pas à cette sécheresse anguleuse, à cette froideur égoïste, qui sont l'ordinaire apanage des vieilles célibataires. Agée de quarante-huit ans, de taille moyenne, mince sans maigreur, alerte dans sa démarche, bien que légèrement voûtée, constamment vêtue de noir, et d'une propreté, d'une netteté irréprochable dans sa tenue, elle se recommandait tout d'abord par sa physionomie avenante et surtout par ses grands yeux noirs, tout luisants de bienveillance et de souriante malice.

Si elle avait traversé les belles années de sa vie sans accrocher conjugalement son cœur à quelque branche de la route, oh! ce n'avait pas été par répugnance, ni même faute d'envie. Mais la modestie excessive et l'extrême prudence dont la nature l'avait douée, pour son malheur, la paralysaient dans sa jeunesse au point de l'empêcher de prendre un parti.

Trois fois elle s'était vue à la veille d'abdiquer son

titre de demoiselle, titre si léger et si doux tant qu'il est fraîchement porté, mais qui devient un lourd fardeau quand les roses du printemps commencent à pâlir; trois fois elle avait reculé au moment suprême et décisif. La seule pensée de se présenter à la mairie et à l'église, de se donner en spectacle aux curieux, la faisait frissonner des pieds à la tête; puis, la peur de n'être pas infailliblement très heureuse en ménage achevait de glacer sa résolution.

De ses deux premiers mariages manqués, tante Germille s'était consolée sans peine; mais au troisième elle avait laissé son cœur. Il s'agissait alors d'un jeune et pimpant capitaine, dont les brillantes épaulettes et la petite moustache brune trottaient encore, à cette heure, dans les souvenirs de la vieille fille. Un beau jour, l'aimable officier, fatigué des interminables lenteurs de son adorée, avait sollicité et obtenu du service en Algérie, où peu après, disait-on, il avait vaillamment succombé. Tante Germille le pleura amèrement, se maudissant comme l'auteur de sa mort. Puis, avec le temps, ses innocents remords s'allégèrent pour faire place à une sainte illusion : elle s'habitua à se considérer comme veuve. Son cœur devint un tombeau fermé, sur lequel la main pieuse du regret grava lentement un nom chéri.

Moins la sensibilité de tante Germille s'était dépensée, plus les réservoirs en étaient riches et abondants. Mis en contact avec cette chère âme, Léon puisait dans ses rapports avec elle les plus douces consolations.

— Allons ! ne deviens pas triste, lui disait-elle quand

elle le voyait incliner aux noires préoccupations ; je sais ce qui t'inquiète : tu penses à ta mère. Eh ! mon Dieu, tranquillise-toi ; elle deviendra raisonnable. Il y a de rudes étapes dans la vie !... Mais le temps est un grand médecin ; s'il ne guérit pas radicalement toutes les blessures, il les cicatrise tant bien que mal.

En disant ces paroles, tante Germille donnait, pour son compte, au passé un gros soupir de résignation, et une émotion passagère faisait trembler sa voix.

— Mais, reprenait-elle bientôt en souriant, il ne faut pas se désoler pour si peu. Le beau malheur, ma foi, quand tu ne seras pas prêtre ! Faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas, dit le proverbe. Et d'ailleurs, il y en aura toujours assez sans toi, va. Ce n'est pas la quantité, c'est la qualité des ministres qui fait le bien de la religion. Sa vocation à chacun. La tienne, mon garçon, c'est de prendre courage, de livrer bataille à tes ennemis, puisque la vie est un combat, et de travailler à ton avenir. Puis, quand le jour sera venu, veux-tu que je te dise ?... tu choisiras une jolie petite femme, qui t'aimera de tout son cœur... Ah ! tu te dérides, enfin !...

Rien n'est bon au monde comme le cœur d'une vieille femme, quand elle est bonne. L'esprit jeune et fatigué s'y abandonne et s'y repose, comme un corps malade dans un lit moelleux et complaisant. Léon éprouvait un indicible soulagement à sentir bercer son chagrin par cette inoffensive gaieté, un peu verbeuse peut-être, mais toujours caressante et persuasive. Cette sérénité d'âme, par une contagion salutaire, le pénétrait intérieurement. Il se sentait toujours plus léger de cœur

et plus disposé à l'espérance après une tirade de tante Germille.

Parfois, la mémoire du père de Léon, évoquée par la vieille fille, jetait une note grave dans ces entretiens familiers.

— Ah ! si mon pauvre frère vivait encore, disait-elle, tu n'aurais pas tous ces ennuis ; ce n'est pas lui, bien sûr, qui aurait souffert qu'on fît de son garçon un prêtre malgré lui... Dès lors, n'est-ce pas ? c'est bien le moins que moi, sa sœur, je te défende dans la mesure de mon pouvoir ? Aussi, je suis à mon poste, et j'y ferai bonne garde, j'en réponds !...

Digne et vénérable tante Germille ! C'était elle qui faisait presque tous les frais de ces conversations, émaillées par elle d'argot militaire, reflet adouci de ses tristes pensées. Quant à Léon, il absorbait toutes ces prévenances affectueuses, toutes ces câlineries de langage, avec la satisfaction égoïste d'un convalescent qui se réchauffe et renaît aux bienfaisants rayons du soleil. Distrait par ses préoccupations secrètes, le pauvre garçon se bornait simplement à ne pas être ingrat avec préméditation. Et tante Germille ne lui en demandait pas davantage. Pour elle, c'était bien assez vraiment que son neveu lui permît de l'aimer à son aise. Elle se donnait tout entière, et elle était heureuse de se donner. Quelle belle occasion de reprendre une revanche contre sa destinée et de saisir, dans cette ombre de maternité, une décevante compensation aux joies que la vie lui avait refusées !

La confiance que Léon lui témoignait était, on le devine, strictement bornée à ses chagrins de famille. Hors de là, il se gardait bien de laisser pénétrer l'œil

de sa tante dans certains replis de son intérieur. Et, à cet égard, la dissimulation lui était d'autant plus facile que sa confidente manquait nécessairement de cette perspicacité savante qui, en pareille matière, est le fruit de la seule expérience. Il concentrait donc en lui-même, avec une pudeur instinctive, et les troubles mystérieux que la jeunesse éveille, et la tendre préoccupation dont la baronne de Comberouse était pour lui invinciblement l'objet. D'ailleurs, quand bien même la disproportion d'âge, doublée du respect, n'eût pas été un obstacle à toute expansion de sa part, comment s'y fût-il pris pour confier à un autre des sentiments auxquels il ne pouvait encore donner lui-même un nom précis dans sa pensée?

Malgré tout le plaisir que tante Germille trouvait dans la société de Léon, elle l'engageait sans cesse à prendre les honnêtes distractions qui pouvaient s'offrir à lui au dehors. Mais elle exigeait qu'il lui rendît compte des instants passés loin d'elle et s'enquérait des détails avec une consciencieuse curiosité. Le moindre dérangement dans les habitudes de son neveu l'alarmait au dernier point. Si notre rêveur s'oubliait, le soir, à quelque promenade solitaire et rentrait plus tard que de coutume, elle l'attendait patiemment et ne se mettait au lit que lorsqu'elle le savait tranquillement couché dans sa petite chambre. Il souffrait parfois de cette maternelle inquisition. Mais le moyen de s'y soustraire? Et, si gênantes qu'elles soient, comment se plaindre d'attentions que l'on sait inspirées par la tendresse?

Cependant, l'inquiétude et l'agitation allaient crois-

sant dans l'esprit de Léon. L'armateur qui vient de lancer en mer un vaisseau portant sa fortune, ne saurait se faire une idée des transes causées au pauvre garçon par l'envoi de sa dernière lettre et l'incertitude des chances qu'elle allait courir. Nous l'avons dit, deux longs jours le séparaient de ce qu'il appelait « son dénouement » ; il eût été plus exact de dire « son début. » De ces deux journées, il passa la première assez bravement, c'est-à-dire en se suffisant à lui-même avec ses alternatives de crainte et d'espoir. Mais le second jour, qui était un dimanche, il se sentit tellement appauvri et épuisé par les sensations de la veille qu'il lui fallut recourir aux distractions extérieures.

Loin donc de fuir ses amis, comme il le faisait depuis quelque temps, il alla au-devant d'eux, et les trouva occupés à organiser une partie de cheval. Georges, guide et boute-en-train de la cavalcade, s'empressa de mettre à sa disposition un superbe alezan, un peu rétif, lui avoua-t-il franchement, mais que Léon accepta sans sourciller, malgré sa force au-dessous de la moyenne en équitation. On lui eût offert le diable en cheval qu'il ne l'eût point refusé : si grande était son envie de s'échapper de lui-même !

— Bah ! pensa-t-il pour se donner de l'aplomb, c'est l'imprudence qui distingue l'homme de la brute !...

Certes, Dieu a paternellement agi en nous voilant l'avenir ; les horreurs que nous y découvririons empoisonneraient pour nous l'heure présente. Mais, à défaut d'une science divinatoire bien complète, que ne sommes-nous doués, à tout le moins, comme certains animaux, d'une sorte d'instinct qui nous fasse flairer le

danger? Il est des jours où la mauvaise chance, pareille au lion infernal dont parle l'Écriture, tourne et rôde autour de nous, guettant la minute favorable pour se ruer sur sa proie. Alors, nos anges gardiens! que faites-vous? Pourquoi ne pas nous avertir charitablement, quand vous nous voyez sur le point de commettre innocemment quelque grave sottise?... Si, ce jour-là, le bon ange de Léon eût été moins paresseux ou plus éveillé, et l'eût invisiblement tiré par la manche au moment de se mettre en selle, il lui eût épargné bien des souffrances physiques et morales; et nous n'aurions pas, nous, son humble historiographe, la douleur de raconter ses infortunes, au grand risque d'en faire rire le lecteur.

Le but de la promenade était une maison de campagne, située à deux lieues de Nevers et appartenant au père de Georges. Tout alla bien jusqu'aux grands peupliers qui bordaient l'avenue. A part quelques écarts peu dangereux, le cheval de Léon se conduisit assez sagement; l'allure tranquille et réglée de ses compagnons de selle réagissait sur lui. Mais arrivé dans le voisinage des prairies « qui lui avaient donné le jour », le reconnaissant quadrupède éprouva le besoin de saluer « sa Normandie » par quelques fantaisies chorégraphiques.

— Prends garde, Léon! cria Georges.

Léon redoubla d'attention, mais le cheval d'impatience. Comme tous les cavaliers inexpérimentés, Léon fendait la bouche de la bête, qui se cabrait.

— Rends la main, et ferme en selle! cria Georges de nouveau; tu nous attendras.

Léon obéit, et le cheval partit comme un trait. En ce monde, tout est heur et malheur. Notre écuyer improvisé, mais intrépide, éprouva d'abord la sensation enivrante que communique aux sens le formidable galop d'un cheval nerveux lancé ventre à terre. Mais, soit ennui de laisser ses camarades si fort en arrière, soit incertitude du but où l'emportait ce coursier de l'Apocalypse, il sabra brusquement, d'un revers de main, la bouche de l'animal,qui s'abattit roide.

Dans cette triste position, l'infortuné cavalier donna sa première pensée au lendemain. S'il était blessé!... s'il allait ne pas pouvoir courir à la persienne!... Cette appréhension, rapide comme l'éclair, lui fit plus mal que son mal. Il se releva par un effort énergique, et sentit une douleur sourde à la hanche droite, qui avait essuyé le choc. Ses camarades arrivèrent fort à propos pour aider ses pas chancelants. Heureusement, la maison n'était plus qu'à une faible distance. Il les conjura de ne rien changer à leurs projets et de battre la campagne, sans se préoccuper de lui en aucune façon. Pendant ce temps, entouré de livres, il trouverait dans le repos un soulagement complet.

Quand Léon se vit seul, étendu sur le lit de Georges, il débuta, comme bien on pense, par maugréer contre sa maladresse.

— Ah! se dit-il avec amertume, dès que ma peau sera moins précieuse qu'en ce moment, je me ferai casser le col, ou je deviendrai vite un cavalier de première force!...

Mais cette belle résolution, comme toutes les belles résolutions en général, ne remédiait pas au mal présent. Il fallut bien aborder de face le côté réellement

inquiétant de la situation. Tante Germille surveillait Léon et le dorlotait comme un enfant. Le fâcheux accident de la matinée, si elle venait à le connaître, la mettrait aux champs ; et elle n'entendrait pas raison sur le chapitre des soins à prendre et des ménagements à garder. Il fallait donc, à tout prix, tromper les yeux d'Argus de la tante ; sans quoi, le lendemain... le lendemain était lundi !

Léon résolut d'appeler à son aide, en cette circonstance, toute la féroce dissimulation dont l'âme la plus naïve est capable en certains cas. Afin de se fortifier par un exemple imposant, il se remit en mémoire la vanité stoïque avec laquelle le bienheureux Loyola, avant de renoncer au monde, supporta les plus affreuses tortures pour échapper à une difformité physique, la claudication. Il avait, lui, Léon, des motifs bien autrement sérieux que ce freluquet béatifié, pour ne pas trahir ses souffrances !...

Le soir, on le ramena à Nevers en cabriolet. En quittant ses camarades, il leur recommanda instamment la discrétion sur sa mésaventure, et rentra chez lui clopin-clopant. Mais comme il se redressa en abordant la tante terrible ! Après avoir esquissé en bloc sa partie de plaisir, il demanda grâce des détails, prétextant la fatigue du cheval pour se retirer.

— C'est vrai, dit la tante, tu as l'air harassé ; va donc te reposer bien vite... Mais, ajouta-t-elle en le suivant d'un œil inquiet, on dirait que tu boites ?...

— Ah ! par exemple, ma tante, vous vous trompez ! répliqua effrontément Léon, puisant dans sa volonté la force d'accomplir un prodige en miniature ; un peu

de courbature peut-être... mais voilà tout; demain, certainement, il n'y paraîtra plus.

Il appuya son mensonge d'un baiser plein de sincérité, et sortit d'un pas assez dégagé.

Hélas ! l'homme propose et le hasard dispose. Tandis que Léon s'applaudissait de sa ruse et de son énergie, un misérable incident allait en ruiner tout l'effet. Ses amis n'avaient interprété le mystère qu'il implorait d'eux, relativement à sa mésaventure équestre, que dans l'intérêt de son amour-propre. Aussi, Georges ne se fit-il aucun scrupule de tout raconter à sa mère ; et celle-ci n'eût rien de plus pressé, le lendemain, que d'envoyer, de bonne heure, quérir des nouvelles du blessé. Qu'on se figure, s'il est possible, l'étonnement de tante Germille.

— Mon neveu blessé ?... vous rêvez !... répondit-elle brusquement.

Mais, après un silence chargé de réflexions :

— Il est tombé de cheval, dites-vous ? Ah ! çà, si je ne m'étais pas trompée ?... Oui, c'est cela, hier soir il boitait bien réellement. Il m'aura menti... pour ne pas m'inquiéter, le cher enfant !

Et, ne tenant plus en place, elle allait et venait, trottant menu, dans la salle basse qui donnait sur la rue.

— Ah ! voilà le docteur qui passe !... quelle chance !... c'est le ciel qui l'envoie...

Et, s'avançant sur le seuil de la porte :

— Monsieur Raymond !... monsieur Raymond !... cria-t-elle, par deux fois, dans la crainte de n'avoir pas été entendue d'abord.

Ce fut accompagnée du docteur qu'elle monta à la

chambre de Léon. Celui-ci, en proie aux tiraillements d'un demi-sommeil fiévreux, se crut, au premier moment, le jouet d'un cauchemar. Quand le médecin lui eut adressé cette simple question : « Mon ami, qu'avez-vous ? » sa voix resta prise à son gosier, comme dans les rêves qui nous oppressent pesamment. Cependant, il lui fallut bien reconnaître qu'il ne rêvait pas.

— Voyons, qu'avez-vous ? répétait le docteur ; où vous êtes-vous blessé ?

Et, cette fois, les paroles étaient accompagnées d'un geste familier, et qui signifiait clairement l'intention de chercher le siège du mal.

— Mais, monsieur, je n'ai rien... je ne suis pas blessé... balbutiait Léon en rougissant, comme un écolier qui taille un mensonge en plein drap.

— Ne l'écoutez pas, docteur, ne l'écoutez pas ! dit vivement tante Germille ; je vous en prie, voyez bien ce qu'il a !... ajouta-t-elle en passant discrètement dans la pièce voisine.

Inspection faite de la hanche endommagée, le docteur ordonna l'application immédiate d'une douzaine de sangsues et un repos absolu. Leon était pâle comme un mort.

— Eh bien ! ne voilà-t-il pas un beau malheur ! dit tante Germille en rentrant : douze sangsues à monsieur ; y a-t-il là de quoi effrayer un brave ? Et puis, ne rien faire, cela est-il si fatigant ?

Et, d'un ton doucement bourru :

— Vilain ! fit-elle à Léon, n'avoir pas tout de suite avoué !... Aussi, on le campe aux arrêts ; tant mieux ! c'est bien fait !... Merci, docteur !

— Allons ! il n'y a pas grand mal... un petit bobo

tout simplement, dit M. Raymond en prenant son chapeau ; les sangsues sans perdre une minute, et deux ou trois jours de repos ; après quoi, vous pourrez recommencer, si le cœur vous en dit, mon jeune camarade... Ainsi donc, de la patience ! de la patience !... répéta-t-il en sortant, suivi de la bonne tante, à peu près rassurée.

— De la patience ! dit frénétiquement Léon, quand il fut seul... de la patience !

Ces mots : « de la patience » lui semblaient, en ce moment, renfermer la plus sanglante ironie.

— Mais, bourreaux ! ajouta-t-il, vous ne savez pas le mal que vous me faites, en voulant me guérir !...

Le sang bouillonnait dans ses veines. Il maudissait ses amis, il se maudissait lui-même. Il jurait de ne jamais remonter à cheval. Il faisait, très sincèrement, le vœu d'entrer plus tard à la Trappe, si Dieu voulait opérer, séance tenante, en sa faveur une toute petite guérison miraculeuse. Il était fou.

— Qui sait ? reprit-il en mordant ses draps avec rage...peut-être, en ce moment, songe-t-elle à me répondre par le signal indiqué ?... Et, tandis qu'elle tremblera en me donnant ce précieux gage de confiance, je serai là, moi, étendu sur mon lit, tranquillement livré aux bêtes !... Que dis-je ? tranquillement ?... Ah ! ce n'est pas mon flanc, c'est mon cœur qu'elles vont ronger !...

Pendant que Léon s'épuisait en plaintes stériles, la porte s'ouvrit de nouveau et la tante reparut, remor-

quée cette fois par l'honnête M. Morel, pharmacien de la vieille école, qui portait soigneusement un petit vase cylindrique, renfermant les bêtes libératrices.

— Bonjour, monsieur Léon, dit-il en souriant d'un air paterne.

— Avancez à l'ordre !... fit la tante, interpellant Léon d'un ton comiquement solennel.

Celui-ci, la tête cachée sous sa couverture, ne répondait pas.

— C'est moi, reprit le digne apothicaire, d'une voix insinuante ; j'ai voulu moi-même vous administrer vos sangsues...

— Allez au diable avec vos sangsues ! cria brutalement Léon, en se dressant comme un ressort.

— Comment ! monsieur, essaya de dire sévèrement la tante, on contrevient à l'ordonnance du docteur !... on n'observe pas la consigne !...

M. Morel, son vase à la main, immobile et ébahi, eût pu poser pour une statue de la Stupeur.

Cependant, Léon, en entendant les lamentations grondeuses de sa tante, était retombé sur son lit avec découragement. Vaincu par les difficultés croissantes de la situation, il comprit qu'il fallait céder.

— Pardon, chère tante, dit-il, subitement radouci, et vous, monsieur Morel, excusez ma brusquerie ; j'accepte vos soins obligeants avec reconnaissance.

— A la bonne heure, mon Léon ! s'exclama joyeusement tante Germille... je te retrouve... présent !...

Et, s'approchant lestement du lit, elle appliqua sur la joue du malade un long baiser, que celui-ci essuya avec résignation.

Le supplice commença. Rien n'est crispant, pour les gens nerveux, comme une souffrance ridicule ou qui leur semble telle. Le patient sent alors son mal centuplé par la persuasion intime où il est que le sort se moque de lui.

Trois quarts d'heure après, la tante apporta l'eau tiède destinée à rendre la saignée plus abondante. Puis elle accabla son cher neveu de recommandations, tout en procédant à la pose solennelle, sur sa tête vénérable, d'une de ces capotes de cabriolet qui servaient de coiffure aux dames, à cette époque.

— Écoute, lui dit-elle, non sans un visible embarras, je vais sortir, bien malgré moi... mais la petite messe vient de sonner, et je ne puis manquer d'y assister... On la dit... pour une amie !... ajouta-t-elle en baissant les yeux.

Touchant mensonge, qui peint cette âme tout entière dans ses pudeurs mystérieuses !... Le croira-t-on ? depuis plus de quinze ans, tante Germille faisait dire une messe par mois, « à une intention particulière ». Comme la religion, honnêtement comprise et sincèrement pratiquée, est propre à satisfaire certains besoins, certaines faiblesses du cœur humain en général, et en particulier du cœur des femmes !

Léon lança à sa tante un long regard de remerciement incompris et de sympathie intéressée : une idée, aussi extravagante que soudaine, venait de jaillir dans son cerveau. L'excellente Germille sortit sans inquiétude, après avoir installé sa vieille Manette au chevet du malade.

— Ma bonne Manette !... ne tarda pas à dire Léon,

d'une voix dolente, mais d'un air calme et tout à fait résigné.

— Mon bon monsieur Léon !... répondit la brave servante, en donnant à ses paroles un accent d'humble commisération.

— Écoute-moi sans m'interrompre.

— C'est bien facile, monsieur.

— Tu es on ne peut plus obligeante, toi...

— Pourquoi me dites-vous des douceurs, monsieur Léon ?

— Parce que je les pense et que tu les mérites... Tu ne marches pas bien vite, toi... ma pauvre Manette...

— Dame ! monsieur, quand on a de vieilles jambes !...

— Tant mieux !... fit involontairement Léon.

— Vous dites, monsieur ?

— Tu vois bien que tu m'interromps sans cesse... Je disais : Grand Dieu !... ou plutôt je voulais dire que j'ai si bonne opinion de ton obligeance...

— Ah ! vous voulez quelque chose de moi... rusé que vous êtes !... c'est pour ça que vous me flattez ?...

— Eh bien ! oui, écoute, Manette, ma chère Manette !... quand on est malade, on s'ennuie, n'est-ce pas ?... Va donc, sans te presser, m'entends-tu ? oh ! je t'en prie, sans te presser !... va me chercher un livre chez mon ami, M. Georges, tu sais bien ?... n'importe lequel, celui qu'il voudra te donner ; la lecture me distraira un peu...

— Allons ! enjôleur que vous êtes !... dit la vieille domestique en quittant sa chaise, on y va ; mais vous me ferez gronder...

Léon avait calculé que Manette resterait dehors une bonne demi-heure au moins. Tante Germille ne devait pas rentrer avant une heure. C'était plus de temps qu'il ne lui en fallait. Il se leva. La perte du sang l'avait extrêmement affaibli. Il appliqua sur ses douze plaies béantes le premier linge qui lui tomba sous la main, s'affubla d'un large pantalon et endossa un grand paletot sans taille. Puis, descendant l'escalier du mieux qu'il put, il se glissa dans la rue comme un voleur qui fuit les regards.

Mille émotions poignantes agitaient son cœur. Il ne se possédait plus : son corps était devenu une machine obéissant à une impulsion irrésistible : son âme n'avait, pour ainsi dire, plus conscience d'elle-même. Où allait-il ? quel était son but ? Il n'était pas bien sûr de ne pas faire un méchant rêve. Arrivé près de l'église Saint-Père, il s'effaça comme une ombre sous le porche, d'où il pouvait voir sans être vu. Là, il s'appuya au mur pour ne pas tomber. Enfin, s'armant d'un reste de courage, il osa lever les yeux vers la maison occupée par la baronne.

IV

Laure Lefort, aujourd'hui baronne de Comberouse, était née dans la bonne grosse bourgeoisie du Périgord. Malgré l'amour-propre qui porte l'homme à se reconnaître et à se mirer complaisamment dans ses œuvres, M. et Mme Lefort ne pouvaient saisir entre eux et leur charmante enfant le moindre trait de ressemblance; son tempérament fin et délicat contrastait sans pitié avec la nature épaisse et plantureuse des auteurs de ses jours.

Le pensionnat dans lequel on avait placé Laure, à l'âge de neuf ans, était un rendez-vous d'éducation pour les vieilles familles de la province et les bourgeois huppés, jaloux de coudoyer les grands noms. M. Lefort, par sa position de fortune et par les tendances de son esprit, rentrait dans la catégorie de ces derniers.

Un des travers cultivés dans la noble institution, tenue par de braves religieuses bien intentionnées mais absolument ignorantes de la vie réelle, consistait à rehausser outre mesure l'importance de la par-

ticule aux yeux des jeunes personnes qui en étaient décorées. De là, pour les roturières, humiliation, envie, désir maladif de sortir de leur infériorité. Aussi, le dirons-nous? dans le nombre s'en trouvait-il quelques-unes qui n'hésitaient pas à se décerner à elles-mêmes des lettres « latentes » de noblesse, et improvisaient discrètement, sur leur table à toilette, une mignonne savonnette à vilaine pour leur usage personnel. Ce singulier caprice n'était d'ailleurs gravement contrarié ni par les maîtresses ni par les élèves ; pour si peu que la chose fût présentée en douceur, elle passait presque sans contrôle. Bien mieux, nos petites comtesses de fantaisie, nos petites marquises de contrebande finissaient par se prendre elles-mêmes au sérieux. Et ce n'était pas sans d'affreux serrements de cœur, sans indignation péniblement refoulée, que d'aucunes, pendant les vacances, voyaient certains parents irrespectueux ou quelques amies d'enfance, par trop grossièrement familières, manquer en leur personne aux égards dus aux gens de qualité.

Lorsque, à l'âge de seize ans, Mlle Laure Lefort fit son entrée dans le monde périgourdin, il ne fut bruit que de ses talents et de sa beauté. Le peintre qui, à cette époque, fut chargé de faire son portrait, se trouva être un artiste.

— Jamais, a-t-il souvent répété depuis, je n'ai mieux senti l'impuissance de la peinture à rendre certains contrastes.

Représentez-vous deux épais bandeaux de cheveux noirs comme le jais, formant un cadre sévère au visage le plus charmant. Les sourcils bruns étaient trop fière-

ment dessinés peut-être; mais les yeux, d'une indicible douceur, en tempéraient l'expression un peu rude. Mollement duveteuses comme la pêche, les joues semblaient inviter les baisers; colorées fraîchement d'une innocente rougeur, elles faisaient rêver aux anges. Quant à la bouche, oh ! c'était une vraie bouche d'enfant : elle avait oublié de grandir! Chaque fois que le sourire l'entr'ouvrait, cette vivante grenade laissait voir un joyeux écrin de dents fines et étincelantes. Bref, cette tête adorable, d'un ovale parfait, et terminée par un menton orné d'une fossette particulièrement mignonne, était l'enchantement du regard et le désespoir de la palette.

A ces avantages physiques, mis en valeur par une taille des mieux proportionnées et une démarche pleine d'un noble abandon, Laure joignait, sous le rapport de l'esprit, les plus heureuses dispositions heureusement cultivées. Elle possédait ce germe de l'intelligence et des talents qui, pour se développer seul ensuite, n'a besoin que des premières leçons des maîtres même les plus vulgaires. Selon la nature de l'objet, son esprit était, tour à tour, intuitif ou inspiré. En musique surtout, depuis que, sortie de pension, elle étudiait à sa fantaisie, elle réalisait les progrès les plus étonnants. Lorsque, sans se faire trop prier, elle venait se mettre au piano pour s'accompagner elle-même, on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, de la portée riche et sonore de sa voix ou de l'expression naïve et dramatique qu'elle donnait naturellement à ce qu'elle chantait.

Et ce qui rehaussait encore cette supériorité, qu'aucune mère ni aucune fille ne songeaient à contester un

instant, c'était la modestie simple et sans affectation qui ne l'abandonnait jamais. En acquérant, à son insu, quelque chose de la verve et du piquant d'une artiste merveilleusement douée, Laure avait gardé la candeur d'une pensionnaire.

— Quel dommage, disait à M. Lefort un conseiller de préfecture en retraite, qui venait passer, chaque année, un mois d'hiver à Paris, quel dommage que vous soyez millionnaire !... quelle perle de prima donna nous aurions dans votre « ravissante demoiselle » !

A cette flatterie périgourdine, et aux autres du même genre, M. Lefort s'efforçait de sourire modestement, en se rengorgeant dans son orgueil paternel.

On pense bien que, le jour venu pour les parents de Laure de songer à son établissement, les prétendants ne firent pas défaut. Les adorateurs tourbillonnaient autour d'elle, comme une légion d'insectes dorés dans un rayon de soleil. D'ailleurs, une dot de cent mille écus sonnants, étayée de riches « espérances » en perspective, n'avait rien de bien effrayant pour les amoureux. Mais M. Lefort était d'un caractère positif et peu pressé en affaires.

— Ma fille est assez fraîche pour attendre, pensait-il, et sa dot assez ronde pour que je me donne le temps de choisir à l'aise...

Quant à Laure, son cœur était littéralement sourd et muet : il n'avait encore ni entendu ni parlé. Son œil confiant et limpide laissait la curiosité descendre jusqu'au fond de son âme ; son âme ne renfermait aucun secret. Elle était heureuse de se sentir vivre, de s'é-

blouir de luxe, de s'enivrer de musique. L'insoucieuse enfant! les malheureux qu'elle faisait chaque jour n'obtenaient pas plus sa pitié que le papillon celle du flambeau qui lui dévore les ailes!...

Cependant, vers la fin de l'hiver de 1847, parmi les servants d'amour attirés par la joûte matrimoniale dont M. Lefort se donnait la joie, Laure avait fini par accorder quelque attention aux assiduités du baron Théodore de Comberouse, récemment revenu de Paris en Périgord. Et ce n'est pas, on le pense bien, sans une vive satisfaction d'amour-propre que M. Lefort l'avait vu se ranger au nombre des soupirants. L'espoir d'une pareille alliance chatouillait agréablement la démangeaison secrète qu'il s'était toujours sentie de se frotter à la noblesse.

L'amour, chez les jeunes personnes, chez celles surtout que l'on dénomme « bien élevées », s'allume spécialement dans l'imagination. Cette folle du logis est assez riche en elles pour prêter, au besoin, des charmes même aux futurs les moins charmants. Or, le danger perfide de cette faculté, sans contre-poids sérieux dans l'éducation mondaine qui s'élabore dans les couvents, c'est de faire naïvement confondre le principal avec les accessoires, l'homme avec son entourage. Ainsi, tel prétendant est « fort bien » parce qu'il a un château magnifique, de belles relations, des chevaux superbes. Certes, il n'y a pas que les fillettes qui se montrent sensibles à ces avantages ; nombre de personnes d'âge raisonnable s'y laissent volontiers toucher ; mais celles-là n'ont plus pour elles l'excuse de la naïveté.

Le baron Théodore de Comberouse, élevé au collège de Fribourg par les RR. PP. Jésuites, était environné de ce prestige extérieur qui frappe les jeunes filles et leur va au cœur par les yeux et par les oreilles. Jeune encore, d'une désinvolture fringante et tant soit peu prétentieuse, il passait pour ce qu'on appelle banalement un « cavalier accompli »; et le monde, qui juge sur les apparences, proclamait par avance la plus heureuse des femmes celle dont il daignerait demander la main.

Le seul péché mignon que la chronique scandaleuse lui reprochât à la sourdine et à bas bruit, c'était une certaine légèreté dans deux ou trois liaisons sentimentales dont le mystère, du reste, n'avait jamais clairement transpiré, au grand honneur de sa discrétion.

Mais, aux yeux du monde léger et frivole, est-ce bien là un vice rédhibitoire ? La plupart du temps, les hommes, même les papas, ne font qu'en rire. Quant aux femmes, elles sont, en général, pleines d'indulgence pour les écarts dont elles ne sont pas personnellement victimes. La vanité, ce rusé serpent qui trompa Eve, dit tout bas traîtreusement à chacune d'elles : « Toi, tu saurais fixer le plus inconstant ! »

Madame Lefort, incarnation vivante de la soumission légalement imposée à l'épouse, essaya bien d'adresser à son mari quelques observations relatives à cette réputation de don Juan. « Il faut que jeunesse se passe », fut la seule réponse qu'elle obtint.

Mais s'il était peu ombrageux à l'endroit de la morale, le père de Laure était plus exigeant en ce qui touche aux intérêts matériels. C'est pourquoi, s'autorisant d'une vieille coutume encore en vigueur dans

une partie du midi de la France, il tenait à stipuler au contrat, en faveur de sa fille, une dotalité de deux cent mille francs à prélever sur sa succession. Cette précaution prise, il crut avoir surabondamment pourvu à toutes les éventualités.

Donc, au beau mois de mai de cette même année 1847, Laure, âgée de dix-sept ans à peine, adroitement circonvenue par les sollicitations paternelles, et l'esprit hanté par les ambitions héraldiques du pensionnat, avait passé avec insouciance, son joli doigt dans l'anneau nuptial. Douce insouciance, qui avait trop tôt fait place aux larmes amères! Hochet terrible, qui avait enchaîné à jamais sa jeunesse et sa liberté!...

Le pauvre M. Lefort n'avait joui que bien peu de temps des triomphes de vanité résultant pour lui du brillant mariage de sa fille. Une chute, dont les médecins apprécièrent mal les suites, le conduisit rapidement au tombeau. Mais il avait eu la consolation de mourir entouré, par son gendre le baron, des marques du plus ostensible intérêt et des regrets les plus expansifs. Quant à Mme Lefort, le mariage n'avait guère été pour elle qu'un esclavage déguisé de chaque jour, esclavage que sa nature molle et timide acceptait, non seulement avec résignation, mais avec une sorte de reconnaissance. Bientôt même la vie lui devint insupportable par suite des inquiétudes que lui causèrent les premiers désordres de son gendre. En effet, méconnaissant le trésor qu'il possédait, Théodore de Comberouse avait recommencé, de plus belle et presque au grand jour, l'odyssée, autrefois clandestine, de ses folles équipées.

Laure avait été la dernière à s'apercevoir de son malheur. Sa candeur native, sa complète ignorance du mal maintenaient son âme dans une région inaccessible au soupçon. Ce qui contribua surtout à lui ouvrir les yeux, ce fut, comme toujours, le chapelet de demi-mots équivoques, de réticences perfides, de condoléances félines, égrené par ces prétendues amies, généralement dévotes, qui se font un devoir cruel, et parfois une jouissance secrète, de jeter le doute et le trouble au milieu des illusions d'autrui.

Est-il besoin de le dire ? le réveil de la jeune femme fut terrible. Elle comprenait enfin que le luxe et le bruit ne suffisent pas longtemps à remplir une âme délicate comme la sienne. Révélation navrante qui, en éveillant en elle le besoin de l'amour, lui laissait voir clairement qu'elle n'était pas aimée !... Et, comme si le malheur avait hâte de prendre des arrhes avec elle, Laure sentit qu'elle allait devenir mère.

Cependant Mme Lefort, abattue par la perspective du funeste avenir de sa fille et brisée par le sentiment de son impuissance à le conjurer, voyait ses forces décliner de jour en jour. A peine vécut-elle assez longtemps pour être marraine de la petite Louisa. Ah! quelle triste cérémonie que le baptême de cette enfant débile, tenue sur les fonts par une mourante pressée de rejoindre un mort !...

Anéantie sous la rude étreinte de sa destinée, Laure éprouva longtemps une sorte d'engourdissement moral. La perte de ses parents, quelque chagrin qu'elle en ressentît, ne fit pas couler de ses yeux ces flots de larmes qui semblent intarissables. La naissance de sa fille n'excita pas en elle ces indicibles ivresses, ces

orgueils sublimes, qui font de la femme la rivale de Dieu dans la création des âmes. Tout se taisait en elle, jusqu'à ces voix mystérieures qui soufflent le courage à la femme chrétienne. Ce n'était pas de la résignation, c'était de la stupeur.

Mais, pour une jeune mère, il n'est pas de nuit si sombre, que les yeux de son enfant ne parviennent à l'étoiler; pas de solitude si morne et si désolée, que ce petit être ne la peuple de son sourire et de ses cris. Sur le bord d'un abîme dont elle n'osait sonder la profondeur, Laure avait senti, en regardant sa fille, s'éveiller vivement en elle le devoir de la conservation et le droit de légitime défense contre le sort. Involontairement, elle s'était prise à songer que tout n'était pas perdu peut-être et qu'elle pouvait rattacher ses espérances à un berceau.

Tout sentiment tendre dispose à l'indulgence. Quand le cœur de la mère se fut renoué à la vie, l'imagigination de la femme irritée se détendit peu à peu. Elle en vint même à tâcher d'atténuer à ses propres yeux les torts de son mari. Il avait été léger et frivole, sans doute; mais cette petite créature aimée, qui lui donnait, à elle, la force de dompter ses ressentiments, ne pouvait-elle aussi inspirer au père de salutaires réflexions?... Pauvre cœur humain qui, avant de disparaître dans le gouffre, se raccroche désespérément à toutes les branches!...

L'instant fatal était arrivé pourtant, où le baron de Comberouse avait dû faire à sa femme de pénibles aveux sur la situation de ses affaires. Si, chez M. Lefort, la vanité eût moins endormi la prudence, il se fût aperçu sans peine, en temps utile, que la fortune de

son gendre futur était plus apparente que réelle. Quelques semaines seulement avant le mariage, ce gentilhomme aux abois avait dû prendre, en secret, des engagements onéreux, dont les échéances successives étaient venues pratiquer de larges brèches dans la succession à peine ouverte du beau-père.

Laure avait reçu la confidence avec impassibilité, presque tentée même de bénir cette épreuve, dans la pensée que la résignation avec laquelle elle l'acceptait pourrait lui ramener le cœur de son mari. Elle avait vécu obstinément dans cet espoir pendant une année bien longue, au bout de laquelle elle était devenue mère pour la seconde fois. Mais il avait bien fallu renoncer enfin à la chimère qui la soutenait jusqu'alors. Aigri par des pertes considérables au jeu, le baron devenait de plus en plus irascible et brutal. Bref, l'épouse légitime avait subi l'humiliation incomparable de se voir mépriser jusque dans sa maison, où le maître, à titre de gouvernantes, installait effrontément ses maîtresses.

La coupe était-elle assez remplie!... Sa fierté de femme foulée aux pieds, sa dignité de mère traînée dans la fange!... Un soir, après un violent orage domestique, dont le scandale avait transpiré au dehors et qui avait mis sa vie en danger, Laure était partie avec ses enfants et une femme de chambre, sans savoir où Dieu la conduirait. C'est deux ans plus tard que nous l'avons rencontrée à Nevers.

V

Les romans sont l'histoire de la vie. Histoire bizarre et exceptionnelle, il faut en convenir, mais qui n'en est pas moins vraie, en ce qu'elle s'attache fidèlement aux exceptions et aux bizarreries de la vie réelle. La société, cette grande machine aux rouages compliqués, broie impitoyablement les individus que l'imprudence ou le malheur jettent en dehors de la voie commune. Mais ces êtres, par cela seul qu'ils souffrent, ne méritent-ils pas d'attirer l'attention et l'intérêt ?

Au sortir de ses humanités, couronnées de brillants succès, Léon Fernin, conformément au programme de ceux qui présidaient à ses destinées, s'était vu transplanter sans secousse dans la pépinière sacerdotale. Aux yeux de sa mère, cette métamorphose s'était opérée tout naturellement, par la calme force des choses, comme le fruit succède à la fleur, comme la chrysalide devient papillon. D'abord il s'était assez bien arrangé de cette existence cléricale, doucement pré-

parée devant lui. S'élançant dans l'idéal sur les ailes d'une piété sensible et rêveuse, grâce au culte et à la culture de la poésie mystique, il planait le plus souvent au-dessus des vulgarités de son entourage. Mais quand les voix intérieures se taisaient, il souffrait affreusement d'un vide indéfinissable, que rien ne venait combler. Alors son cœur se fondait en aspirations brûlantes vers un but inconnu. Nostalgie fatale, qui émousse dans sa fleur l'énergie de l'âme, et qui imprime à la vie entière une teinte mélancolique, si funeste à l'action !...

L'affection est le grand besoin des cœurs purs. Aussi que de fois Léon avait essayé de reposer le sien, et de le rafraîchir, dans les épanchements de l'amitié ! Mais presque toujours il s'était meurtri aux aspérités et aux méfiances des natures froides et compassées du milieu où il vivait. Une fois pourtant, il avait trouvé l'étoffe d'une amitié solide dans un de ses condisciples, plus âgé que lui de deux ans, l'abbé Hairlie, d'un caractère franc et loyal, d'une intelligence élevée, d'une humeur bienveillante et originale. Cet ami allait prononcer, en recevant le sous-diaconat, les trois grands vœux d'humilité, de pauvreté et de chasteté ; triple engagement dont les candidats, vu l'entraînement tout à fait spécial auquel ils sont soumis dès l'enfance, ne sont guère aptes à mesurer la portée.

A dire le vrai, l'humilité et la pauvreté sont deux vertus d'une pratique peu gênante, puisque, le cas échéant, il suffit de les exercer « en esprit », « la

lettre » n'obligeant pas étroitement. On peut, en effet, devenir évêque, cardinal ou pape, être criblé d'honneurs et de richesses, pourvu qu'on reste humble et pauvre par « le renoncement intérieur ». Comme on le voit, on nage ici en pleine métaphore ; il est avec l'humilité et la pauvreté de mirifiques accommodements.

Mais la chasteté?... La question, en cette matière, se pose plus délicate et plus brûlante. M. Tartufe ne peut-il prétendre, pour justifier ses fantaisies, que « chasteté », à tout prendre, est purement et simplement synonyme de « célibat » ?... Hélas! la vérité, pour les cœurs sincères, la voici : on s'engage sans savoir; eusuite, on se tire d'affaire comme on peut. C'est un compte obscur à régler entre « la nature et la grâce. »

Quoi qu'il en soit, la collation du sous-diaconat, base du sacerdoce, est la cérémonie la plus saisissante de l'Eglise catholique, passée maîtresse, en fait de spectacles, à la grande école du paganisme, dont elle garde à travers les siècles la langue vibrante et sacrée. Le moment où les jeunes lévites, après l'admonestation solennelle lue par l'évêque au *Pontifical*, font résolument un pas en signe d'acquiescement définitif, puis tombent, prosternés et immobiles, pour marquer qu'ils sont morts au monde, constitue assurément un des coups de théâtre les plus capables d'émouvoir le spectateur le plus endurci.

Léon avait ressenti vivement le contre-coup des pensées qui agitèrent alors l'âme de son ami. La Muse lui avait même fourni, pour la circonstance, des accents émus et pathétiques.

Le pontife, élevant sa voix grave et sonore,
A dit : « Considérez, nos enfants bien-aimés,
« Tandis qu'il en est temps, considérez encore
« Quel lourd fardeau vous réclamez !

« Votre âme est libre encor !... Pour la croix du Calvaire
« A tout quitter au monde êtes-vous résolus ?...
« Quand vous aurez franchi le seuil du sanctuaire,
« Vous ne vous appartiendrez plus !

« Il faudra que votre âme, au Seigneur asservie,
« Soit toujours chaste et pure, avec l'aide de Dieu ;
« Il faudra, jour par jour, consacrer votre vie
« Au ministère du saint-lieu.

« Vous donc, que des autels le zèle ardent dévore,
« Une dernière fois, amis, réfléchissez !...
« Et si dans votre vœu vous persistez encore,
« Au nom du Seigneur, avancez !... »

Et tu l'as fait, le pas sublime,
Lepas grand à l'œil de la foi,
Et ce pas amis un abîme
Entre le monde impur et toi !
Ah ! transporté d'un saint délire,
C'est aujourd'hui que tu peux dire
Avec chaleur et vérité :
« J'ai pris le Seigneur pour partage ;
« Il me rendra mon héritage
« Au soleil de l'éternité ! »

Toi, dont le noble esprit s'enflamme
Au souffle d'un beau sentiment,
Dis-moi ce qu'éprouvait ton âme
Dans cet ineffable moment !
Dis-moi ce qu'à l'instant suprême
La voix du Tout-Puissant lui-même
Murmurait au fond de ton cœur,
Lorsque, te couchant sur la pierre,

L'esprit de force et de lumière
Foulait ton front d'un pied vainqueur!

Sur toi du soleil de justice
Un chaud rayon s'est répandu;
Sur l'autel de ton sacrifice
Le feu du ciel est descendu!
Frappé d'un divin caractère,
Ton être s'arrache à la terre
Pour se vouer entier à Dieu;
Riche des biens dont il l'inonde,
Que ton âme aux plaisirs du monde
Dise un irrévocable adieu!

Mais que sont les plaisirs du monde,
Source de regrets superflus,
Comparés à la paix profonde
Dont Dieu couronne ses élus?
Que sont les chimères d'un rêve
Pour ceux que le Très-Haut élève
Au pied de son trône vermeil?
Du haut des sphères étoilées,
Que sont les ombres des vallées
Pour l'aigle, qui vit du soleil?...

C'étaient là, si l'on veut, des mots, rien que des mots, des rimes, rien que des rimes, un dithyrambe pauvre d'idées, des bagatelles sonores, des couleurs imprimées sur des ombres. Mais une affection pareille n'avait-elle pas droit au respect? Hélas! les règlements ecclésiastiques n'admettent point les « amitiés particulières ». *Rarò solus, nunquàm duo, semper tres*: « rarement seul, jamais deux, toujours trois », est un axiome de la police cléricale. Pourquoi? Seul, on réfléchit, et la réflexion n'est pas toujours orthodoxe. A deux, on raisonne et l'on se pervertit mutuellement.

Mais quand on est trois, à la bonne heure! il n'y a plus de danger : on se surveille.

Froissé dans ses tentatives d'expansion, Léon s'était replié douloureusement sur lui-même. Puis il avait voulu chercher dans les livres saints un remède au mal qui le consumait. Mais ici encore, nouvelles angoisses : la lecture du *Cantique des Cantiques* faisait passer dans son âme des éblouissements et des vertiges. Comme un enfant maladroit, sa sensibilité malheureuse se blessait à tout. Un jour, son directeur était entré dans sa cellule et lui avait enlevé, par mesure de précaution, la Sainte-Bible, ce fondement classique de la bibliothèque d'un lévite. Précaution singulière, et qui plaçait Léon dans le cas inouï d'un jeune lycéen auquel on confisquerait son Lhomond!

L'étude de la théologie avait été pour lui une déception foudroyante. Cette prétendue science, dont les principes sont des cercles vicieux tournant misérablement sur eux-mêmes; ce fatras informe d'assertions arrogantes où, sur la même question, tel docteur dit blanc, tel autre dit noir, tel autre dit blanc et noir à la fois, inquiétait sa raison en ébranlant ses croyances. La brutalité chirurgicale avec laquelle il voyait violer toutes les délicatesses, toutes les pudeurs, toutes les virginités de l'âme, le révoltait. Certaines révélations choquantes entrevues dans les traités élémentaires destinés aux novices, telles que l'origine scabreuse de la « confession auriculaire » ou l'orgie sacro-sainte intitulée « inceste spirituel », et bien d'autres étran-

getés monstrueuses, achevaient de porter le trouble dans son entendement.

— Mon Dieu! mon Dieu! gémissait-il avec une probité anxieuse, voilà donc ce que les docteurs ont fait de la religion!... et n'y a-t-il, en ce bas monde, qu'une foi possible, qu'une foi vraiment sincère et consolante, la foi du charbonnier!...

Léon n'avait jamais osé lever les yeux sur une femme. Naturellement timide et craintif, ses manières s'étaient, en outre, ressenties de l'influence d'une éducation où la réserve extérieure et la modestie du regard tiennent une place si importante. Ajoutez à cela que les prescriptions cléricales avaient trouvé un puissant auxiliaire dans Mme Fernin. L'excessive sensibilité dont elle voyait son fils pourvu faisait, à tout propos, trembler cette maman dévote pour la réussite de ses projets. Or, ses projets prenaient une envergure ambitieuse. Depuis quelque temps déjà, la petite cure de campagne n'était plus que la première étape du rêve maternel. Des triomphes de prédicateur, puis une mitre d'évêque, puis, qui sait? le chapeau de cardinal peut-être, miroitaient vaguement à l'horizon.

Pour mieux combattre la vivacité d'impressions qui l'inquiétait si fort chez son fils, Mme Fernin résolut de lui donner pour gardienne, en la développant le plus possible, cette timidité native qui, pour passer à l'état de sauvagerie, n'a pas besoin de bonnes raisons. Donc, persuadée que la fin justifie les moyens, elle s'en allait répétant sans cesse à Léon qu'il était physiquement disgrâcié de la nature; et le ton d'hypocrite commisération qu'elle savait prendre, en certaines circonstances,

pour déplorer ce malheur, était, aux yeux du pauvret, une preuve écrasante de sincérité.

Hâtons-nous de rassurer nos lectrices : Léon n'était nullement affreux, comme sa mère, uniquement par prudence intéressée, tenait tant à le lui persuader. Ses traits, à la vérité, n'avaient rien de commun avec ces jolies figures de cire qu'on voit parader à l'étalage des coiffeurs ; mais l'ensemble de sa physionomie, mobile et expressive, respirait l'honnêteté et attirait la sympathie. Ses cheveux, longs et un peu incultes, naturellement bouclés, eussent fait le bonheur d'un rapin réaliste. Il avait le front large, le regard vague et songeur, le sourire triste et doux. La voix, doucement timbrée dans le medium, d'abord voilée, s'enhardissait peu à peu, et, par instants, éclatait chaude et persuasive. Enfin la taille, moyenne mais bien prise, le buste solidement assis sur des hanches saillantes, les jambes nerveuses et correctement proportionnées, donnaient un respectueux démenti au dire habituel de Mme Fernin. Dieu merci, Léon n'avait aucune raison plastique de bénir la robe sévère dont l'Église enveloppe ses membres comme d'un linceul.

Mais si bien ourdie et si serrée que fût la trame des ruses maternelles, elle n'avait fait qu'ajourner le danger. Le serpent, ce type traditionnel de la tentation, se joue à travers les haies les plus épineuses et les plus touffues. Pareil au Protée antique, il sait prendre toutes les formes. C'est sous les traits de la Charité qu'il avait pénétré jusqu'à Léon.

Ce jour-là, Saint-Cyr fêtait les Petites-Orphelines.

Pour exciter la bienfaisance dans l'âme des auditeurs, l'évêque, du haut de la chaire, avait dit les douceurs de la pitié et fait entendre les cris lamentables du mauvais riche. Après le sermon, par une concession aux idées mondaines, et aussi pour mettre en jeu la vanité, cette compagne trop ordinaire des actions des hommes, une femme jeune et belle, élégamment parée et conduite par un brillant cavalier, devait solliciter l'aumône des assistants. Tout le monde était mis à contribution dans la circonstance; les lévites eux-mêmes allaient verser leur obole. N'est-on pas toujours assez riche pour secourir l'indigence de l'orphelin?

Donc, la quêteuse avait passé dans le chœur, pour y recueillir l'offrande du clergé; mais, entre la double rangée de stalles, le passage était étroit, et les ondes soyeuses de la robe bruissaient doucement en frôlant les surplis de batiste. Les gros sous pleuvaient canoniquement dans la bourse aux glands dorés. Quand la quêteuse était arrivée devant Léon, le pauvre garçon s'était troublé si bien, qu'il avait eu peine à trouver d'abord sa monnaie. Il y avait eu, de part et d'autre, un instant d'embarras. Enfin, en laissant tomber dans l'aumônière une toute petite pièce blanche, la main du lévite avait tremblé visiblement...

A quoi tient parfois la destinée!... Et comme la nature, méconnue et refoulée par une sotte éducation, prend des revanches irrésistibles!... Un regard modeste, banalement décoché par la quêteuse, décida, en grande partie, du sort de Léon. Ebloui par une sorte d'intuition soudaine et vaguement révéla-

trice, il venait d'entrevoir, comme dans un éclair, tout un monde nouveau de poésie flottante et de rêves inexplorés. Et, pendant le reste de l'office, tandis que les chantres psalmodiaient complies, une pensée étrange occupait obstinément son esprit : « Il devait être bien heureux, celui qui accompagnait cette femme!... »

A partir de cette journée, une révolution avait commencé de s'accomplir dans les idées de Léon. Ses conférences avec son directeur jetaient dans son âme une vive inquiétude. Il se demandait franchement si la prêtrise était bien l'état auquel Dieu l'appelait. Malgré les efforts tentés autour de lui pour endormir ses scrupules, il n'était pas homme à tergiverser avec sa conscience. Une seule pensée l'affectait sensiblement et le faisait hésiter encore : c'était le chagrin qu'il allait, à n'en pas douter, infliger à sa pauvre mère. Certes, il l'aimait assez pour s'imposer à cause d'elle tous les sacrifices humains; mais ici il ne s'agissait pas d'un goût, d'un caprice à immoler : son salut éternel était en jeu.

— Mieux vaut, pensait-il avec une ardente sincérité, mieux vaut se sauver dans le monde que courir le risque de se damner dans le sanctuaire.

Et comme il connaissait ses auteurs, il ajoutait, avec une terreur profonde :

— « L'enfer est pavé de têtes de prêtres!... » C'est saint Bernard qui l'affirme.

Le résultat de ce long examen de lui-même avait été, pour Léon, la résolution d'étudier sa vocation dans le monde, ou, pour mieux dire, hors du sémi-

naire; car ce mot « le monde » n'avait, et ne pouvait avoir pour lui, ni signification précise, ni expérimentation pratique. En conséquence, muni d'un congé renouvelable, il était revenu chez sa mère.

Tout d'abord, Mme Fernin avait éprouvé dans son amour-propre une douloureuse secousse : qu'allait-on penser, qu'allait-on dire dans le public? Mais, réflexion faite, elle n'avait pas conçu, au fond de l'âme, d'inquiétudes sérieuses. Il n'y avait là, selon toute apparence, qu'un temps d'arrêt dans la réalisation de son programme. Elle comptait même voir son fils, guéri bien vite de sa folie, rentrer de lui-même au bercail, honteux et confus de son escapade. C'est dans cette période indécise et expectante qu'elle l'appelait « original » : qualification aigre-douce destinée à blâmer sournoisement sa conduite, et répétée en chœur, sur des intonations diverses, par les familiers de la maison.

Pourtant, quand elle avait vu Léon pencher vers une résolution contraire à ses vues, Mme Fernin n'avait plus trouvé la force de maîtriser son irritation ; et c'était avec un déchirement de cœur des plus expansifs dans le tête-à-tête, qu'elle déplorait l'ébranlement si imprévu de ses espérances. Blessé dans ce qu'il avait eu jusqu'alors de plus saint au monde, son affection pour sa mère, Léon, de son côté, devenait intraitable et cassant. Son caractère s'aigrissait dans cette lutte, où il lui semblait qu'on voulût marcher sur son cœur pour violenter sa conscience.

Les hostilités ainsi entamées, sur un petit théâtre où le moindre incident prenait des proportions dra-

matiques, la vie fût devenue à bref délai insupportable pour la mère comme pour le fils, sans l'intervention de tante Germille qui, informée des faits par son neveu, s'était empressée de le mander auprès d'elle.

En arrivant à Nevers, avant de se montrer en ville où il connaissait assez de monde, Léon avait consenti, non sans peine, à échanger sa soutane contre l'habit du commun des mortels. Tante Germille, avec son bon sens ordinaire, avait conseillé et obtenu cette rectification de costume.

— A quoi bon tant d'étoffe inutile autour de ta personne ? avait-elle dit pour vaincre les dernières hésitations de son neveu. Voyons, raisonnons un peu, je te prie. Es-tu prêtre ? Non. Vas-tu le devenir ? J'en doute. Dès lors, si tu m'en crois, mon garçon, remisons, provisoirement du moins, ta robe avec les miennes. Plus tard, si l'envie t'en reprend, tu reprendras toi-même cet uniforme que, pour l'instant, tu n'as aucune raison de porter... Qu'en dis-tu ? je vais envoyer Manette aux *Armes de France*, avec ordre de faire apporter des habillements complets, pour que tu choisisses à ta taille et à ton goût...

Et, par parenthèse, n'est-ce pas une idée au moins baroque et imprudente, que celle d'infliger la robe ecclésiastique à de jeunes morveux de seize ou dix-sept ans, qui n'appartiennent pas à l'Église, qui ne lui appartiendront jamais peut-être ? Plus tard, pour ceux qui persévèrent, les vœux du sous-diaconat, s'ils les affrontent, seront les fourches caudines de la servitude volontaire. Mais en attendant, cette tunique de

Déjanire s'attache à la peau ; et plus d'un novice, après l'avoir étourdiment endossée, hésite et souffre en face de ce dilemme inexorable : « Ridicule, si je la quitte ; criminel, si je la garde !... »

Tranquillement abrité sous l'aile protectrice de sa tante, Léon avait éprouvé, durant quelques jours, l'étonnement et l'embarras d'un captif né dans les fers et qui, par enchantement, acquerrait la liberté. Puis, revenu du premier éblouissement, il avait pris possession de lui-même avec impétuosité. Une préoccupation dominante enfiévrait son imagination : qu'était donc ce monde dont on semblait vouloir lui interdire l'entrée avec un glaive flamboyant ?

De nos jours, où les croyances et l'enthousiasme, fatigués et exploités par les mystificateurs mystiques et les charlatans de haut parage, ont fait place au scepticisme et à l'ironie, qui ne sait ce que l'on entend surtout par « distractions de la jeunesse » ? Qui d'entre nous ne connaît la profondeur de certaines plaies, sinon comme malade, aveu pénible à l'amour-propre, du moins comme moraliste, prétention mieux faite pour flatter l'orgueil ?... Ce que Léon entrevoyait du monde lui causait des chagrins mortels ou des dégoûts insurmontables.

— Est-ce donc là, pensait-il avec amertume, est-ce donc là ce qu'on appelle la vie ?

Il se reprochait d'avoir, pour si peu, fait couler les larmes de sa mère. La touchante parabole de l'Enfant-prodigue se retraçait vivement à son imagination. Il délibérait en lui-même s'il n'irait pas reporter à Dieu un cœur presque aussi vite repentant qu'égaré. Mais

un événement considérable et imprévu avait tout à coup changé le cours de ses idées, en venant fournir un aliment à son besoin d'émotions. Nous voulons parler de l'arrivée à Nevers de la baronne Laure de Comberouse.

VI

Si modeste et si peu bruyante qu'eût été l'installation de la nouvelle débarquée, elle n'avait pas laissé que de produire une certaine sensation. La baronne n'était pas une inconnue pour la ville ; dans son enfance d'abord, puis plus tard, avant son mariage, elle y avait fait quelques rares apparitions. Un vieil oncle de sa mère possédait alors, dans les environs, une belle terre devenue depuis sa propriété inviolable, de par la clause dotale stipulée au fatal contrat.

Les grandes dames de Nevers se rappelaient fort bien l'avoir vue, quelques années auparavant, briller en reine à un bal de la préfecture où son père, M. Lefort, l'accompagnait avec orgueil. Mais depuis, on le savait, la mauvaise fortune avait durement pris sa revanche avec la baronne. Tout le monde la plaignait sincèrement. Les femmes surtout ne tarissaient pas sur son compte en cordiales doléances. Étrange nature que celle des femmes : aussi rebelles à l'admiration vis-à-vis les unes des autres que prodigues de pitié !... D'où naît cette contradiction ? Comment expliquer ce

4

mystère? Serait-ce qu'il est doux de plaindre celle dont on n'a plus à jalouser la supériorité?...

Dans l'esprit de Léon, une métamorphose complète s'est opérée. Une influence irrésistible et, en quelque sorte, pneumatique, a supprimé ses accès habituels de défaillance et de tristesse. Il sent tressaillir en lui une âme nouvelle, et cette âme est emportée, comme par un aimant invincible, vers l'inconnue, vers l'étrangère, vers « elle ». Sans chercher à rien comprendre au drame qui se noue dans sa tête et dans son cœur, il prête l'oreille à toutes les paroles qui concernent son héroïne. Il recueille avidement et les prolixes anecdotes des commères et les propos équivoques des libertins, poétisant les unes, épurant les autres. Puis, avec une énergie dont sa réserve ordinaire ne songe pas un instant à s'effaroucher :

— Je pénétrerai le mystère, se dit-il, je déchiffrerai l'énigme.

Et avec un attendrissement irrésistible, né d'une divination inconsciente, il ajoute tout bas, bien bas, au fond de son cœur :

— Qui sait? c'est moi peut-être, moi qui consolerai cette grande douleur!...

Non, pour lui plus de langueur : il a entrevu son rêve; plus d'incertitude : il s'est donné une mission. Et si, par moments, néammoins, la foi l'abandonne ou faiblit, il s'en va, le matin, rôdant à travers le parc, jusqu'à ce qu'il ait aperçu de loin les plis de sa robe ou le coin de son voile flottant.

Pauvres êtres, à la fois immenses et incomplets, que

nous sommes ! dans ce que nous appelons « la force des choses », notre imagination place en première ligne une puissance mystérieuse, que l'ignorance craintive a baptisée d'un nom presque terrible : le hasard. Le hasard ?... Mais ce mot, dégagé de sa grosse boursouflure théologico-philosophique, et pris dans son acception naturelle, renferme, au contraire, une foule d'idées consolantes. N'est-ce pas lui, le hasard, cette abstraction vivante, arsenal des affinités cachées, n'est-ce pas lui qui joue, dans le monde des âmes, le rôle de l'attraction dans les lois physiques ?... N'est-ce pas lui qui dispense l'imprévu, cette moitié de la vie humaine, l'imprévu, ce réservoir de l'espérance ?

Voyez ces deux malheureux, absolument inconnus l'un à l'autre jusqu'à ce jour ; les voilà respirant le même air, se mouvant dans le même cercle, où ils vont se rencontrer peut-être, et, qui sait ? s'entr'aider peut-être en se donnant la main. Tous les deux, par des voies bien différentes, sont arrivés au même point fatal, le découragement de la vie. Lui, c'est le marasme qui l'accable ; elle, c'est l'expérience qui l'a brisée. De ces deux âmes en détresse, l'une implore un rayon de soleil, l'autre a été brûlée par le midi. Et toutes les deux languissent, toutes les deux mourraient peut-être, sans la providence du hasard, du hasard que vous appelez « un dieu aveugle ». Aveugle, tant qu'il vous plaira. Mais l'Amour, lui aussi, porte un bandeau sur les yeux. En est-il moins charmant ?...

. . . . .

Le lecteur se rappelle sans doute quelle émotion profonde et bienfaisante la première lettre de Léon avait produite sur l'âme de la baronne. Certes, de là à

se prêter au signal de la persienne sollicité par l'inconnu, il y avait loin. Cependant, une lutte s'était engagée dans son esprit où passaient et repassaient sans cesse le *pour* et le *contre*, avec leur bagage respectif d'arguments tour à tour vainqueurs et vaincus.

— N'est-ce pas être ingrat que de cacher sa reconnaissance?... pensait-elle involontairement.

Puis, un moment après :

— Mais, dans une situation comme la mienne, un mot, un geste, l'action la plus insignifiante, ne seraient-ils pas de graves imprudences?...

Si, guidé par une impatience juvénile, Léon eût exigé une manifestation immédiate de l'effet produit par ses lettres, nul doute que la réponse n'eût été contraire à ses désirs. La réserve extrême dont la baronne s'était fait une loi imprescriptible n'eût pas manqué de lui montrer un danger certain dans une démarche hasardée. Mais Léon, sans y penser, avait été d'une habileté incomparable en accordant un délai. De cette façon, les scrupules de la jeune femme avaient le temps de se mettre aux prises avec sa gratitude. Or, engager une pareille lutte, n'était-ce pas s'exposer à une défaite? Car, en pareil cas, il n'y a que le premier pas qui coûte, et, depuis longtemps un maître moraliste l'a dit : « l'esprit est souvent la dupe du cœur. »

Pendant deux jours, néanmoins, l'esprit en elle tint bon contre le cœur. Mais, le matin du lundi, la résolution fit de nouveau place à l'incertitude. Elle relut les lettres de Léon deux ou trois fois.

— Comment, pensait-elle, ne pas accorder au moins un remerciement à un hommage si respectueux?

D'ailleurs, le discret correspondant ne doit-il pas rester inconnu?...

Vers huit heures, elle alla, selon son habitude, conduire ses petites filles à leur pensionnat. Pour la première fois, ses yeux essayèrent, dans le trajet, de percer curieusement l'épaisseur de son voile. Tout à coup un soupçon se glissa dans sa pensée : si c'était son mari qui lui fît tendre un piège?....

— En ce cas, se répondit-elle bravement à elle-même, je voudrais savoir jusqu'où peut descendre cette infamie d'un nouveau genre.

Mais quelques lambeaux de la première lettre de Léon lui revenant à la mémoire :

— Oh! non, soupira-t-elle avec une conviction fervente, la fourberie n'invente pas de pareils accents!...

Elle rentra chez elle un peu fatiguée, et s'étendit sur un divan, en proie à un reste d'indécision. Enfin, au bout d'une demi-heure, elle sonna.

— Suzette, dit-elle, il me semble que j'ai besoin de repos; fermez les persiennes, je vous prie.

Et, la femme de chambre ayant trop exactement exécuté l'ordre :

— Entr'ouvrez un peu celle-ci, ajouta-t-elle avec un geste... C'est bien, très bien... ce demi-jour me plaît...

Tout n'est pas rose dans le jardin de l'amour. L'escapade de Léon lui coûta une fièvre de cheval, la menace, fulminée par le docteur, de se voir cloué sur son lit pour une quinzaine, et enfin, de la part de tante Germille, une avalanche formidable de gronderies et de lamentations. Léon trouva que ce n'était pas cher. Esculape, d'ailleurs, avait compté sans l'amour. Mal-

gré l'arrêt du médecin, l'imprudent fut bientôt sur pied. Certes si, comme le fait n'est pas douteux, les douces affections morales peuvent aider la nature, c'était bien le cas de notre malade. Pendant plusieurs jours, quoi qu'en butte à la souffrance et aux tendres objurgations de tante Germille, la suprême béatitude s'était présentée à lui sous l'emblème d'une persienne à demi fermée.

Hélas ! c'est un travers lamentable chez l'homme heureux, que d'amoindrir son bonheur en le passant au crible de l'examen. A force de retourner le sien dans tous les sens et de le faire sonner sur toutes les faces, Léon finit par y découvrir quelques fêlures. Aussi, dès qu'il put se servir de commissionnaire à lui-même, il se mit en devoir de rédiger une nouvelle épître, interprète fidèle de ses appréhensions.

Il remerciait la baronne du fond de l'âme. Quelle douceur pour lui de songer que, loin de déplaire, ses paroles avaient trouvé un écho sympathique ! Mais pourquoi cette joie ineffable était-elle gâtée par un doute amer ? Il avait vu la persienne entr'ouverte ; mais s'il n'y avait eu là qu'une simple coïncidence du hasard avec ses vœux, ou la négligence d'une subalterne, dont on ne se serait pas même aperçue, dans sa sereine indifférence ?... Ah ! combien il redoutait d'avoir été ridicule à ses propres yeux ! Et puis, autre perplexité : à supposer qu'on eût daigné lui répondre par le signal imploré, dans quelle intention avait-on agi ? Peut-être dans l but de châtier un indiscret en le livrant au martyre des interprétations contradictoires ?... peut-être dans le désir, encore plus mépri-

sant que curieux, de voir se dérouler sottement le début d'une intrigue vulgaire?... Ah ! combien il était cruellement puni d'avoir cédé à une impulsion qu'il avait crue droite et honnête !

Et comment mettre un terme au supplice qu'il endurait?...Il n'y avait qu'un moyen, hélas! oui, qu'un seul, et à peine osait-il l'indiquer : ce serait que, par pitié, on voulût bien lui faire savoir... directement... par un mot jeté à la poste...

Mais ici Léon s'arrêta, absolument désorienté, et forcé de se crier casse-cou! à lui-même. Que devenait le mystère, ce fameux mystère sans lequel, il l'avait reconnu, « son indiscrétion serait inexcusable » ? Par bonheur, à vingt ans, on ne tient pas compte des impasses.

« Si vous vouliez me rendre le calme et la paix, écrivit-il sans broncher, vous le pourriez par un mot à cette adresse : P. C., *poste restante.* »

Et, pour atténuer l'étrangeté choquante de sa proposition par une pensée délicate, d'ailleurs absolument sincère il ajouta en post-scriptum :

« Excusez les incohérences de mes lettres et ne cherchez pas à en connaître l'auteur; qu'il vous suffise de savoir qu'il a pleuré à cause de vous, et qu'il est malheureux!... »

Ainsi en proie à la fièvre inconsciente du premier amour, Léon ne se reconnaissait plus. En descendant au dedans de lui-même, il était stupéfait d'y trouver, pour ainsi dire, deux êtres parfaitement distincts : l'un, naïf et loyal, suivant sans forligner les inspira-

tions de son cœur; l'autre, souple et rusé, et tout disposé à mettre sa petite dose d'ingéniosité au service de son camarade. Décidément, le lévite s'émancipait.

Grande fut la surprise de la baronne en lisant la prose décousue de son correspondant anonyme. Elle s'attendait à lire encore quelque page imprégnée de cette poétique tristesse, de cette élégiaque sentimentalité qui va si bien aux cœurs malades. Tel devait être évidemment le prix de la contrainte qu'elle s'était imposée pour complaire à l'inconnu. Au lieu de cela, elle se heurtait à une série de récriminations dolentes, aboutissant, en fin de compte, à une exigence nouvelle. C'était une vraie déception.

Mais tout change avec le point de vue. Cette lettre, bizarre au premier abord, relue ensuite attentivement et sans idée préconçue, prit un aspect tout nouveau, un caractère tout différent. Les craintes, les incertitudes qu'elle exprimait parurent, réflexion faite, presque plausibles. N'était-il pas tout naturel qu'en présence d'hypothèses opposées les unes aux autres, une âme craintive se fût ouverte à la défiance?

Une fois engagée sur ce terrain, la question ne pouvait beaucoup tarder à se préciser nettement dans l'esprit de la baronne : il lui fallait renoncer à une distraction innocente ou donner à sa pensée une expression exempte d'ambiguïté. Laure souffrit de cette alternative. Elle fit un nouvel effort sur elle-même pour incliner au sacrifice. Mais il ne s'agissait plus d'elle seulement. Un autre souffrait, et à cause d'elle, et un mot pouvait mettre fin à ses perplexités. D'ailleurs, entre ce dernier parti et la télégraphie de

la persienne, qu'elle se reprochait alors amèrement, il n'y avait qu'une nuance imperceptible aux yeux de la conscience.

Donc, le lendemain, pendant que tante Germille vaquait aux affaires du ménage, Léon courut à la poste et, après avoir formulé sa requête à l'employé, reçut des mains de ce dernier une toute petite enveloppe. Papier satiné, cire odorante, suscription fine et perlée, tout trahissait dans ce pli une élégance aristocratique. Malgré son impatience d'en dévorer le contenu, il attendit de s'être barricadé dans sa chambre, et prit mille précautions, en rompant le cachet, afin d'endommager le moins possible la relique future.

« Monsieur,

« Vos lettres étaient trop sérieuses pour qu'on n'y répondît pas sérieusement. Ma persienne était donc bien entr'ouverte à votre intention. Je devrais m'arrêter ici peut-être; peut-être même devrais-je détruire ces trois lignes... Mais « vous avez pleuré à cause de moi », dites-vous; cela me décide à continuer.

« Si j'envisageais uniquement le plaisir que pourraient me causer vos lettres, je vous permettrais volontiers de m'écrire quelquefois. Mais vous ne savez donc pas, monsieur, que je porte malheur à tout ce qui s'intéresse à moi?...

« Tenez! permettez-moi de vous donner un conseil, en échange des bonnes paroles que vous m'avez adressées. Vous êtes très jeune, du moins je le crois. Eh bien! défiez-vous dès maintenant d'une sensibilité qui pourrait vous préparer de grands chagrins dans la vie.

« Comprenez bien, je vous en conjure, les motifs qui me font parler ainsi. Ne doutez pas de ma reconnaissance pour vos sentiments à mon égard. Et, afin que je n'aie pas d'arrière-pensée, écrivez-moi un dernier billet, pour m'assurer que vous ne m'en voulez pas.

« Laure. »

Il serait impossible de donner même une faible idée de l'enchantement que produisit dans l'âme de Léon la lecture de cette lettre.

— Elle m'a écrit !... Elle a daigné m'écrire !... murmurait-il avec une joie extatique.

Il baisait la feuille avec transport, puis la cachait avec précipitation, comme s'il eût craint d'être surpris, puis la reprenait avidement pour la relire encore. Il était ravi au septième ciel. En se regardant avec complaisance dans sa glace, il se trouva grandi de trois pieds. Sa chambre était trop petite pour le contenir. Il étouffait. Il lui fallait le grand air. Mais au moment où il allait franchir le seuil de la maison, tante Germille l'arrêta :

— A propos, mon cher ami... nous avons du nouveau.

— Vous me parlez, ma tante?... dit Léon, à la fois distrait et surpris.

— Sans doute. A qui veux-tu donc que je parle, puisque nous sommes seuls? dit-elle d'un air enjoué.

Puis, prenant tout à coup un ton plus sérieux :

— Grande nouvelle : ta mère m'a écrit, et tu sais qu'elle n'est pas prodigue de son encre avec moi.

Une vague appréhension passa dans l'esprit de Léon.

— Eh bien! continua la tante, reprenant son air gracieux... je te l'avais bien dit, moi, qu'elle deviendrait raisonnable. Cela commence, je crois... Mais tu parais tout interdit, et tu restes là, de planton!... Cela t'étonne? C'est bien naturel, cependant. Est-ce qu'une mère peut garder toujours envers son enfant le cœur d'un gendarme?

— Que vous écrit-elle donc?... dit Léon, un peu remis de son émotion.

— Oh! rassure-toi, reprit tante Germille avec un bon rire. Elle me mande — et tout tranquillement, cette fois... sans monter sur ses grands chevaux, comme d'habitude, tu sais?... car elle n'a pas toujours été polie avec moi, qu'elle regarde un peu comme l'auteur de ta perdition... — bref, elle me mande, mon garçon, qu'elle ne veut plus contrarier tes goûts, et que, si tu ne te fais pas prêtre, eh bien! mon Dieu! réflexion faite, elle n'en mourra pas de chagrin... Voilà!

— En vérité!... fit Léon avec un mouvement de joie.

Et il ajouta tout bas, en lui-même :

— Tous les bonheurs m'arrivent à la fois!...

— Elle va même plus loin, reprit la tante, en attachant un regard scrutateur sur son neveu... Elle exprime le désir de te voir bientôt retourner près d'elle... Qu'en dis-tu, mon pauvre ami?...

— Ma chère tante!... balbutia-t-il, tout troublé... je suis si bien auprès de vous!.

— Oh! pour ce qui est de moi, mon enfant... répondit Germille attendrie, je ne m'ennuie pas non plus, tu le sais, de t'avoir ici... Pourtant, si c'était pour ton

bien, tu comprends?... je me ferais une raison, et je signerais avec moins de regret ta feuille de route!...

— Mais, tante chérie, rien ne presse, non, rien ne presse, assurément... insista Léon. Ne pourrait-on laisser aux bonnes dispositions de ma mère le temps de se consolider?...

Et il répéta, d'une voix câline :

— Je suis si bien auprès de vous!...

— Ah! merci pour ton excellent cœur! dit tante Germille, émue jusqu'aux larmes... Je vois bien que tu n'es pas un ingrat, toi. Tu ne veux pas abandonner tout d'un coup la pauvre vieille. Tu préfères lui laisser le temps de s'habituer à l'idée de vivre de nouveau seule, oui, toute seule... c'est bien triste!... Sais-tu qu'il y a près de quatre mois que je t'ai, mon enfant?... Et je commençais à croire que je te garderais toujours. Alors, mon garçon, reprit-elle après avoir essuyé ses yeux, d'après ce que je vois, j'ai bien fait... Tiens! j'ai déjà répondu à ta mère. Seulement, avant de cacheter ma dépêche pour l'envoyer à destination, j'étais bien aise de sonder tes intentions... Lis.

Et, ce disant, tante Germille avait pris sur la cheminée, une lettre qu'elle présenta tout ouverte à son neveu.

Léon usa de la permission, et ce fut avec une véritable jubilation intérieure qu'il remarqua tout spécialement les lignes suivantes, empreintes d'une adorable scélératesse :

« Votre fils se conduit très bien. Il est sage et rangé comme une demoiselle. Il va fréquemment rendre visite à son directeur. »

Le fait était exact; Léon n'avait pas rompu toutes relations avec ses anciens maîtres; mais l'adresse n'était pas mince d'avoir noté ce détail, sur la portée duquel Mme Fernin pouvait égarer sa rêverie en liberté.

— Tu allais sortir, je crois? dit tante Germille en refermant sa lettre... Va donc, en te promenant, porter ce poulet à la poste.

Il remercia très chaleureusement sa tante, et partit, tout courant, pour s'acquitter de la commission qu'on venait de lui confier. Mais, chemin faisant, il résumait les émotions de la matinée.

— Oh! comme le temps marche vite, pensait-il... et comme l'avenir est incertain!...

Puisque sa correspondante d'un jour, hélas! lui permettait d'écrire un « dernier billet », Léon céda naturellement au besoin qu'éprouve tout malheureux d'essayer de se rendre intéressant.

Certes, disait-il en substance, la lettre qu'il avait reçue avait éveillé en lui des sensations délicieuses; et pourtant le sentiment qui survivait dans son âme était celui d'une tristesse profonde. Ah! certes on avait bien raison de rejeter les consolations qu'il prétendait offrir; en vérité, il sied bien à l'indigent de vouloir faire des largesses!... N'était-il pas mille fois plus à plaindre que celle qu'il prétendait consoler? Elle avait ses enfants à chérir et, dans le naufrage de son bonheur, elle avait du moins sauvé ces précieux débris. Mais lui, paria perdu dans la vie, il n'avait personne à aimer, et personne ne l'aimait...

Oh! oui, elle avait bien raison de repousser un in-

sensé, dont la folie sereine était de croire qu'il pourrait peut-être apporter une distraction respectueuse à une grande douleur. Aux maladroites avances qu'il avait osé tenter, elle aurait pu répondre par un dédaigneux silence ; il la bénissait pour avoir usé envers lui d'une indulgente commisération.

Le lendemain, quel ne fut pas son ravissement en lisant les lignes suivantes, cueillies à la poste restante, où il s'était rendu à tout hasard :

« J'ai reçu votre lettre, monsieur, et je suis encore sous l'impression pénible qu'elle m'a causée. Personne ne vous aime, dites-vous ? Pauvre enfant !... Eh bien ! voulez-vous une sœur dévouée, qui vous soutiendra dans vos ennuis et vous grondera quand vous le mériterez, comme aujourd'hui, par exemple ? Vous le voulez, n'est-il pas vrai ?... Alors, donnez-moi la main ; et surtout qu'il ne soit plus question de ces vilaines choses si tristes que renferme votre lettre.

« Ainsi, voilà une chose convenue : vous acceptez mon amitié, telle que je puis vous la donner : sincère, confiante et sérieuse, en un mot une amitié de sœur. Et moi aussi, monsieur, je crois aux pressentiments, et je serais presque tentée de mettre un nom au bas des lettres que j'ai reçues... Mais chut ! je m'arrête... Vous l'avez dit : le mystère est, de lui-même, une chose si douce !... »

La baronne était presque aussi troublée que Léon. Etait-ce bien elle, vraiment, elle, la femme jusqu'à ce jour si réservée, qui venait d'accomplir, presque sans

effort, cette énormité d'écrire à un étranger, à un inconnu, en montrant son cœur grand ouvert, comme elle ne le faisait plus à personne depuis si longtemps ?... A quelle influence invincible obéissait-elle donc ainsi aveuglément ?... Nous le répétons, moins délicatement attaquée, la place eût été imprenable ; mais, circonvenue à l'improviste et par un ennemi, en quelque sorte, invisible, elle ne songeait plus à se défendre.

Quant à Léon, après avoir lu la lettre de la baronne, une bouffée de félicité complète envahit son âme tout entière. Cependant, un peu confus de voir à peu près percée à jour la trame légère de son incognito, et fidèle à sa manie de chercher à tout éclaircir au risque de tout embrouiller, il supplia en grâce qu'on voulût bien « lui apprendre qui il était », sa « chère sœur » l'ayant jeté dans une curiosité perplexe, d'où il ne pourrait sortir que par une franche explication.

On lui répondit sans ambages. Puisqu'elle avait eu la maladresse de l'intriguer, elle devait, autant que possible, réparer sa faute par sa sincérité.

« Qui il était ? » Il voulait savoir d'elle « qui il était » !... Singulière fantaisie, vraiment... Mais enfin, puisqu'il y tenait !... D'abord, ne l'avait-elle pas rencontré, deux ou trois fois, au parc ?... Qu'il rappelât bien ses souvenirs !... Puis, quand il passait sous certaines fenêtres de la rue de la Préfecture, ne lui arrivait-il jamais de lever sournoisement les yeux ?... Bref, son nom de baptême n'était-il pas... juste l'anagramme d'une des plus grandes fêtes de l'année ?... Ah ! monsieur le mystérieux !... Il riait sans doute à cette heure, légèrement penaud, cependant, de se voir démasqué ?...

Eh bien ! tant mieux ! on lui permettait de rire tout à son aise ; mais à la condition de retenir cette petite leçon, tout amicale et fraternelle : c'est que la femme est généralement trop fine pour ne pas deviner bien vite une énigme qui l'intéresse.

Ainsi entamée, la correspondance devint bientôt d'une activité prodigieuse. Le frère et la sœur avaient tant de choses à se dire! tous les deux trouvaient dans le passé une mine si inépuisable à exploiter !... Trois fois par semaine, Léon courait à la poste, afin d'y recueillir subrepticement son « journal ». Et dès qu'il avait mis la main sur sa proie, il l'emportait dans la solitude pour assouvir sa faim comme une bête fauve, le pauvre agneau. Le lecteur voudra bien nous croire sur parole, les lettres de la baronne étincelaient de cette verve magique, de cette exquise délicatesse, qui sont l'apanage exclusif de certaines femmes. Il serait difficile de peindre l'impression produite sur Léon par cette prose émouvante.

Quand il se voyait enfin en possession d'un de ces bienheureux chiffons si impatiemment attendus, il restait quelques instants sans pouvoir l'ouvrir, tant son cœur battait!... Puis il se recueillait, il chassait bien loin de lui toutes les pensées étrangères, ce qui était vite fait, d'ailleurs; car à quoi était-il possible qu'il songeât habituellement, sinon à elle ? Ensuite il brisait le cachet, et il se mettait à lire... oh ! mais lentement ! lentement!... Il ne dévorait pas, il savourait. Chaque mot produisait son effet tour à tour triste ou joyeux. Quelquefois il interrompait sa lecture pour reprendre une phrase, ou pour se faire à lui-même,

cette réflexion enfantine : « Comme elle est douce et charmante, et combien elle a d'esprit dans le cœur !... » Puis il continuait, et toujours sans précipitation, car il craignait tant d'arriver à la fin ! Cette fin arrivait, cependant, et alors... alors il recommençait. Mais, cette fois, les émotions étaient plus vives, plus rapides : Il lisait couramment ! Son imagination et son cœur, éclairés et échauffés par la lecture précédente, respiraient d'un seul trait le parfum de chaque pensée, de chaque sentiment.

Bien entendu, chaque lettre nouvelle était religieusement accolée à ses devancières ; et notre collectionneur faisait connaissance avec les émotions de l'avare qui voit grossir son trésor.

VII

A force de mêler et de confondre ainsi leur vie morale, ces deux êtres se devenaient de jour en jour plus nécessaires l'un à l'autre. L'âme de Léon était encore pure, mais ardente et inquiète. Laure avait durement souffert, mais le cœur n'abdique jamais ses droits. Depuis deux grands mois, qui leur avaient paru bien courts, ils jouissaient ainsi d'un bonheur presque parfait, buvant l'oubli des misères passées dans la coupe d'une affection qui se faisait de plus en plus tendre, à mesure qu'elle s'épanchait davantage. Et l'Amour riait sous cape.

Léon avait subi, à son insu, une métamorphose physique des plus frappantes. Le rayonnement de son âme se reflétait sur ses traits. Aussi, la brave tante Germille s'applaudissait-elle verbeusement de l'idée lumineuse qu'elle avait eue en l'appelant auprès d'elle.

— Voyez-moi un peu cette frimousse brillante de santé !... Tiens ! regarde toi-même dans la glace !... Le teint est devenu plus clair, le regard s'est assuré... Te voilà en très bon point, mon gaillard !... Hein !

comme cela vaut mieux que ta figure morose, ton air sombre à porter le diable en terre !... Si ta mère te revoyait, elle ne te reconnaîtrait plus ; en tout cas, j'espère bien qu'elle n'aurait plus l'aplomb de soutenir que tu n'es pas bon pour le service ?... Allons ! vite une risette à la tante, pour la remercier de l'ordinaire...

Bien que la prudence ne soit pas la vertu favorite des gens heureux, un jour vint cependant où la baronne réfléchit qu'il n'était pas possible d'entretenir plus longtemps une correspondance si active sans éveiller l'attention. Elle communiqua à Léon ses craintes à cet égard, et celui-ci les trouva si légitimes qu'il n'osa pas les combattre. Du reste, avec sa vivacité habituelle, il trouva tout de suite remède au mal.

Parbleu ! elle avait mille fois raison, sa chère sœur aimée, il se faisait un devoir de le reconnaître ; lui-même, depuis plusieurs jours, il sentait vaguement l'inconvénient de ces lettres, si fréquentes au point de vue du danger, si rares au gré de ses désirs. Mais pour porter le baume consolateur au fond de leurs âmes qui s'entendaient si bien, leur correspondance avait-elle donc besoin d'être maculée par l'affreux timbre administratif ? Ne pourrait-on pas, quand on le voudrait, se servir à soi-même de bureau et de facteur ? Quoi de plus facile, en effet, que d'échanger, en passant, le matin, au parc, quelques bonnes petites lettres préparées à l'avance ?... Un pareil plan, eu égard à son extrême simplicité pratique, ne pouvait manquer de trouver grâce aux yeux de son amie.

A cette proposition inattendue, Laure devint pen-

sive. La boîte aux lettres, c'était le sentier battu, le chemin banal , la route impersonnelle de tout le monde... Mais aujourd'hui, voilà qu'il était question de prendre une voie furtive et détournée, ou, pour mieux dire, une voie directe et sans intermédiaire. Il faudrait se mettre en rapport immédiat, se rencontrer face à face!... Cette dernière idée la fit tressaillir. Son esprit se rejeta vivement en arrière, comme un cheval nerveux se cabre à l'aspect d'un obstacle imprévu.

— En si peu de temps, se dit-elle avec terreur, que d'espace parcouru! Comme la situation change de jour en jour!...

Tout se passa néanmoins au gré de Léon. Le lendemain, on échangea deux lettres dans la grande allée du parc, au moment où Laure revenait de conduire ses enfants à leur pensionnat. Son long voile rabattu sur son visage pour cacher sa rougeur, la main tremblante, elle ne put s'empêcher de murmurer à demi-voix, dans cet éclair de conjonction rapide :

— Mon Dieu! mon Dieu!... que nous sommes imprudents!...

Mais il était écrit que les angoisses de la jeune femme croîtraient avec ses concessions. Chose étrange! cinq grands jours s'étaient passés depuis cette première rencontre, et Léon n'avait point reparu. D'où pouvait provenir un phénomène si invraisemblable? Etait-il malade?... Avait-il été enlevé subitement par un voyage indispensable?... Ou bien comprenait-il, après mûr examen, le péril évident d'une correspondance ainsi échangée?... Après avoir égaré son esprit en mille conjectures sans trouver une explica-

tion plausible à l'absence et au mutisme de Léon, Laure en était réduite à une inquiétude sérieuse, quand elle reçut, par la poste, la lettre suivante :

« Madame,

« Ce billet vous parviendra par une voie que vous m'aviez permis d'abandonner ; mais rassurez-vous : ce sera le dernier que vous recevrez de moi.

« Il y a huit jours, je croyais encore vous aimer comme un frère aime une tendre sœur... Hélas ! je me trompais : une lueur terrible et soudaine vient de se faire dans mon cœur.

« Ah ! pour que mon affection restât calme et pure, il ne me fallait pas cesser de vous entrevoir dans le mystère et l'éloignement. Pourquoi vous ai-je vue de près ?... Pourquoi ai-je senti le frôlement de votre robe?.. La caresse de votre voix, pourquoi a-t-elle empli mon oreille ?... Pourquoi ai-je effleuré votre main ?...

« Ah ! Laure, je vous aime éperdûment !... Et si, en vous le disant, j'avais le malheur de vous offenser, je sens que j'en mourrais de douleur !... »

La baronne resta attérée.

— Ainsi donc, pensait-elle avec stupeur, la boule de neige est devenue avalanche... Et à qui la faute ?

Alors, faisant un sérieux retour sur le passé, elle se reprocha amèrement, une à une, toutes ses faiblesses... Comme elle se repentait surtout d'avoir cédé si étourdiment à la tentation d'exhiber sa perspicacité féminine !... Pourquoi n'avoir pas laissé le pauvre Léon à sa chimère d'ami inconnu ? Ce sentiment si noble et si doux, pourquoi l'avoir exposé à devenir

profane et vulgaire, en le délogeant, avec un rire moqueur, du mystérieux asile qu'il s'était choisi?...

Ce ne fut que le lendemain qu'elle trouva le courage de répondre. Et comme elle se faisait humble en reconnaissant ses torts!... La lettre de Léon l'avait bouleversée horriblement. Était-ce donc là que devait aboutir cette amitié sainte, cette amitié qu'il avait acceptée fraternelle, comme elle la lui avait offerte? Ah! folle qu'elle était, d'avoir voulu bâtir sur le sable l'édifice de sa consolation!... Combien elle avait été aveugle en ne prévoyant pas le danger!... Car c'était elle qui avait fait tout le mal, elle était la seule coupable.

Pourtant, si son ami voulait réfléchir?... Voyons!... il avait vingt ans à peine, et elle... elle en aurait bientôt vingt-quatre!... Quelle disproportion!... Pourrait-il se résigner à aimer d'amour?... Mais qu'avait-elle dit?... de l'amour!... de l'amour à elle!... Mais c'était là un mot qu'elle ne comprenait plus, un mot qu'elle ne devait plus comprendre... Son cœur était à tout jamais mort et flétri... Lui, au contraire, encore dans toute la sève des illusions, il fallait qu'il gardât précieusement cette fleur de son âme, pour l'effeuiller un jour aux pieds de l'ange que Dieu lui destinait sans doute et dont elle n'osait envier le bonheur...

Tandis que la baronne exhalait sincèrement ces lamentations, Léon, de son côté, était en proie aux perplexités les plus déplorables. A peine sa lettre partie, il eût donné un morceau de sa chair pour pouvoir rattraper cette prose enflammée. Étourdi lui-même par la bombe de sa déclaration, il n'avait pas calculé d'abord les ravages qu'elle pouvait causer.

— Ciel ! pensait-il à cette heure avec tremblement, si mon amie allait ne pas me répondre !... ou bien si la réponse venait me signifier une rupture catégorique !...

En réalité, le pauvre garçon n'était pas coupable. C'était la jeunesse, c'était la nature qui, à son insu et sans crier gare, venaient de faire explosion dans sa tête et dans son cœur. C'est égal, il se promettait solennellement à lui-même de ne plus jouer ainsi à l'avenir avec les armes à feu.

La lettre de Laure le soulagea d'un poids énorme. Mais à peine délivré de ses craintes, il entra vis-à-vis de lui-même, avec un machiavélisme ingénu, dans un système d'atténuations subtiles. En somme, s'était-il donc opéré en lui un changement si essentiel ? Au mot vague et impropre « d'amitié », il avait simplement substitué l'expression juste et vraie, « amour », conformément à la théorie, chaleureusement didactique, de Lamartine traitant de la « rencontre des âmes », dans *Jocelyn* :

Cette rencontre, c'est l'amour ou l'amitié,
Seule et même union qu'un mot différent nomme
Selon l'être et le sexe en qui Dieu la consomme.

Et, en fin de compte, fort de ces déductions ingénieuses, il conclut, triomphalement et de bonne foi, aux enivrantes douceurs de l'amour platonique, — cette chimère des cœurs tout neufs !...

Est-il besoin de le dire ? Léon n'eut pas grand' peine à faire passer dans l'âme de son amie les illusions rassurantes dont la sienne était bercée. La baronne, en raison des dispositions actuelles de son esprit,

absorbait sans défiance le doucereux poison. Triste naufragée d'hier, encore brisée de la tourmente, elle ne se souciait guère, en vérité, de tendre à nouveau sa voile au vent orageux de la passion. Un sentiment plus calme et plus reposant pouvait seul répondre aux besoins de son cœur.

Et d'ailleurs, en bonne conscience, pouvait-elle, à propos d'une incartade rétractée si vite, pour une peccadille involontaire si vite réparée, pouvait-elle abandonner Léon, au moment même où « le pauvre enfant » semblait avoir le plus besoin d'appui? Car, sans elle, que deviendrait-il désormais? Une âme si douce et si enthousiaste en serait-elle réduite à chercher dans le plaisir et... qui sait? dans le vice peut-être, un dédommagement aux consolations pures qu'elle lui aurait refusées ?... Cette dernière réflexion triompha de tous les scrupules de la baronne.

La poste officielle fut donc abolie en principe. Seulement, par un effort héroïque de part et d'autre, on décida que l'échange des lettres, au parc, de la main à la main, n'aurait lieu que trois fois par semaine. Mais, pour n'être pas quotidien, le journal ne perdit rien, tant s'en faut, de son intérêt, ni de sa verve. La copie abondait sous la plume des rédacteurs ; le format s'agrandit notablement, et une pagination nette et minutieuse ne tarda pas à devenir rigoureusement indispensable. Du reste, l'heure matinale à laquelle avait lieu l'échange des « paquets » était une garantie à peu près certaine contre les regards indiscrets et curieux. De plus, comme on le pense bien, Léon prenait possession du terrain longtemps à l'avance, et explo-

rait les parages circonvoisins avec la vigilance d'un garde-côte.

Après avoir épuisé vingt fois l'histoire de leur vie passée et l'avoir vingt fois reprise en sous-œuvre, en l'enrichissant, à chaque retouche, d'aperçus nouveaux et de commentaires inédits, ils en étaient venus à tenir registre, heure par heure, des incidents de leur vie journalière. Par suite de cette communication incessante de leurs sentiments et de leurs pensées, à force de s'abstraire du monde extérieur pour s'absorber dans l'étude des moindres sensations dont ils étaient réciproquement l'objet, ils s'identifiaient, en quelque sorte, psychologiquement : il vivait en elle, et elle vivait en lui. Au moyen de récits et de portraits, ils se familiarisaient en esprit avec leur entourage respectif, et tous les deux connaissaient par le menu le réseau d'habitudes dans lequel chacun se mouvait du matin au soir.

C'est ainsi que Laure savait tante Germille sur le bout du doigt, sans même l'avoir aperçue. Mais quand elle eut appris le rôle providentiel que la digne femme avait joué dans le sauvetage moral de Léon, elle n'eut pas de cesse que ce dernier ne l'eût mise à même de connaître, au moins des yeux, celle qu'elle appelait « leur bon ange, leur bienfaitrice sans le savoir ».

« Je veux la voir, cette chère tante, écrivait-elle à Léon ; entendez-vous, monsieur le tyran?... je veux !... Mais la présentation sera discrète, rassurez-vous, et ne vous mettra guère en frais d'imagination. Voici le programme auquel vous êtes prié de vouloir bien vous conformer : après-demain, dimanche, soyez

avec elle à la grand'messe, à Saint-Cyr. C'est là toute la grâce qu'on vous demande. »

Et, depuis cet innocent complot, dont elle avait été l'inconsciente victime, tante Germille, à ses stations matinales à l'église, fut souvent assistée du concours secret d'une âme sympathique ; plus d'une fois, à la même minute, le même nom s'échappa des lèvres des deux femmes avec une égale ferveur.

En revanche, Léon apprit, comme particularité marquante dans l'existence de Laure, qu'elle avait pour voisine une vieille veuve de cinquante-huit ans, laquelle l'avait forcément prise en amitié au point de la gratifier, presque chaque soir, de visites interminables. Cette assiduité, obligeante à son début, était devenue peu à peu, vu les circonstances, une gêne et quelquefois un supplice pour la baronne, forcée de prendre sur ses nuits afin de tenir à jour sa correspondance avec Léon. Aussi, comme il détestait cordialement cette mégère !... Il l'envoyait mentalement, vingt fois par jour, à tous les diables, avec autant de zèle et d'entrain qu'en mettait son amie à recommander tante Germille à tous les saints du paradis.

Une autre particularité dans les habitudes de Laure, mais qui choqua beaucoup moins les idées poétiques de Léon, c'est qu'elle se rendait souvent à la cathédrale dans l'après-midi. Qui dira par quelle foudroyante grâce d'en-haut il sentit instantanément sourdre en lui une recrudescence de piété ? Toujours est-il qu'il prit, séance tenante, la résolution d'aller faire, lui aussi, de fréquents pèlerinages à Saint-Cyr.

Laure choisissait de préférence l'endroit le plus solitaire de la basilique, celui où elle avait moins de chance d'attirer les regards des fidèles, clair-semés du reste à ces heures de la journée. D'ordinaire elle s'arrêtait non loin d'une petite porte par laquelle elle venait d'entrer, à gauche des orgues; puis, s'agenouillant dans la modeste chapelle des Fonts-Baptismaux, elle priait ou rêvait avec ferveur.

C'est là que Léon finit, un jour, par la découvrir, après avoir fouillé, à plusieurs reprises, avec le zèle fanatique d'un inquisiteur, toutes les profondeurs de l'édifice. Amortissant le bruit de ses pas, il s'approcha d'elle, sans avoir été entendu; et, feignant d'examiner un *Baptême dans le Jourdain,* accroché là banalement, il s'anéantit bien vite dans une tout autre contemplation. Elle était là, devant lui, pensive et recueillie ; sans doute il était pour quelque chose dans les vœux qu'elle adressait au ciel. Instinctivement il fléchit le genou et s'unit d'intention avec son amie.

Léon était foncièrement religieux. Mais, pour s'élancer vers Dieu, la tendresse humaine, une tendresse sensible et reposant sur un objet aimable, était le véhicule nécessaire à son âme. Jamais, même aux jours de sa plus grande piété, il n'avait pu plier son esprit à la croyance aveugle en un Dieu farouche, inventé par ceux-là mêmes qui font métier et profit de calmer les ressentiments qu'ils lui prêtent.

Avec quel enthousiasme il priait en ce moment ! Son cœur se perdait avec délices dans un océan de sensations tour à tour tristes et ravissantes... Car le bonheur, dans cette vallée de larmes, le véritable bonheur humain, tel qu'il nous est donné de le perce-

voir, est ainsi fait : une tristesse consolée !... Son hallucination béate et son extase amoureuse furent si intenses, à un instant donné, qu'il crut voir les cieux s'entr'ouvrir, presque sans métaphore ; et mille pensées rayonnantes, comme les anges du Patriarche, montaient et descendaient l'échelle mystique de son rêve ardent !...

Tout à coup un bruit de pas retentit dans la nef sonore. Léon voulut se dérober dans l'ombre d'un pilier massif ; mais Laure, en se retournant, avait aperçu la silhouette de l'indiscret.

Le lendemain était jour de correspondance au parc. Léon se rendit de bonne heure sous ces ombrages touffus, dont la fraîcheur matinale et le recueillement solennel produisaient sur son esprit, un peu païen, l'impression profonde d'un bois sacré.

Mille pressentiments confus assiégeaient son esprit. La nuit avait été anxieuse et agitée. Parfois, dans sa pensée orageuse, surgissait, comme un éclair, le souci de sa situation actuelle. Il avait voulu étudier sa vocation dans le monde ; or, à n'en pas douter, d'après les soubresauts de son cœur, la vocation chancelait en lui d'une façon désespérante... Dès lors qu'allait-il advenir ?...

Il chassa bien vite cette vaste préoccupation du lendemain. A chaque jour suffit sa peine. Pour l'heure présente, il lui importait exclusivement de connaître le degré de sévérité ou d'indulgence encouru par lui dans l'esprit de son amie, pour son escapade de la veille. Mais quels ne furent pas sa surprise et son désenchantement lorsque, après trois gros

quarts d'heure d'une attente anxieuse, il la vit enfin paraitre, accompagnée d'une dame de haute taille, à l'allure pétulante, à la toilette tapageuse !...

Au lieu de se jeter, par discrétion et par respect, dans une allée latérale, comme il avait coutume de le faire, chaque matin, tandis que Laure passait, escortée de ses enfants, il resta résolûment dans la grande avenue, cloué sur place par l'étrangeté de l'incident et par l'espoir d'en saisir peut-être, au passage, l'explication. Et bien lui prit d'avoir cédé à ce mouvement de curiosité. Car, au moment où il croisa le groupe, en jouant de son mieux l'indifférence, la baronne lui adressa, du regard, un signe imperceptible en posant la main sur la poche de sa robe, pour indiquer que la lettre était à son poste. Puis, en même temps, s'adressant à sa compagne, d'une voix assez haute, et avec un enjouement trop en dehors de ses habitudes pour n'être pas forcé :

— Quelle ravissante matinée !... dit-elle... Conduisons vite ces petites demoiselles à leurs maîtresses, et ensuite, si vous le voulez bien, madame, nous reviendrons nous asseoir ici, sur ce banc...

Léon comprit que ces paroles, accompagnées d'un geste indicateur, s'adressaient bien plus à lui qu'à l'étrangère, dont la présence le troublait si fort. Quant au siège si clairement désigné, il le connaissait de longue date pour en avoir minutieusement étudié la structure. Il y avait même, un jour, découvert, à une certaine place, entre l'un des supports de granit et la banquette de bois peinte en vert, un interstice précieux, pouvant, au besoin, servir de boîte aux lettres.

Cette fameuse découverte, il l'avait naguère communiquée en riant à son amie, dans une de ces confidences à la plume où le plus mince détail prenait de grosses proportions. Et maintenant, au souvenir de cet enfantillage, il se disait, avec une philosophie rechignée, que tout était peut-être pour le moins mal dans la plus grande des contrariétés possibles.

Au bout d'un quart d'heure à peine, qui lui avait semblé durer un siècle, les deux jeunes femmes reparurent et, fidèles à leur programme, s'assirent sur le banc indiqué d'avance. Combien de temps y restèrent-elles ? Dix minutes au plus peut-être ; ce qui n'empêcha point Léon, campé en observateur à une centaine de pas, de trouver que ces dames abusaient étrangement du droit de stationner dans les jardins publics, alors que la promenade et la locomotion, au matin surtout, sont infiniment plus hygiéniques. Si l'intolérance disparaissait de la terre, elle se retrouverait dans le cœur d'un amoureux.

Dès qu'elles eurent levé le siège, Léon décrivit un mouvement circulaire pour s'emparer de la place. Il eut bien vite trouvé la lettre. Mais, ô déception ! ce chiffon si ardemment désiré lui mit la mort dans l'âme.

« Cher insupportable ! lui écrivait-on, j'étais disposée à vous gronder bien fort, pour votre conduite d'hier à la cathédrale. Mais, en vérité, je ne m'en sens plus le courage, en présence de ce qui m'arrive.

« Figurez-vous qu'hier soir Mme de Bussy, une cousine germaine de mon mari, est tombée chez moi comme une bombe ; et elle m'annonce, avec des pro-

testations d'amitié auxquelles je n'étais pas habituée de sa part, qu'elle va me rester cinq grands jours sur les bras.

« Ainsi, ami très cher, à mon vif chagrin, je n'ai pas besoin de vous le dire, nous voilà réduits à garder le silence pendant cent vingt heures au moins !... Cent vingt heures, c'est bien long, n'est-ce pas ? Mais qu'y faire ? Elle ne me quittera pas plus que mon ombre.

« Surtout, je vous en supplie, n'allez pas vous mettre martel en tête et vous laisser abattre par ce contre-temps. Mardi matin, entendez-vous bien ? mardi matin, très probablement, je vous enverrai un mot par la poste, pour vous dire que je serai enfin redevenue libre. Donc, attention au facteur, au vrai facteur, ce jour-là. »

Léon demeura sur place quelques instants, comme étourdi du coup. Ces cinq jours mortels à passer sans recevoir une seule ligne de la main de son amie, lui faisaient l'effet du Grand-Désert à traverser sans rafraîchissements. Puis, sortant tout à coup de sa torpeur fiévreuse, et se lançant comme un fou à pas précipités dans l'avenue :

— Ne pas me mettre martel en tête !... s'écria-t-il en se répétant avec une ironie amère les paroles mêmes qu'il venait de lire... Parbleu ! la recommandation est superbe ! Mais comment la mettre en pratique, cette injonction prudente ?... Ah ! le martel en question, pour se mettre en branle, n'a pas besoin d'une invitation à la valse... je le sens déjà qui me tapote la cervelle agréablement !...

Comme une meute affolée battant la plaine et cher-

chant une piste, un essaim de vagues appréhensions, bourdonnant sous son crâne, brûlaient de trouver une issue où s'engager :

— Que diable vient faire ici cet oiseau de malheur ?... murmura-t-il en songeant à l'étrangère.

Et il lui sembla, dans son hallucination subite, que ce mot « malheur » le poursuivait, comme prononcé par une autre bouche que la sienne.

C'en était fait : des régions sereines où son imagination et son cœur s'ébaudissaient depuis plusieurs mois, il retombait à l'improviste sur les cailloux de la réalité, au milieu des ronces de l'incertitude...

— Oui, qu'est-elle venue faire ici, cette pie de mauvais augure ?... reprit-il, en faisant allusion au costume de l'inconnue, brun et soutaché de blanc sur toutes les coutures.

Ah ! qu'il y avait loin du Léon actuel au Léon de la veille, pieusement agenouillé derrière son amie, à la cathédrale ! Hier, tout était rose et souriant dans son ciel ; tout semblait tourner au sombre aujourd'hui. La société, cette société pour laquelle il éprouvait depuis quelque temps une indulgence marquée, lui apparaissait de nouveau sous les espèces et apparences d'une « affreuse baraque » : image dépourvue de noblesse pour son esprit amoureux de beau langage, mais qui lui revenait spontanément aux lèvres dès que les exigences du monde le froissaient au cœur.

— Et l'on prétend qu'un malheur n'arrive jamais seul ?... dit-il, en continuant de se parler à lui-même avec une moquerie stridente... Quel est donc le funè-

bre original qui a formulé froidement cette désobligeante vérité passée en proverbe, et dont je crois déjà sentir la double griffe s'enfoncer dans ma chair?...

Machinalement, ses pas le portèrent du côté de son domicile. Il éprouvait le besoin de s'enfermer, pour confier au papier les lancinantes sensations qui l'agitaient. C'était là sa grande ressource dans les moments de crise. Il se déchargeait ainsi de ses orages intérieurs. A travers le déluge de ses sentiments et de ses pensées, passait parfois un pâle rayon, précurseur de l'arc-en-ciel, et son âme, se rassérénant peu à peu, finissait par entrevoir vaguement la colombe au rameau vert.

Mais ce jour-là devait être décidément pour lui un jour néfaste, un jour à marquer d'un double caillou noir. En effet, comme il approchait de chez tante Germille, la tête bourrelée de mille cuisantes chimères, il fut instantanément glacé et renversé presque, comme par une douche inattendue.

— Monsieur Léon !... monsieur Léon !... lui cria la brave Manette, du plus loin qu'elle l'aperçut... venez donc bien vite !...

Et quand il fut mieux à portée d'entendre :

— Venez donc bien vite, monsieur ! répéta la vieille servante... Venez donc bien vite !... Votre maman est arrivée !...

En proie à un horrible serrement de cœur, qui, après tout, pouvait paraître l'effet d'une vive émotion filiale, Léon entra. Tante Germille, silencieuse, avait l'air consterné.

En revoyant son fils sans soutane, Mme Fernin pâlit et ferma les yeux, comme pour échapper à une vision. Mais, se dominant avec énergie :

— Embrasse-moi, cher enfant ! dit-elle... Je viens te chercher !... Nous partons demain !...

Et comme Léon, hébété de saisissement, ne trouvait pas une parole :

— Oui, nous partons demain matin, à six heures !... répéta la mère... Es-tu content ?... dis : voyons ! es-tu content ?...

DEUXIÈME PARTIE

OPPRESSION ET RÉVOLTE

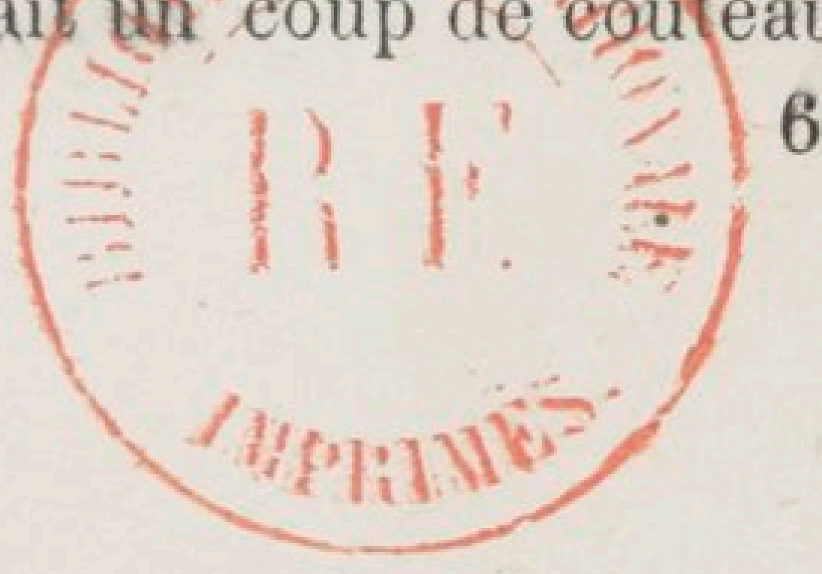
I

La diligence, emportant la mère et le fils loin de Nevers, roulait vivement sur une route superbe, offrant à l'œil, de tous côtés, les plus ravissants motifs de paysage. Mais chaque tour de roue ajoutait aux angoisses du pauvre Léon. Blotti dans un coin du coupé, qu'il occupait seul avec sa mère, il fermait les yeux, feignant de dormir pour se soustraire au supplice de parler. En sortant de la ville, et jusqu'à l'extrémité du faubourg, il avait fait assez bonne contenance. Mais quand les dernières maisons eurent disparu et que la voiture se lança en rase campagne, il sentit le cœur lui manquer. Alors, prétextant une nuit sans sommeil, il pria sa mère de l'excuser s'il succombait à la fatigue.

— Dors, mon chéri ! dors !... Nous causerons plus tard, répondit Mme Fernin avec douceur.

Hélas ! ce « mon chéri » ! vu les dispositions mentales où il se trouvait, était un coup de couteau dans sa

6



poitrine. Ces mots si doux, proférés par celle qu'il regardait en ce moment comme son bourreau, lui semblaient le comble de la dérision. Anxieusement replié sur lui-même, il savourait, pour ainsi dire, l'amertume de son désespoir. La fable de Prométhée n'était plus une fable. Léon sentait positivement le bec crochu d'un vautour lui ronger le cœur; et son cœur tressaillait et bondissait, toujours vivace et pantelant sous l'étreinte sanglante !... Des pleurs jaillirent, malgré lui, de ses paupières fermées.

— Mon Dieu ! dit la mère, qui épiait le sommeil agité de son fils, tu l'aimais donc bien ?

— Oh! oui... fit involontairement Léon avec un soupir qui, du fond de son âme, s'envola vers son amie.

Mais c'était tout bonnement de tante Germille que Mme Fernin entendait parler. Elle éprouvait, sans oser en convenir, de la jalousie, de la haine même contre cette rivale, contre cette intruse, qui lui prenait le cœur de son enfant.

Les lettres forcément échangées par elle avec la tante, pendant ces derniers mois, n'avaient jamais été, tant s'en faut, l'expression exacte de sa pensée. Ainsi, en affirmant qu'elle ne voulait plus désormais exercer la moindre pression sur l'esprit de son fils, elle « plaidait le faux pour savoir le vrai ».

Les quelques heures qu'elle venait de passer sous le toit de sa belle-sœur, n'avaient pas été non plus marquées au coin d'une bien franche cordialité. Les deux femmes, nous le savons, différaient essentiellement de manière de voir sur la vocation ecclésiastique. Une contrainte pénible avait donc constamment régné

dans la conversation, chacune d'elles sentant d'instinct que la discussion, une fois engagée sur ce terrain, tournerait vite à l'aigreur. A un certain moment, néanmoins, Mme Fernin avait failli se trahir, et le feu eût certainement pris aux poudres sans la modération et la bonhomie de tante Germille.

— Oh ! certes, je le reconnais, vous avez été très bonne pour lui, disait ironiquement la mère de Léon.

— Comment donc !... mais je n'ai fait que mon devoir.

— Oh ! plus que votre devoir même...

— Du tout, du tout... n'est-il pas le fils de mon frère ?

— Et je ne sais pas vraiment jusqu'à quel point je dois vous remercier.

— Parce que ?...

— Parce que... sans vous...

— Sans moi ?...

— Oui, sans vos gâteries...

— Vous me faites mourir avec vos phrases inachevées !

— Qui sait ? peut-être Léon...

— Accouchez ! de grâce, accouchez !... fit la tante avec une insistance comique et, d'ailleurs, sans méfiance aucune.

— Eh ! mon Dieu, oui, sans vous, sans vos gâteries, dit Mme Fernin d'un air méchant... il y a beau temps déjà que Léon serait rentré au séminaire !... En tout cas, il n'aurait pas posé la soutane !...

En entendant ces paroles, rendues plus incisives encore par les réticences malveillantes qui les avaient précédées, tante Germille avait baissé la tête en se

mordant les lèvres pour ne pas répondre. En même temps, elle était devenue très rouge. Mme Fernin, comprenant, par le silence éloquent de sa belle-sœur, qu'elle était allée un peu loin peut-être, avait essayé d'opérer une retraite habile, sans y réussir.

— Oh! mais... avait-elle dit avec un embarras visible et en donnant à sa voix un ton d'enjouement forcé, n'allez pas croire que je vous en veuille... Non, certes, je ne vous en veux pas, croyez-le bien, au moins... Ce que j'en disais, vous comprenez?...

— Pas un mot de plus... Je comprends, ma chère... avait interrompu la tante avec un sourire malicieux et désarmant... C'est entendu, ne me remerciez pas, j'y consens; mais, pour Dieu! ne m'en veuillez pas trop!...

Tandis que Mme Fernin faisait ces apartés avec sa rancune, Léon s'entretenait tout bas avec son amour. Il repassait dans son esprit ses tribulations de la veille. Ce n'était que le soir, à une heure assez avancée, qu'il avait recouvré sa liberté. Comme tante Germille n'était pas très grandement logée, on avait décidé qu'il céderait sa chambre à sa mère et qu'il coucherait à l'hôtel. Son premier soin avait été de jeter un mot à l'adresse de la baronne, pour l'informer de ce qui se passait. Il était forcé de partir. On l'enlevait. Et impossible de résister : c'était sa mère qui ordonnait. Ah! les cinq jours, qui déjà lui paraissaient si longs, comme ils allaient s'allonger encore!... Qui sait quand on se reverrait?... Hélas! qui sait même si l'on se reverrait?... Et il conjurait son amie de l'aimer bien fort, pour qu'il ressentît de loin quelque chose de sa tendresse; et il la suppliait de ne pas trop le gronder si, en partant, il

lui envoyait son âme tout entière dans un baiser. « Écrivez-moi poste restante, ajoutait-il en post-scriptum, et de préférence le samedi ; je tiens beaucoup à ce que la lettre arrive le dimanche matin. Surtout ne restez pas trop longtemps sans écrire... car je mourrais de votre silence et de votre oubli. »

Puis, pendant trois grandes heures, il avait erré à travers la ville, passant et repassant sous les fenêtres de Laure. Ah ! si elle avait été seule !... si « la pie de mauvais augure » n'avait pas, en ce moment, reposé au nid de la colombe !... peut-être il se fût risqué ?... Mais, dans les circonstances présentes, il ne fallait songer qu'à souffrir et à se résigner. Toutes les horloges de la ville avaient sonné une heure du matin, quant il était rentré à l'hôtel. Bien que brisé de fatigue, il n'avait pas dormi un seul instant. Au petit jour, n'y tenant plus, il s'était levé pour aller faire une dernière promenade au parc. Comme il arrivait au bout de la grande avenue, cinq coups avaient tinté lentement à l'horloge du pensionnat des petites filles.

— Dans trois heures, quand elle passera ici, je serai déjà loin !... avait-il soupiré avec tristesse.

Puis, irrésistiblement attiré par un instinct superstitieux vers le banc qui, la veille, lui avait transmis le billet de son amie, il avait tiré de sa poche un petit carnet, et sa main avait tracé au crayon, sur une feuille arrachée, ces mots, ponctués de deux grosses larmes : « Au revoir... Je jure de vous aimer toute ma vie !... »

Puis la cachette mystérieuse avait reçu en dépôt cette dernière palpitation de son cœur.

Ainsi songeait Léon, bercé par le roulis de la diligence. Un peu réconforté par l'harmonie de ces deux mots qu'il se chuchotait tout bas avec ardeur : « Laure, je t'aime ! » il rouvrit les yeux. Alors sa mère avec un sourire bienveillant :

— Eh bien ! dormeur endurci, il me semble que tu vas mieux ?

Léon réussit à prendre contenance, et ce fut d'un ton presque enjoué qu'il répondit :

— C'est vrai, mère, cette petite tartine de sommeil m'a fait du bien... et j'en avais grand besoin, je t'assure ; car je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... à cause du changement de lit sans doute, s'empressa-t-il d'ajouter en manière d'explication.

— Il y a bien aussi une autre raison que tu ne dis pas, mais que je devine : le regret de quitter une tante qui fait toutes tes volontés et qui te gâte, qui te gâte !...

— C'est vrai, elle est si bonne !... je serais mille fois ingrat de ne pas l'aimer, répliqua Léon d'une voix pénétrée de gratitude et de sincérité.

Un éclair de jalousie et de colère brilla dans les yeux de Mme Fernin.

— Mais moi, vilain ! entends-tu ? je serai encore meilleure qu'elle, moi, moi, ta mère !... dit-elle en étreignant avec force la main de son fils.

On arrivait à un relais. A travers une légère brume matinale et des vapeurs d'usines estompant le ciel çà et là de flocons grisâtres, le bourg de Guérigny apparaissait, avec ses maisonnettes toutes pareilles, habitées, comme des ruches, par des essaims d'ouvriers.

De tous côtés, les regards se reposaient sur d'immenses prairies, où paissaient de grands bœufs à l'œil pensif. Des peupliers, rangés en files symétriques, balançaient dans l'air leurs panaches ensoleillés.

Bientôt la voiture repartit, emportée au galop vigoureux des chevaux émoustillés par les claquements du fouet, le postillon obéissant au désir louable de se couvrir de gloire en traversant le village. Désormais la glace était rompue entre Léon et sa mère. La conversation s'établit d'une manière assez soutenue. On parla du pays, des personnes de connaissance, des enterrements et des mariages, et de tous les gros événements accomplis depuis six mois.

— A propos, tu sais? l'abbé Pierre, qui était avec toi au séminaire?... dit un peu étourdiment Mme Fernin.

— Eh bien?... interrogea Léon, distrait et sans attacher d'importance à ce qui concernait l'abbé Pierre.

— Il est nommé curé à Neuvy... sa mère est venue m'annoncer cette nouvelle, la semaine dernière.

Et elle ajouta, comme se parlant à elle-même :

— En voilà une qui a de la chance avec ses enfants!...

Cette réflexion mélancolique jeta un froid entre les interlocuteurs et fut suivie d'un silence. Au bout de quelques instants, Mme Fernin reprit :

— J'espère que tu ne t'ennuieras pas trop à la maison. Nous ferons de bonnes promenades en causant, comme autrefois, tu sais?... Puis tu réfléchiras à ce que tu veux devenir; car tu es en âge de te décider à quelque chose... Nous ne sommes pas riches, et... je n'ai pas besoin de te le dire... on ne vit pas toujours de l'air du temps.

C'était là la question délicate, ou du moins cela y confinait. Léon regarda fixement sa mère pour s'assurer qu'il n'y avait dans ses paroles aucune arrière-pensée. Satisfait sans doute de son examen, il se contenta de répondre :

— Certainement, mère, je sais que je ne dois pas rester oisif plus longtemps, Tu jugeras toi-même, d'ailleurs, et tu verras ce qu'il vaut mieux que je fasse... dit-il avec une vigoureuse restriction mentale.

Sa mère l'embrassa, charmée de cette soumission de langage, qui lui parut de bon augure.

— Allons ! allons ! s'écria-t-elle joyeusement, je crois que nous finirons par nous entendre... Mais on s'entend mieux de près que de loin. C'est pourquoi je suis allée te chercher. Et puis, songe donc ! tu ne pouvais rester éternellement à la charge de ta tante. Les gens ont beau être bons : ils se lassent à la fin.

Léon redevenait rêveur. En entendant cette homélie maternelle, il éprouvait de nouveau le besoin de se renfermer dans ses pensées.

Par bonheur, au relais suivant, une grosse dame se présenta pour prendre la troisième place du coupé. Léon se disposait à abandonner son coin, par politesse et pour ne pas se séparer de sa mère. Mais celle-ci :

— Non, non, reste là, dit-elle, tu seras mieux.

Puis, s'adressant à la voyageuse :

— Excusez mon fils, madame, il est un peu souffrant ; c'est moi qui veux vous céder ma place.

— Par exemple !... fit la dame corpulente, sur une intonation des plus joviales, en restant de force, un bon moment, encadrée dans la portière où elle venait

de se hisser péniblement... par exemple!... c'est moi qui ne le souffrirai pas!... Ma place est au milieu, et je la veux, et je la réclame à cor et à cri... Du reste, ajouta-t-elle d'un air aimable, en parvenant à s'échouer lourdement au milieu du siège, comme vous le voyez, je suis de taille à la remplir... Enfin, voulez-vous que je vous dise, madame? j'ai toujours une peur horricle de verser, avec ces satanés postillons, qui sont ivres les trois quarts du temps. Et vous sentez bien, dit-elle en terminant avec un bon rire franchement épanoui, qu'en me campant, comme je le fais, au centre de la machine, c'est une garantie sérieuse pour qu'elle garde l'équilibre.

— Impossible, madame, de refuser ma politesse avec plus d'esprit et de meilleure grâce, répondit Mme Fernin, un peu démontée par les allures cavalières de la nouvelle embarquée... Et vous allez loin, madame, sans indiscrétion? ajouta-t-elle, en essayant de dissimuler, sous un air affable et souriant, sa secrète terreur d'avoir longtemps à supporter ce voisinage aussi bavard qu'encombrant.

— Si je vais loin!... bonté divine! ne m'en parlez pas!... Encore plus de vingt mortelles lieues à faire dans ces machines roulantes!... Car je me rends à Auxerre!... Et Dieu sait les jolis chemins que vous avez, dans ce Morvan!... Toujours monter, puis descendre, puis remonter pour descendre encore!... En voilà un pays qui n'est pas près de voir filer les locomotives!...

Le temps, qui a démenti tant d'oracles, devait aussi mettre à néant celui de notre grosse pythonisse de coucou. Aujourd'hui la vapeur siffle et domine dans

ces parages, qui paraissaient naguère inaccessibles à son empire.

Léon ne put s'empêcher de sourire à la pensée que sa mère allait se trouver bloquée, pour ainsi dire, pour le reste du voyage, par le réjouissant verbiage de sa voisine. Il allait donc pouvoir « causer tout seul », sa qualité de malade improvisé le dispensant de prendre part à la conversation et lui garantissant les avantages de la neutralité. En ce moment, la diligence descendait au grand trot une côte rapide.

— Si cela ne fait pas frémir!... criait la grosse dame en se lamentant et en joignant les mains sur ses genoux... Qu'un cheval butte, et nous culbutons!... qu'une pierre un peu forte se trouve sous une roue, et nous sautons !... que la plus petite chose manque dans les harnais, et nous sommes perdus !... Et, avec ça, que les chevaux sont solides, que les routes sont bien entretenues, et les harnais en bon état!... Ah! tenez! je ferme les yeux, pour ne pas nous voir dégringoler!...

Mme Fernin ne soufflait mot. Léon trouvait la compagne de route décidément fort amusante. L'humeur de cette grasse personne changeait à vue d'œil avec les accidents de terrain. En effet, la côte descendue, les chevaux prirent une allure moins orageuse. Deux minutes après, ils se mirent d'eux-mêmes au pas, d'après une convention tacite avec l'automédon, pour monter un petit raidillon d'une centaine de mètres.

— Ah! respirons!... reprit aussitôt la dame, avec un soupir énorme de soulagement... Hein?... qu'en dites-vous?... Nous l'avons échappé encore une

fois... Mais dire qu'il faut, à chaque instant, passer par des transes pareilles, dans ce chien de pays!... Pardon, madame, vous en êtes peut-être ?

— Mon Dieu, oui, madame, répondit Mme Fernin d'un ton résigné; mais que voulez-vous? on s'habitue à cela comme à autre chose.

— Eh bien! non, je soutiens, moi, qu'il y a des choses auxquelles on ne s'habitue pas du tout... Chaque fois que je suis obligée de faire ce maudit voyage, je souffre mort et passion! Saint-Révérien, Brinon-les-Allemands, Corbigny, Lormes, Chastellux, Cousin, au-dessous d'Avallon... oh! je sais par cœur les noms de toutes les stations de mon calvaire!... La seule particularité que j'ignore, c'est dans laquelle de ces aimables localités je dois, un jour ou l'autre, laisser mes os!...

Et l'intarissable bavarde, complètement remise de ses terreurs, conclut philosophiquement, avec un éclat de rire :

— Mais bah! on ne meurt qu'une fois...

Il était environ dix heures. La chaleur, une chaleur du mois de juillet, commençait à devenir accablante, et les voyageurs étaient fatigués d'une si longue traite, fournie sans avoir mis pied à terre. Ce fut avec un véritable plaisir que Léon et sa mère descendirent pour prendre place à la table du déjeuner. La grosse dame, qui n'avait pas faim, resta dehors, sur une chaise, à l'ombre, attendant avec impatience le moment de repartir.

Le reste du voyage s'accomplit paisiblement. L'étrangère semblait avoir laissé au relais sa loquacité

étourdissante. Écrasée par cette chaleur torride, particulièrement intolérable pour son embonpoint, elle ne tarda pas à s'endormir. Et quel imposant spectacle que le sommeil de cette matrone! De temps à autre, elle levait automatiquement la main pour chasser une mouche importune. Si le véhicule cahotait trop rudement, elle entr'ouvrait un œil hagard, qu'elle refermait presque aussitôt, pour dodiner sa tête et ses épaules avec des oscillations isochrones, retenue et soudée, pour ainsi dire, au siège de la voiture par un centre de gravité des plus respectables.

— Est-elle drôle!... fit involontairement Léon.

— Chut! dit sa mère, avec un geste expressif; ne parlons pas, de peur de réveiller sa langue!...

Ne pas parler? Au fait, Léon ne demandait pas mieux. Il se renfonça donc avec délices dans ses chères pensées. La première fièvre de son imagination s'étant calmée peu à peu, il envisageait la situation sous des couleurs moins sombres. En somme, on ne l'entraînait pas au bout du monde, et l'on pouvait revenir de plus loin. Pour les natures passionnées, l'unique planche de salut, dans les crises violentes, est leur mobilité d'impressions. Sans cette diversion précieuse, ces tempéraments malheureux courraient sans cesse le risque de se noyer dans un verre d'eau. Mais qu'un incident déplace le point de vue; alors l'ingéniosité de leur esprit, qui d'ordinaire ne sert qu'à les tourmenter, leur tend la perche au moment suprême.

C'est ainsi que Léon sentit tout à coup naître et grandir en lui quelque chose comme une faculté nouvelle. A son abattement succédait un courage inconnu,

dont il ne prévoyait pas au juste l'emploi, mais dont la conscience le rassurait. Pressentant vaguement qu'il aurait quelque lutte déloyale à soutenir, il se disait qu'une grande réserve et, au besoin, une petite dose de dissimulation, pour deviner et déjouer les plans de l'ennemi, ne seraient pas de trop dans son équipement moral. Bref, il se proposait de serrer son jeu dans la partie qui allait probablement s'engager.

— Car enfin, pensait-il, pourquoi ma mère, qui ne s'occupait plus de moi depuis assez longtemps, vient-elle, sans prévenir, me prendre chez tante Germille comme un lièvre au gîte?... Cela n'est pas naturel; il faut qu'elle ait un plan... hélas! un plan qu'elle n'aura pas été seule à dresser, sans doute...

Ses yeux se portèrent avec attendrissement sur sa mère, qui venait de s'assoupir.

— Et pourtant, soupira-t-il, comme nous aurions pu être heureux l'un et l'autre, et l'un par l'autre, si aucune influence maligne et sotte ne s'était placée entre nos deux cœurs!...

Tantôt la diligence escaladait des plateaux escarpés, d'où l'on découvrait les montagnes du Morvan, qui profilaient au loin leur chaîne boisée; tantôt elle s'enfonçait dans des gorges, flanquées de forêts impénétrables, qui faisaient songer aux brigands légendaires des temps passés. Comme la grosse dame se fût longuement pâmée de terreur, si elle n'eût ronflé, aux bons endroits, avec une inaltérable sérénité!

Vingt fois en une minute l'esprit de Léon, prompt comme l'éclair, volait et revolait en arrière, dévorant l'espace franchi. Aucun appareil électrique vaudra-t-il

jamais le cœur des amants, pour décocher, d'un bout du monde à l'autre, en une seconde, des milliers de télégrammes enflammés?...

— Que faisait son amie en ce moment?... se demandait-il avec anxiété... Comment avait-elle accueilli l'annonce de son départ?... Avait-elle été bien cruellement frappée du coup, au moins?...

Car il en est ainsi : par une contradiction bizarre des tendres cruautés de l'amour, la seule consolation possible pour l'amant qui part, c'est le désespoir certain de celui qui reste!...

— Mais si, par malheur, se disait-il ensuite, elle avait appris la nouvelle avec indifférence, ou même avec une sorte de soulagement!... Qui sait?... il était tombé un peu comme un aérolithe dans la vie paisible de cette femme; il avait troublé cette existence si calme et si résignée... Peut-être, réflexion faite, bénissait-elle le hasard qui les séparait brusquement?...

Cette supposition lui fit un mal affreux : aussi s'empressa-t-il de la chasser, comme absolument indigne de celle qui en était l'objet.

Cependant, on approchait de la petite ville natale de Léon. Lui que dominaient, à un degré maladif, le sentiment de la nature et le souvenir des impressions de son enfance, ce n'était pas sans une émotion poignante et délicieuse à la fois qu'il voyait défiler, au trot de la diligence, les prés, les champs, les ruisseaux, les bouquets d'arbres qu'il avait tant de fois visités dans ses courses folles ou dans ses promenades recueillies.

Mme Fernin s'était éveillée depuis un moment et paraissait inquiète.

— Avant de descendre de voiture, écoute-moi bien... dit-elle à son fils; tout le monde ici te croit malade... Garde-toi de dire le contraire.

Et comme Léon paraissait surpris de cette recommandation :

— Tu comprends?... ajouta-t-elle avec un certain embarras... l'année dernière, on t'a vu en soutane, et tu reviens avec une redingote !...

— Diable !... pensa Léon, intrigué et brusquement remis sur le qui-vive par ces tergiversations de langage.

Mais, répondant avec la soumission d'un conscrit :

— Très bien, mère, c'est entendu; puisque tu le veux, je suis malade... jusqu'à nouvel ordre.

La grosse dame dormait toujours à poings fermés...

II

Quand le doux Virgile, dans la langue morte par lui immortalisée, s'écriait : « O bienheureux laboureurs, s'ils connaissaient leur félicité ! » il voulait sans doute, et avant tout, honorer l'agriculture et célébrer les calmes délices de la vie champêtre. Mais est-il téméraire de le supposer ? chez le grand poète, comme chez tant d'esprits distingués, l'enthousiasme pour la campagne était centuplé par l'exécration et l'horreur des petites villes. A la campagne, en effet, on va, on vient, on respire à l'aise, on est libre ; on reste soi-même par l'isolement, comme dans les grands centres par la promiscuité. Mais qui dira les platitudes, les bassesses, les avilissements de toute nature qu'inocule lentement la petite ville ? Là, les jalousies mesquines, les rivalités bêtes, les niaiseries méchantes, fleurissent et prospèrent comme en pleine terre végétale. Que si, d'aventure, éclatent çà et là quelques rares vertus, si quelques sentiments généreux se font jour, c'est de l'importation ou de la contrebande, soyez-en sûr ; ce n'est pas un produit du cru.

Pendant les huit premiers jours qui suivirent son retour au pays, Léon fut le héros de la localité. Triste héros, le pauvre garçon ! Tous les yeux des artisans et des bourgeois, toutes les langues des commères et des dévotes se braquaient sur lui comme sur un phénomène. Et si les regards n'avaient rien de bienveillant, les langues n'étaient pas plus indulgentes. Les cancans, les quolibets se donnaient carrière et s'échangeaient sur son passage, à voix étouffée à peine.

— Eh bien ! disait une commère dans un groupe de ses semblables qui lui jetaient la réplique, le voilà revenu, « monsieur l'abbé » ?...

— Ah ! le gaillard !... il paraît qu'il en a assez, de la calotte !...

— Pourtant, sa mère assure, à qui veut l'entendre, qu'il est en vacances ?...

— En vacances ?... Allons donc !... en vacances pendant plus de six mois !...

— Dame ! sa mère assure qu'il est souffrant... et que...

— Souffrant?... lui ?... des bêtises !... il est souffrant comme moi, je vous dis !...

— Le fait est qu'il a le teint frais comme une fille...

— Ah ! oui, les filles, parlons-en !... C'est peut-être bien là sa maladie, comme dit la chanson?...

— Eh bien!... quand même?... est-ce que ça serait une raison ?... Avec ça, que les camarades !...

— Et puis, dites donc, vous autres ?... s'il n'était que souffrant, un peu souffrant, comme sa mère le chante à tout propos, est-ce qu'il aurait quitté sa *balayeuse*, pour se recamper un veston sur l'échine ?

— C'est juste, ça !... La mère est une menteuse...

— Tout de même, c'est dommage... Un garçon d'esprit, à ce qu'il paraît!... Il avait tous les prix au collège... On le dit malin comme un singe, il apprend tout ce qu'il veut... Ah! dame! ça aurait fait un abbé bien dégourdi!... et, ma foi, j'aime ça, moi, les abbés dégourdis!...

— Allez-vous bien vous taire, grande dévergondée!... Si M. le curé vous entendait!...

Et le groupe des commères éclatait d'un gros rire, entrecoupé de gros mots.

Quant aux dévotes, elles attaquaient l'antienne sur un autre ton. Si elles mettaient plus de réserve, elles infusaient moins de charité dans leurs propos.

— Ah! mes amies, quel scandale!... Comme cela fait du tort à la religion!...

— Oh! un défroqué!... moi, ça me révolte!... il me semble voir un galérien!... Et qu'est-ce que vous voulez que ça devienne?

— Que sais-je?... Un révolutionnaire, pour le moins!...

— Pour sûr, les honnêtes gens rougiraient de lui tendre la main.

— Et sa mère, hein? qu'en pensez-vous?...

— Oh! sa mère, sa mère!... Entre nous, elle n'a que ce qu'elle mérite, comme me le disait, ce matin encore, mon mari. C'est l'orgueil qui l'a perdue. Je vous demande un peu : donner de l'instruction à des enfants sans fortune, si cela ne fait pas pitié!...

— Ah! mon Dieu, mon Dieu!...

— Sainte vierge Marie!...

— Jésus, mon Sauveur!...

Et les dévotes reprenaient l'antienne, en joignant les mains et en levant les yeux au ciel :

— Quel scandale !... comme cela fait du tort à la religion !...

Nous n'étonnerons personne en disant que Mme Fernin savait, par ricochet, tous les propos malveillants qui se débitaient sur son compte à propos de Léon. Il y a dans les petites villes une variété d'âmes, soi-disant charitables, qui se font un devoir pieux d'affliger leur prochain, pour se donner ensuite la joie samaritaine de verser l'huile et le baume sur la plaie. Mais, triste contrefaçon de la lance d'Achille, leur langue est impuissante à guérir les blessures qu'elle a faites.

— Ma chère madame Fernin, lui disait une de ces vipères doucereuses, qui la tenait scrupuleusement au courant de la critique, ma chère madame Fernin ! ah ! croyez bien que, sans l'intérêt que je vous porte, je ne vous raconterais pas toutes ces choses-là... des misères, après tout ! Mais il est bon, je crois, que vous en soyez instruite. On est bien aise de savoir sur quel terrain on marche, n'est-ce pas? et d'apprendre à connaître les gens. Car enfin combien y en a-t-il qui, par devant, vous font bonne mine et, par derrière, vous déchirent à belles dents !... Tandis que moi, voyez-vous ? je suis franche, et ceux que j'aime, ah ! ma foi, je les aime bien !...

Mme Fernin, du reste, n'avait pas besoin d'être minutieusement renseignée. Elle savait au juste ce que, dans sa position, elle devait attendre de la générosité de ses concitoyennes : les sarcasmes injurieux de

quelques-unes, l'insolente pitié du plus grand nombre. Chose triste à dire ! parmi ces femmelettes à l'esprit vulgaire et obtus, il ne s'en trouvait pas une pour comprendre et oser dire que, si ce jeune homme hésitait à l'entrée d'une carrière où l'avenir lui était facile, c'est qu'il obéissait à de très honorables scrupules de conscience. Dans ce troupeau de bigotes au cœur enfiellé, pas une seule ne songeait à plaindre la pauvre mère trompée dans une espérance trop aveuglément conçue.

Mme Fernin souffrait en silence, bien qu'elle souffrît cruellement. Or, quelle était la source d'une résignation si inaltérable en apparence? Hélas ! Léon ne s'était pas égaré dans ses conjectures, il avait deviné juste : sa mère avait un plan et, pour le mener à bien, elle s'était assuré le concours de quelques amis, après s'être inspirée de leurs conseils. Aller chercher son fils, qu'elle avait laissé loin d'elle trop longtemps; l'entourer de soins et de tendresse, en évitant d'abord de paraître vouloir peser sur ses déterminations; puis, comme par hasard et sans préméditation visible, le remettre en rapport avec des membres du clergé, qui interviendraient dans la mesure de la prudence et de l'opportunité : tel était, en gros, ce plan élaboré en vue de mater le lévite réfractaire.

Et Mme Fernin avait bon espoir. Son fils l'aimait, elle n'en pouvait douter. Si cette affection avait paru faiblir momentanément, c'est qu'elle s'était montrée trop cassante aussi, elle!... Mais aujourd'hui qu'elle s'ingénierait à l'engluer d'attentions et de tendresse, elle aurait bien vite ressaisi tout entier cet excellent

cœur qui, brusqué par sa mère, se donnait, faute de mieux, à une tante Germille!...

D'ailleurs, Mme Fernin, malgré la délicatesse apparente dont elle les entourait, avait des idées assez terre-à-terre sur l'état ecclésiastique. Ce qui la séduisait, en grande partie, dans cette carrière pour son fils et pour elle, ne l'oublions pas, c'était, pour commencer, la tranquillité matérielle, le bien-être plantureux et prosaïque. Plus tard viendrait le tour de l'ambition, s'il y avait lieu. En attendant, pour elle, le mot « cure » était un peu beaucoup synonyme de « sinécure ».

— Or, est-il possible, se disait-elle, que mon Léon, mon sang, le fruit de mes entrailles, diffère de sentiment avec sa mère sur une question si importante, et d'où dépend notre avenir?... Évidemment, non. Il y a eu jusqu'ici malentendu entre nous. Mais avec un peu d'adresse et beaucoup de patience, tout va certainement s'arranger.

Et là-dessus, elle enfourchait, avec une ardeur nouvelle, le dada de sa fantaisie. Voir son fils vêtu d'une soutane toujours très propre et en beau drap, avec un rabat immaculé, une large ceinture bien arrêtée, au bon endroit, par un joli nœud, avec des souliers à larges boucles d'argent... oh! elle tenait aux boucles d'argent!... L'entendre saluer respectueusement par les femmes avec une révérence, par les paysans, leur bonnet à la main, par les enfants, criant de leur voix pointue : « Bonjour, monsieur le curé!... » Le contempler trônant à l'église, couvert d'une aube ou d'un surplis d'une blancheur éblouissante, ne chantant pas trop fort, de peur de se fatiguer la poitrine... elle aurait bien soin de le lui recommander souvent!...

Puis, rentrer au presbytère où, à l'abri des regards profanes, elle redeviendrait la reine-mère de ce roi fainéant, la présidente de repas savoureux, diligemment servis par une fille des champs discrète et bien dressée... Telle était la première étape du rêve de Mme Fernin. C'était-là, provisoirement, « le sort le plus beau, le plus digne d'envie » pour cette Girondine de la maternité égoïste.

Aussi, au sortir de ce bon rêve si réconfortant, comme elle se sentait intérieurement cuirassée contre les sarcasmes décochés à son adresse !

— Rira bien qui rira la dernière, mesdames !... pensait-elle avec une jubilation contenue.

La première lettre de Laure arriva au jour indiqué, le dimanche. Elle s'était scrupuleusement conformée au désir de Léon; et, « si elle avait deviné le motif de cette préférence, c'est que, dans le va-et-vient des messes et du marché, il comptait se glisser plus facilement au bureau, sans éveiller l'attention?... »

Était-il besoin qu'elle lui peignît l'effet produit dans son cœur par une séparation si imprévue ?... A quoi bon les lamentations stériles? Elle se bornait à une parole grave et réfléchie : quand elle vivrait cent ans, même sans le revoir, elle ne passerait pas un seul jour sans penser à lui. Cette hyperbole, qu'elle trouvait toute naturelle, disait assez combien était nouveau pour elle, et pur, et profond, le sentiment qu'il lui avait inspiré.

Léon pensait sans doute qu'elle n'avait appris l'affreux départ qu'à huit heures et demie seulement, au moment de la distribution des lettres? Mais non; le

coup avait été, pour ainsi dire, divisé et, par suite, un peu adouci. Voici comment : En revenant de conduire les enfants à leur pensionnat, toujours accompagnée de l'inséparable Mme de Bussy, elle avait voulu savoir si Léon n'avait pas manqué de prendre le billet de la veille, à l'endroit où elle l'avait placé. Donc, nouvelle station au fameux banc. Mais quelle n'avait pas été sa surprise, lorsque sa main avait rencontré un autre papier !... Était-ce donc une vraie « boite aux lettres » que ce siège enchanté ? A tout hasard, elle avait pris le billet et l'avait serré dans sa poche, d'où, ne pouvant résister à la curiosité, elle l'avait retiré, une minute après, comme un chiffon sans importance... Quelle émotion elle avait dû refouler en elle-même en lisant cette phrase, énigme poignante, qui ne s'était expliquée pour elle que plus tard !... Ah ! c'est quand on s'éloigne des objets aimés qu'on sent combien on les aimait, au déchirement qui s'opère en nous !...

A propos, était-elle assez étourdie, avec sa prétendue gravité !... N'allait-elle pas fermer sa lettre sans parler de Mme de Bussy !... Au fait, il lui avait été impossible de démêler clairement la raison de cette visite extraordinaire et prolongée ; elle avait seulement flairé là-dessous quelque ruse diplomatique : voilà tout. Mme de Bussy était la cousine germaine de son mari. Dans leurs querelles intestines, elle s'était portée, non pas l'avocate de son cousin — ce serait la calomnier, et d'ailleurs la cause n'était pas défendable au fond — — mais elle s'était toujours montrée, et elle se montrait plus que jamais... comment dire ?... sa « plaideuse de circonstances atténuantes ». D'après elle, son cousin avait tous les torts, incontestablement ;

mais — il y avait des *mais*, beaucoup de *mais*... — mais il n'était pas d'une méchante nature; mais sa situation était tellement compromise avant le mariage, qu'il lui avait fallu subir le broiement fatal de l'engrenage où il était lancé. Si son beau-père, M. Lefort, avait vécu plus longtemps!... Soutenu par ses conseils et appuyé de son expérience, le baron eût certainement remonté le courant et fût sorti vainqueur de la tourmente qui l'étreignait... Mais, abandonné à sa faiblesse, il avait roulé de chute en chute, etc... Tel était, en raccourci, le canevas de l'argumentation, peu solide mais intarissable, de Mme de Bussy en faveur de son client.

Réflexion faite, quel pouvait bien être le but réel et caché de cette campagne ouverte avec tant d'adresse et de vigueur?... Concevrait-on l'espoir d'un rapprochement impossible?... Oh! non, on n'oserait pas!... Mais quoi?... Lorsque le baron avait eu dévoré la fortune assez considérable de sa femme, elle avait consenti, pour déblayer la situation, à engager la moitié de son bien dotal. Voudrait-on lui arracher de nouvelles concessions?... Mais, c'en était assez, c'en était trop sur ces questions étrangères. Pour excuser ces longueurs et se les faire pardonner, elle invoquait le droit de l'amitié, qui met en commun les peines comme les joies.

Léon remercia avec chaleur son amie pour l'affectueuse et intelligente ponctualité qu'elle avait mise à lui écrire. Mais en même temps il lui adressait un grave reproche : pourquoi qualifier d'« étrangères », par rapport à lui, des questions qui la touchaient de si près

pour le moment, et qui plus tard, qui sait?... Mais il ne voulait parler que du présent.

Pour ce qui était de ses petites affaires, à lui personnellement, il avouait y perdre son latin. Sa mère se montrait à son égard d'une tendresse, d'une prévenance, d'une sollicitude charmantes; et, bien qu'il fût sur le qui-vive, il lui était impossible de saisir, dans ces bons traitements, le moindre indice d'arrière-pensée ou de but intéressé.

Une particularité bizarre, cependant : les deux patères principales de son porte-manteau étaient occupées par deux soutanes à lui... oh! il les avait reconnues bien vite, ces vieilles camarades de captivité; et il avait songé, en les voyant, à la troisième, la plus neuve et la plus belle, qui reposait tranquillement parmi les hardes de tante Germille... Mais que signifiait cette exhibition en permanence? Était-ce, dans la pensée de sa mère, un symbole de reproche ou un emblème d'espérance?... Il aurait bien voulu savoir; mais, à aucun prix, par prudence, il ne voulait « réveiller le chat qui dort ».

Ils faisaient fréquemment, sa mère et lui, de délicieuses promenades, dirigées le plus souvent vers un ravissant petit bois aux allées ombreuses, aux sentiers capricieux, aux ruisseaux jaseurs. Et ils jasaient eux-mêmes comme de vieux amis.

Dès le surlendemain de son arrivée, on l'avait conduit, « au nom des convenances », en visite chez M. le curé, « qui avait été si bon pour lui ». L'entrevue avait été de tout point satisfaisante pour tous. M. le curé, comme c'était certainement son droit, avait glissé quelques sentences anodines sur la vocation. « On avait

raison de réfléchir avant de s'engager, sans doute; mais il ne fallait pas étouffer la grâce, ni s'effrayer d'obstacles souvent imaginaires. Du reste, on avait sa conscience pour guide; mais il fallait bien prendre garde de résister à ses inspirations ». Par parenthèse, n'y avait-il pas une certaine ressemblance d'allures ondoyantes entre le plaidoyer de son vénérable curé et celui de l'assommante Mme de Bussy? Ici comme là, les *mais* faisaient assez triste figure, Dieu merci! Somme toute, étant donnée la situation, la petite homélie pastorale était tout à fait de circonstance et d'une parfaite orthodoxie. Quant à sa mère, elle s'était contentée de dire par deux fois, en guise d'acquiescement et d'approbation : « Oh! Léon est d'âge maintenant à savoir ce qu'il veut faire. »

Dans leurs promenades, elle lui parlait fréquemment de son dernier séjour à Nevers. Il y avait là comme quelque chose qui l'inquiétait et qu'elle eût voulu savoir. Le nom de tante Germille était, à tout propos, mis par elle sur le tapis. Pauvre tante Germille!... on eût dit parfois que Mme Fernin flairait à distance quelque pot-aux-roses funeste à ses illusions; et c'était tante Germille, cet agneau sans tache, qu'elle lardait d'ores et déjà de ses moqueries, en attendant peut-être d'en faire plus tard le bouc émissaire de ses imprécations ..

En réalité, jusqu'à présent, il n'avait qu'à se louer des procédés maternels. Pourtant, une singularité le préoccupait, au milieu de tant de symptômes de sécurité. Pourquoi, diable! sa mère tenait-elle mordicus à le faire passer pour malade, ou du moins pour « un peu souffrant »? Ainsi, dernièrement, ils

avaient rencontré une de ses amies, ou soi-disant telle.

— Eh! bonjour, madame Fernin... Et ce grand garçon, comment va-t-il?

— Mon Dieu! madame, un peu mieux, comme vous voyez... Mais le médecin qui le soignait, à Nevers, lui a bien recommandé de ne pas se remettre trop vite au travail.

— Oh! voilà sa bonne mine qui revient!... Allons! allons! il faut espérer que bientôt tout marchera à souhait. D'ailleurs, il est jeune, il a le temps, Dieu merci!...

— Vous avez raison, madame, oh! il a le temps... rien ne presse...

Puis elle avait ajouté, avec un certain embarras :

— C'est la croissance, madame, vous savez?...

— Ah! oui, parbleu! la croissance... c'est cela, c'est bien cela!... avait répliqué la dame, en saluant avec un air de crédulité goguenarde et complaisante.

Quel intérêt pouvait bien avoir sa mère, qui ne mentait jamais sans raison, à dire qu'il était malade, tandis que, en réalité, il se portait comme la tour Saint-Cyr?... Elle l'avait bien prié, une fois, et d'un ton très bref même, de ne pas la contredire sur ce point, « parce qu'il revenait en redingote, après avoir été vu en soutane » ; mais c'était là un argument louche et sans consistance, comme ceux de Mme de Bussy...

En tout cas, il ne voulait pas s'endormir dans les délices de Capoue. Si son séjour dans « la ville de ses pères » devait avoir pour résultat de le faire rentrer dans les bonnes grâces de sa mère, certes, il le bénirait

sous ce rapport, à condition, toutefois, que l'épreuve ne fût pas de trop longue durée...

Les lettres de la baronne, qui arrivaient régulièrement chaque dimanche, faisaient à Léon un bien immense. En même temps qu'elles charmaient son cœur, lui disait-il en la remerciant avec effusion, elles communiquaient à son esprit le courage et la sérénité. La certitude d'occuper une place dans une âme si douce et si fière, le rehaussait à ses propres yeux, et lui donnerait, au besoin, la force de déjouer tous les pièges qu'on pourrait lui tendre.

Cependant, l'une des dernières lettres de son amie contenait une petite phrase contre laquelle il s'insurgeait bel et bien, et qu'il lui renvoyait en la lui laissant pour compte. « Je rêve votre avenir, avait-elle dit, comme si vous étiez mon enfant! » Ah! pour le coup, la supposition était trop forte. Naguère, il avait eu la faiblesse de l'accepter pour « sœur », et, mon Dieu! il ne s'en dédisait pas. Mais pour « maman » ? Non, non, et non. Toute fiction, malgré qu'on en ait, doit reposer sur une ombre de vraisemblance. Mais, dans le cas présent, il s'indignait, au nom de la morale, ni plus ni moins, de la monstrueuse précocité rétrospective qu'elle s'arrogerait étourdiment, s'il n'y mettait bon ordre. « Sa maman »! ah! par exemple!... « sa maman »! non, jamais, au grand jamais!...

Ainsi que cela se voyait de reste à ses propos, il était devenu gai comme un pinson. Aussi, l'autre jour, sa mère lui avait dit, d'un air désolé : « Mais, malheureux, tu n'as plus du tout l'air souffrant!... » Pourtant, que voulait-elle de lui, sa mère? Franchement,

elle n'était pas raisonnable; cela l'ennuyait, à la fin.

Depuis quelques jours, il s'était pris d'une belle dévotion pour la chapelle des bonnes sœurs. Il trouvait que la piété sentait meilleur là que dans l'église paroissiale. Ces fleurs odorantes, ces fraîches voix de nonnes et de fillettes, lui réjouissaient le cœur. Aussi ne manquait-il pas un office. A propos, il ne pouvait résister au plaisir de lui narrer, en deux mots, une drôlerie homérique dont cette charmante chapelle venait d'être le théâtre.

Un sermon, prêché par le Père Trois-Étoiles, avait attiré une foule des plus compactes. Les bonnes sœurs étaient très friandes et très fières de ce concours empressé de fidèles dans le giron de leur petite cathédrale. On a beau être religieuse; on n'en est que plus femme.

Ce jour-là, on avait permis exceptionnellement à la partie virile de l'assistance d'occuper une tribune généralement fermée au public. Or, tandis que l'orateur commençait à magnétiser par son fluide éloquent la multitude recueillie, le Malin préparait sournoisement dans l'ombre une distraction déloyale.

Voyez-vous ce brave homme qui sautille délicatement sur la pointe du pied, cherchant où se caser dans la tribune déjà trop pleine? La nymphe guerrière, Camille, que le poète nous représente effleurant à peine dans sa course les épis barbelés, est à coup sûr moins légère... Il avance, il recule, il se trémousse, incertain... O bonheur inespéré! une caisse est là, lui offrant son couvercle comme un siège hospitalier!... Le visage illuminé d'un sourire de satisfaction béate, savourant sans doute, avec une modestie intérieure,

pour s'en faire à lui-même une application flatteuse, le texte évangélique : « Les derniers seront les premiers », il se hisse, il va s'asseoir, il s'assied... Mais où donc est-il, le malheureux? on n'aperçoit plus que ses semelles!...

Rassurez-vous, âme sensible : il est tombé sur des fleurs... mon Dieu! oui, au beau milieu des fleurs artificielles des bonnes sœurs, qu'il fourrage horriblement... Et le pauvret se démène dans la caisse comme on prétend que ferait le diable dans un bénitier. Mais plus il se démène, plus il s'encastre par les épaules au fond de la boîte, agitant frénétiquement ses bottes en l'air, en signe de détresse !... Et les autres ses voisins, de rire si follement !... si follement, que personne ne songe à le secourir. Bref, scandale !... interruption du sermon!... intervention de Mme la supérieure, qui préside au sauvetage avec une dignité courroucée !...

En vérite, il avait presque honte d'écrire à son amie sur ce ton vif et léger, et il avait grande envie de déchirer cette vilaine page, d'une folâtrerie un peu déplacée dans sa position. Mais elle devait lui pardonner : il riait pour s'étourdir. Car dans ses lettres, il avait déjà parlé vaguement de pièges qu'on lui tendait... Mais ce n'était plus, hélas ! un simple pressentiment ; c'était presque une certitude. Oui, il entendait positivement marcher quelque chose dans les ténèbres, *negotio perambulante in tenebris*, ainsi que psalmodie le saint roi David ; et, comme les enfants que l'obscurité effraie, il chantait pour se donner du cœur.

La mère et le fils se trompaient donc et se surveillaient mutuellement. Le moindre choc pouvait briser

leurs fragiles illusions. Or, il se passait au pays un phénomène des plus étranges, et qui mettait sur les dents toutes les bonnes langues de l'endroit. Une dame, jeune encore, vraiment belle et appartenant à la meilleure bourgeoisie, était subitement devenue folle ou, selon d'aucuns, feignait d'avoir perdu la raison.

En tout cas, réelle ou admirablement jouée, cette folie, attribuée à une sombre jalousie, était on ne peut plus dramatique dans ses manifestations. Dédaignant les regards curieux et les cancans variés de ses concitoyens, cette dame se lançait, presque chaque jour, à travers les rues dans la tenue la plus élégante, mais la plus insolite : en taille, décolletée, les cheveux au vent.

La première fois que Léon, en compagnie de sa mère, rencontra « la Folle », il fut frappé comme d'une vision. Elle s'en allait, fière et hautaine, le regard fixe et perdu dans son rêve ardent, rapide comme une gondole chassée par des rames invisibles, ne semblant pas même soupçonner le sillage de stupeur qu'elle laissait derrière elle.

— Qui est cette personne ? demanda Léon, en la dévorant du regard,

— Ça ?... répondit Mme Fernin, subitement alarmée pour son fils, dès qu'il s'agissait d'une femme... ça ?... c'est Mme Bérard, la folle... On en dit de belles sur son compte !

— Et que dit-on, mon Dieu?

— Ma foi, on dit qu'elle n'est pas folle du tout, qu'elle fait des grimaces.

— Des grimaces? répliqua Léon avec vivacité, et comme prenant la défense de la pauvre femme... Des

grimaces !... Comment peut-on supposer une pareille ineptie de la part d'une personne... si distinguée ? Car elle est très bien, il me semble.

— Ah ! tu trouves ?... fit la mère, qui se sentait sur les épines... Tu n'es pas difficile !...

— Mais comment, continua Léon avec intérêt, comment explique-t-on le dérangement survenu dans son esprit ?

— Est-ce que je sais, moi ?... reprit Mme Fernin, qui brûlait de changer le sujet de l'entretien... On dit que son mari ne la rend pas très heureuse...

— Vraiment !... Est-ce possible ?... s'écria Léon.

— Ah ! c'est que tout n'est pas rose dans le mariage, mon garçon !... conclut sentencieusement Mme Fernin, enchantée d'avoir trouvé à l'incident une moralité si triomphante.

Mais Léon ne se tint pas pour battu. L'influence de « l'éternel féminin » venait de vibrer en lui par une tangente mystérieuse. Aussi, reprenant la question sous un aspect inattendu, et qui déconcerta sa mère :

— Voilà ce que c'est, dit-il distrait et rêveur... on s'épouse sans se connaître, sans s'aimer... Et voilà ce qui arrive !... Moi, si j'étais pour me marier...

Il s'arrêta, comme effrayé lui-même d'une hypothèse si hardie.

Sa mère ouvrait des yeux démesurés.

— Toi ?... fit-elle involontairement... te marier !...

Et, plus involontairement encore, car la colère lui faisait oublier la prudence, elle ajouta, sur le ton d'une ironie mordante :

— Quelle est donc la femme qui voudrait de toi ?...

Léon sentit comme une secousse électrique et dou-

loureuse. Son cœur, semblable à un pauvre chien qu'on maltraite, s'enfuit, éperdu, d'auprès de sa mère et courut, par la pensée, se réfugier vers tante Germille. Il était devenu très pâle ; deux larmes brillaient dans ses yeux. Mme Fernin se mordit les lèvres, comprenant, un peu tard, qu'elle venait de commettre une maladresse ; puis, s'efforçant de la réparer, elle reprit avec une douceur affectée, sur un ton de gronderie sentimentale :

— Es-tu bête, mon pauvre enfant !... Est-ce que, pour songer à se marier, il ne faut pas d'abord s'être fait une position ?... Comment peux-tu avoir de pareilles idées, à ton âge ?... Encore une fois, je te le répète, quelle est donc la femme qui voudrait d'un blanc-bec comme toi ?...

Mais peine perdue !... le coup avait porté en plein cœur.

III

Cependant, les bons « déjeuners dînatoires » d'autrefois avaient repris leurs cours chez Mme Fernin. Tous les quinze jours environ, elle invitait à banqueter chez elle quatre ou cinq prêtres de la ville et des alentours. Bien que cette paroissienne hospitalière ne fût pas riche, rien ne manquait à l'ordonnance de ces agapes ecclésiastiques ; rien non plus n'égalait la cordialité de l' « amphitryonne », si ce n'est l'entrain des convives. On se mettait à table vers onze heures, et le festin se prolongeait sans effort jusqu'à deux ou trois heures de relevée : d'où le vocable complexe, peu harmonieux, mais caractéristique, de « déjeuners dînatoires » infligé à ces orthodoxes bombances.

Peu à peu les langues se déliaient. On devenait plus expansif, à mesure que l'estomac et le cerveau se dilataient sous l'influence de la bonne chère et de la dive bouteille. Seul, Léon restait froid au milieu de l'épanouissement général, car il ne buvait presque pas de vin. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il s'était montré com-

plètement « abstème », c'est-à-dire affligé d'une répugnance marquée pour le jus de la vigne. Or, ce cas étant classé par le droit canonique dans la catégorie des « irrégularités » ou empêchements radicaux à la prêtrise, on peut penser avec quelle ardeur consciencieuse Mme Fernin s'était appliquée à triompher de ce vice rédhibitoire chez son fils. Câlineries, friandises, promesses alléchantes de diverses natures, elle avait mis en œuvre tous les moyens de séduction contenus dans son répertoire.

Léon pouvait donc observer tout à son aise la bonhomie, le sans-gêne, la familiarité et, en même temps, le zèle des conjurés. Car on s'était décidé à jeter bas les masques. De bon compte, Mme Fernin ne pouvait éterniser le régime de longanimité expectante auquel elle s'était soumise, dans l'espoir d'un résultat plus prompt.

— La poire doit être mûre, disait-elle dans son langage expressif, ou bien, ma foi, elle ne mûrira jamais.

On avait résolu de « tâter la poire ».

Donc, un beau jour, sur la fin d'un de ces repas solides et bien entendus, le curé de la paroisse, se levant de table sans le moindre symptôme de préméditation apparente, entraîna Léon dans l'embrasure d'une fenêtre. Et là, passant sa main grassouillette entre la ceinture de sa soutane et son ventre rebondi, comme cédant à une inspiration soudaine :

— Ah ! çà, mon cher Léon, dit-il à demi-voix, est-ce que, bien vrai, vous ne voudriez plus être des nôtres ?... Vous le voyez, pourtant, on n'est pas plus croquemitaine chez nous qu'ailleurs...

— Mais, objecta timidement Léon, si ce n'était pas ma vocation ?

— Bah ! la vocation, la vocation !... Je vous dis que vous l'avez, la vocation ; oui, certes, vous l'avez, je vous l'affirme, et je ne vous connais pas d'hier, hein ?... Seulement, vous hésitez, vous tâtonnez, vous ne mettez pas en pratique le proverbe : Aide-toi, Dieu t'aidera... Et, pourtant, ajouta le brave curé, en baissant encore un peu la voix, d'un air confidentiel... et pourtant, mon cher Léon, vous êtes du bois dont on les fait !...

— Qui ?... quoi ?... interrogea le jeune homme, ne comprenant rien à ce langage énigmatique.

— Eh ! parbleu ! les évêques donc !... fit le brave homme en ricanant... Êtes-vous naïf, mon pauvre ami !... Ah ! tenez, moi qui vous parle, si j'avais eu vos talents... car, il n'y a pas à dire, vous en êtes pétri, de talents !... Un style déjà superbe, une mémoire d'ange, une voix... pas très forte, mais si bien timbrée !... Quel prédicateur vous feriez, mon cher !

— Vous croyez ?... dit Léon, que ce dithyrambe en prose amusait presque.

Le Tentateur reprit avec emphase :

— Comment !... si je le crois ?... Vous plaisantez !... Mais la preuve en est belle : l'année dernière, tenez, quand l'abbé Gaume vous avait choisi, malgré votre extrême jeunesse, pour son conférencier à son catéchisme de Persévérance, voyons, n'est-ce pas vrai ? on ne parlait plus que de vous ; tout le monde raffolait de vous !... C'est au point que Sa Grandeur, monseigneur Dominique-Augustin Dufêtre, qui n'est pas flatteur cependant, disait bien haut que vous seriez « la gloire de son diocèse »... rien que cela !...

— C'est pourtant vrai, tout ce qu'il me débite là, pensa Léon, devenu songeur... et même, en ce temps-là, mon directeur ne me prêchait que l'humilité, comme si j'eusse pensé à l'orgueil!...

— Et votre excellente mère, alors, pleurait de joie, ajouta le prêtre en manière de péroraison... Mais depuis, elle a tant pleuré de chagrin!...

Léon fit un mouvement de retraite, pour se soustraire aux antithèses pathétiques. Le curé le retint par un bouton de sa redingote.

— J'ai fini... Tenez, mon cher enfant, voulez-vous que je vous dise?... c'est peut-être l'ambition qui vous égare; mais croyez-moi, votre avenir, votre position sont là... Promettez-moi d'y songer.

—J'y songerai, monsieur le curé, je vous le promets, dit Léon, saisissant avec ardeur le moyen qu'on lui offrait de couper court aux trop longues tirades du pasteur.

En se retournant, il vit ce dernier échanger avec sa mère un regard d'intelligence et de satisfaction, qui semblait vouloir dire : « Espérez! tout n'est pas perdu...»

En ce temps-là, — les choses ont-elles changé depuis? — MM. les ecclésiastiques du diocèse de Nevers professaient un culte des plus fervents pour le valet de trèfle, Mistigris. Que voulez-vous? on n'est pas parfait. Vainement l'évêque avait essayé de modérer l'effervescence de cette manie. Ce qui, dans le principe, n'était qu'un passe-temps pour les desservants oisifs, avait dégénéré, pour un certain nombre, en passion effrénée, les prescriptions épiscopales n'ayant fait qu'ajouter aux charmes intrinsèques

de Mistigris l'affriolant attrait du fruit défendu.

— Ah ! çà, s'écria l'abbé Courtaud, la face légèrement enluminée... est-ce que nous ne pourrions pas faire une petite partie ?

— Rien de plus facile ; je n'osais vous le proposer ; mais, messieurs, ici vous êtes chez vous... s'empressa de dire la maîtresse de la maison, avec une bonne grâce obséquieuse.

La table fut bien vite débarrassée, sans déranger les convives. En un instant, la nappe fut remplacée par un tapis, sur lequel tombèrent, comme par enchantement, des cartes et des jetons. Les joueurs se campèrent aussitôt, chacun de son côté, dans une attitude belliqueuse, après avoir disposé devant eux des pièces blanches de différents calibres, des « munitions », comme disait l'abbé Courtaud.

— Léon, veux-tu jouer ? dit Mme Fernin à son fils, d'un air engageant.

— Oh ! merci, mère ; j'aime mieux regarder.

La partie s'engagea. Les abbés ne tardèrent pas à s'animer sous le coup de fouet des chances diverses de la perte ou du gain. Les yeux de Léon s'attachaient de préférence sur les cartes de celui qui avait proposé de jouer. L'abbé Courtaud, desservant d'une petite paroisse voisine, avait été vicaire de la ville quelque dix ans auparavant ; c'était lui qui avait donné à Léon ses premières leçons de latin. Depuis ce temps, il tutoyait rudement son ancien élève, qui, au fond de l'âme, ne pouvait plus le souffrir, le considérant d'instinct comme le principal artisan des désaccords survenus entre sa mère et lui. En fait, cet abbé Courtaud était un mécréant en soutane, originaire d'un diocèse

étranger d'où, pour quelque méfait sans doute, et afin d'étouffer un scandale dans l'œuf, l'autorité épiscopale, ainsi que la chose se pratique souvent, l'avait clandestinement éconduit. En tout cas, de l'aveu général, l'aimable desservant était un joueur enragé.

Tout en faisant mine de regarder le jeu, Léon se rappelait une singulière soirée, ou plutôt une nuit singulière passée chez ce prêtre, complètement blanche, en l'honneur de Mistigris. Et, juste au moment où ce souvenir amenait un nuage sur son front :

— Voyons! lui dit brusquement l'abbé Courtaud, tu as l'air tout maussade ; à quoi penses-tu, original ?

— A vous !... répliqua le jeune homme, que l'épithète d' « original », décochée sournoisement, avait blessé au vif.

Mais aucun des joueurs, pas même celui auquel elle s'adressait, ne soupçonna l'amertume de cette réponse.

Un instant après, Léon se leva et, se penchant à l'oreille de sa mère :

— J'ai mal à la tête, lui dit-il ; excuse-moi auprès de ces messieurs ; je vais faire un tour de promenade... veux-tu ?

— Certainement, répondit Mme Fernin à haute voix, ces messieurs auront la bonté de t'excuser... Va, mon enfant, va.

Et s'adressant directement à la société :

— Le jeu ne l'amuse pas beaucoup, et il a besoin de prendre l'air... Vous permettez ?...

— Mais comment donc !...

— C'est trop juste...

— Ne vous gênez pas...

— Faites comme chez vous...

S'écrièrent obligeamment en chœur quatre ou cinq voix.

— Surtout, surtout, dit le curé de la paroisse, en soulignant chacune de ses paroles d'un clignement d'yeux significatif, n'oubliez pas votre promesse, Léon !... Ne l'oubliez pas !...

— Et viens me voir dans la semaine, entends-tu, original ?... ajouta l'abbé Courtaud, croyant devoir, par exception, se dispenser d'être poli.

A peine Léon eut-il fermé la porte sur lui, que le jeu fut suspendu.

— Eh bien ?... interrogèrent ensemble tous les assistants, en s'adressant à celui que son titre de curé de canton investissait d'une sorte de présidence.

Mme Fernin était tout oreilles.

— Eh bien !... dit lentement l'interpellé, laissant tomber, une à une, les syllabes détachées avec le sentiment visible de son importance... nous ne pouvons pas tout de suite chanter victoire. Je n'ai pas encore osé parler à Léon de reprendre l'habit ecclésiastique ; ce sera là, voyez-vous, le couronnement de l'édifice que nous avons tant de mal à reconstruire... Il faudra de la patience, beaucoup de tact et d'adresse...

— Le fait est que, quand on l'a une fois quitté, ce diable d'habit, c'est le diable pour le reprendre !... interrompit étourdiment l'abbé Courtaud.

— Écoutez donc ! écoutez donc !... firent plusieurs voix, scandalisées de l'interruption.

— Il faut, continua le curé, en jetant à l'abbé Courtaud un regard mécontent, il faut user, sous ce rapport, d'une extrême prudence. Trop de hâte pourrait

8.

tout compromettre, soyons-en sûrs. Mais d'ailleurs je crois avoir porté un grand coup. Ma foi, j'ai carrément empoigné le taureau par les cornes, comme on dit ; et, en fin de compte, Léon m'a semblé comprendre que je prêchais dans son intérêt. Son esprit va travailler là-dessus, et le résultat, j'espère, ne se fera pas trop attendre... Mme Fernin, ajouta le prêtre avec une bonhomie communicative, soyez convaincue que je lui ai parlé raison, et solidement !...

— Oh ! monsieur le curé, je m'en rapporte à vous ; tout ce que vous faites est bien fait. Mais, je dois l'avouer, ma résignation est à bout, ainsi que mes forces, et j'ai hâte de voir la fin de l'épreuve.

En achevant ces mots, la voix de Mme Fernin s'altéra involontairement, et dans ses yeux brillèrent des larmes qu'elle renfonça avec énergie.

— Courage encore, chère madame !... Dieu ne peut moins faire que d'avoir pitié de vous, dit un vicaire attendri.

— Et votre fils vous aime tant !... il ne voudra pas empoisonner votre vie... ajouta un autre convive.

— Sans doute, sans doute, fit observer le curé ; son affection pour sa mère, c'est là une corde précieuse à notre arc... Il ne faut pas négliger, madame, de nous en servir à l'occasion.

— Hélas ! monsieur le curé, soupira Mme Fernin, je n'ai pas besoin de me contraindre pour jouer la désolation. Mon inquiétude, mes tourments ne sont que trop réels. Ce qui me désespère surtout, c'est cette malheureuse sensiblerie... Tenez, je vous l'ai déjà dit, mais ces messieurs ne sont pas de trop...

— Je sais, je sais... interrompit le curé, qui ne ju-

geait pas opportun d'initier tout le cénacle aux mystères de la direction privée ; vous voulez parler de l'effet produit sur Léon par la rencontre de Mme Bérard...

— Ah ! oui, la folle en falbalas ?... la belle hallucinée ?... Mme Fernin m'a touché un mot de cela... ne put s'empêcher de dire l'abbé Courtaud, jaloux de montrer qu'il était, lui aussi, confident des préoccupations de la maîtresse du logis.

— Taisez-vous, de grâce !... dit sévèrement le curé de canton à son subordonné hiérarchique ; vos plaisanteries embrouillent la question.

Et s'adressant de nouveau à Mme Fernin :

— Ce n'est là, madame, chez votre fils qu'une impression passagère et dont vous vous alarmez plus que de raison, permettez-moi de le dire. Je parierais que Léon n'y a plus repensé...

— Malheureusement, c'est là ce qui vous trompe, monsieur le curé, reprit Mme Fernin avec une certaine animation... Moi-même, je m'étais complue dans cet espoir. Mais, hier, jugez de mon douloureux étonnement quand j'ai trouvé, cachée dans le tiroir de sa table, une poésie sur ce sujet... Tenez ! voulez-vous que je vous la montre ?... ajouta-t-elle en se levant.

— Bigre ! la poésie ! la poésie !... s'exclama l'incorrigible abbé Courtaud, pendant que Mme Fernin allait chercher les vers de Léon... la poésie, voilà une de ces choses qui perdent les hommes !... Le roi-prophète lui-même, qui était un poète, en a-t-il dégoisé, de ces fariboles, où nous avons peine à expliquer la collaboration du Saint-Esprit !...

Mme Fernin eut bien vite placé la pièce incriminée

sous les yeux du curé, qui, d'une voix peu rompue à la prosodie, déchiffra des bribes de strophes encore informes, écrites à la volée du premier jet.

La voyez-vous venir ?... C'est elle !
C'est elle : le délire égare sa douleur...
Pourquoi l'avoir faite si belle,
Mon Dieu ! si tu devais la livrer au malheur ?...

Elle avance d'un pas rapide...
Qu'elle est touchante à voir sous ce brun vêtement !
Quel front divin ! quel œil limpide !
Les cieux possèdent-ils un ange plus charmant ?...

— Hem ! hem !... fit le lecteur en s'interrompant ; voilà qui n'est pas très orthodoxe : Dieu et les anges sont, il est vrai, traités un peu cavalièrement... mais il n'y a pas eu préméditation. Voyons la fin : je passe plusieurs... *couplets*...

Mais quel éclair soudain traverse sa folie ?
Sur ses traits quel nuage a glissé vaguement ?
Son long regard, voilé d'âpre mélancolie,
Semble de sa détresse avoir le sentiment...

Quand je vois ainsi, pauvre femme,
Ton front pur se couvrir d'un reflet soucieux,
Oh ! je sens de pitié fondre toute mon âme
Et des larmes monter de mon cœur à mes yeux !...

— Quand je vous le disais !... s'écria Mme Fernin, lâchant la bride à son émotion au milieu du silence embarrassé des convives.

L'abbé Courtaud retrouva le premier la parole.

— Eh bien ! quoi ?... il a été étonné, il a été ému, ce jeune homme !...

— Oui, c'est cela, dit un convive optimiste ; M. Léon jette sa gourme, voilà tout.

— Seulement, fit observer le curé de canton, il la jette en vers, délicatement, tandis que d'autres...

— Ah ! dame ! reprit l'abbé Courtaud, tout le monde n'a pas le feu sacré !...

— Mais croyez-moi, madame Fernin, insinua un gros réjoui, en se frottant les mains, croyez-moi : nous rirons bien de ces petites misères, le jour où votre fils chantera sa première messe !...

— Que Dieu vous entende !... soupira la mère.

— Et tout est bien qui finit bien... Allons ! la délibération est close... *Ite, missa est !...* dit effrontément l'abbé Courtaud, en ramassant ses cartes...

Cependant Léon s'en allait, marchant d'un pas agité, en proie à mille pensées de révolte et d'indignation. Il eut bien vite atteint le petit bois dont la solitude, avec la sereine indifférence de la nature, se prêtait à l'extase des douces rêveries comme à la fougue des emportements insensés. L'ombre dormait sous les arbres. Un merle moqueur égrenait sa gamme sonore à travers les branches. De temps à autre, un reptile, lézard ou couleuvre, faisait bruire l'herbe en s'enfuyant ; ou bien quelque oiseau au vol pesant se levait en froissant les feuilles d'une aile brutale et maladroite. Au loin un ruisseau, bondissant à pic sur les rochers, jetait sa basse profonde et continue sur les mille bruits divers dont la nature forme un concert harmonieux.

Mais, en ce moment, Léon croyait avoir trop à se plaindre des hommes pour goûter les charmes de la

poésie bocagère. Le voile était déchiré : il voyait clair désormais dans ce complot qu'il n'avait fait d'abord que pressentir. Ce qui l'avait séduit dans la carrière sacerdotale, c'était l'abnégation, l'austérité, le mysticisme dont il la rêvait entourée, comme d'une grandiose auréole. Mais à mesure que ces vertus, étudiées sur le vif, lui apparaissaient reléguées dans les régions inaccessibles d'un platonisme purement idéal, l'enthousiasme faisait place en lui au plus amer désenchantement. Et ce qui le blessait, dans cette conspiration tramée contre lui, ce qui l'humiliait surtout, c'était l'infimité des moyens persuasifs mis en ligne pour subjuguer sa conscience. On s'efforçait de l'influencer par des arguments matériels et hygiéniques : la paresse, une bonne table, le jeu...

Oh ! le jeu !... ce dernier mot le rappela à sa haine secrète contre l'abbé Courtaud ; et, comme pour légitimer à ses yeux son ressentiment, il se mit à repasser, une à une, dans son esprit, les péripéties fiévreuses de la fameuse nuit passée blanche en l'honneur de Mistigris.

C'était un samedi du mois d'août, il y avait un an. Un jeune vicaire de la ville, désireux de purifier son âme avant de prendre part à la célébration des offices du lendemain, était venu le prier de l'accompagner jusqu'à l'église de ce curé, auquel il voulait se confesser, sa paroisse étant la plus voisine des environs. Alors Léon n'avait encore aucun grief nettement articulé contre lui. On était donc parti sur le soir, vers cinq heures.

La chaleur était lourde et accablante. A leur arrivée au presbytère, l'abbé Courtaud avait fait observer, non

sans raison, qu'il serait imprudent de s'exposer trop vite à la fraîcheur de son église, plus ou moins humide en toute saison. D'ailleurs le dîner les attendait. On s'était mis à table. Excellente chère, fréquemment arrosée d'un pomard délicieux. Après quoi :

— Si nous faisions une petite partie ?... avait insinué le maître joueur... oh ! une heure seulement... Rien ne presse... Je vous confesserai après, et vous vous en retournerez à la fraîche.

La proposition, ainsi présentée sur un ton cordialement impératif, avait été acceptée sans enthousiasme par le vicaire, qui craignait de se montrer impoli. Léon lui-même s'était vu contraint de faire la partie, le valet de trèfle, comme beaucoup d'illustres valets, exigeant pour le moins trois officiants à son service. Dès le commencement, la chance s'était déclarée contre le curé. Le vicaire n'était pourtant pas de première force, et Léon ne donnait à ses cartes qu'une attention résignée. N'importe ! le curé perdait toujours.

Cependant, l'heure passait ; il fallait songer à repartir et, auparavant, le vicaire tenait à se confesser. Mais, d'un autre côté, comment refuser sa revanche au joueur que la déveine poursuivait avec acharnement ?

Tout à coup, le tonnerre avait sourdement grondé : le vent se levait, charriant avec lenteur de gros nuages dans l'air ; déjà même, par les fenêtres grandes ouvertes, on entendait de larges gouttes tomber, avec un bruit mat, sur les rosiers du jardin. Un orage terrible menaçait d'éclater. L'abbé Courtaud était aux anges !... Le retour à la ville devenait manifestement impossible : il faudrait coucher au presbytère, après avoir remis les choses sérieuses au lendemain.

— Or, que faire en mon gîte, à moins que l'on n'y joue ?... avait-il conclu, en parodiant le fabuliste avec une satisfaction qu'il ne se donnait pas la peine de dissimuler.

Et la partie avait repris de plus belle. Et le curé perdait toujours. Sa perte s'élevait déjà à la somme, relativement énorme, de soixante francs, quand dix heures sonnèrent à la grosse horloge de la cuisine, où Jeannette, la gouvernante, dormait, sous la foi des traités, du sommeil de l'innocence. Léon, énervé par l'orage, avait demandé la permission de quitter le jeu.

— C'est cela, lui avait dit le curé, retire-toi, tu nous gênes !... Je vais jouer l'écarté avec le vicaire... A propos, prête-moi ton argent, car je suis à sec.

Alors s'était engagé un véritable duel, prolongé sans interruption jusqu'à minuit passé. La malechance ne voulait pas lâcher sa proie. C'est à peine si le malheureux curé gagnait une fois sur cinq. L'adversaire était honteux de son bonheur insolent.

— Mon Dieu ! disait-il à chaque instant, que va-t-il donc m'arriver ?... Vous connaissez le proverbe : heureux au jeu, malheureux... en je ne sais plus quoi !

— Et moi... et moi, geignait l'abbé Courtaud d'un ton maussade, dans quoi ai-je donc marché ?...

Quant à Léon, il regardait les champions avec une pitié profonde, diversement répartie entre la victime et le bourreau.

Mais voici bien une autre histoire. Insensiblement les bougies avaient baissé ; l'une des deux agonisait déjà, menaçant de faire éclater sa bobèche. Aussitôt, prompt comme la poudre, le curé s'élance de son siège

et de la salle... L'instant d'après, il tambourinait avec vigueur contre la porte de la cuisine.

— Jeannette !... Jeannette !... répétait-il avec un crescendo terrible... où sont les bougies ?...

— Qui va là ?... n'entrez pas surtout !... cria la pauvre servante, réveillée en sursaut.

— Eh ! c'est moi, bécasse !... qui voulez-vous que ce soit ?... Allons ! renseignez-moi vite : où sont les bougies ?

— Ah ! monsieur, ça n'est que vous ?... tant mieux !... Mais les bougies, dame !... ma foi, tant pis !... y en a plus ; c'est demain que je renouvelle la provision...

Comment faire ? Gagner son lit et s'y blottir à tâtons ; tel était, ce semble, le seul parti raisonnable à prendre. Mais l'abbé Courtaud ne l'entendait pas ainsi : la raison et lui allaient fort rarement de compagnie. Après une minute de réflexion, il s'était frappé le front en s'écriant :

— J'ai mon idée !...

Puis, du ton mâle d'un capitaine de navire commandant la manœuvre dans une situation critique :

— Léon, viens avec moi !... Vous, l'abbé, tournez vos pouces en nous attendant... Il est trop tard pour se coucher, que diable !

Et, ce disant, il avait ouvert la porte de la rue, armé d'un énorme trousseau de clés et suivi de Léon, qui n'osait pas l'interroger. Un moment après, ils étaient entrés ensemble au cimetière, qu'ils traversèrent rapidement. Les tombes, surmontées de croix, apparaissaient, lugubres, à la lueur intermittente des éclairs.

— Allons ! du leste !... disait l'abbé Courtaud à son compagnon transi d'une crainte indéfinissable.

La porte de l'église, puis celle de la sacristie, avaient grincé sur leurs gonds. Ce trajet franchi à travers les ténèbres fulgurantes, le curé avait pris dans un tiroir quelque chose de long. Puis le retour au presbytère s'était accompli de même en toute hâte.

— Ah ! mon gaillard ! criait le joueur forcené devenu gouailleur, en s'adressant au vicaire abasourdi... où êtes-vous?... que faites-vous?... Frère Jacques, dormez-vous?... Attendez! je vais vous réveiller du péché de paresse, moi; c'est l'heure de sonner matines!...

Tout en accompagnant ses lazzis d'un ricanement étrange, l'abbé Courtaud avait allumé deux grands cierges, dont la lueur blafarde et tremblotante s'était mise à exécuter une danse macabre sur les meubles et sur le papier des cloisons. Et, toujours avec un entrain infernal :

— Allons! à table!... à table!... c'est-à-dire, non... au jeu!... au jeu!... Nous ne sommes pas ici pour nous amuser, mille diables!

Le vicaire, les yeux lourds de sommeil, s'était exécuté, et mêlait nonchalamment les cartes, en murmurant :

— Ah! mon Dieu! moi qui étais venu pour me confesser!...

— Bigre de bigre!... avait interrompu le curé, en sursautant comme si une mine eût éclaté sous lui... et les « munitions » qui vont me manquer!... Attendez!...

Et il s'était dirigé vers la cheminée. Il venait de se rappeler que, la veille au matin, il y avait déposé, dans une boîte, une somme de soixante francs en écus, apportée par un paysan et destinée à l'acquittement préalable d'une messe par semaine, pendant une année, pour le repos de l'âme de son père...

— Et maintenant, s'était-il écrié, en éparpillant sur le tapis ses douze pièces de cent sous... maintenant, l'abbé... je vous joue mon mort !...

IV

Léon était, plus encore que sa mère, impatient d'en finir avec une situation également fausse pour tous les deux. Il ne voulait pas rester en retard de franchise. La vivacité avec laquelle le curé de la paroisse venait d'ouvrir le feu ne lui faisait-elle pas à lui-même un devoir de démasquer ses batteries? Il résolut d'épier les circonstances et de saisir la première occasion favorable à une explication catégorique.

De son côté, Mme Fernin continuait à faire bonne contenance aux yeux du monde. Sa plus grande crainte, sa crainte mortelle, était que quelqu'un, par étourderie ou avec préméditation, par curiosité pure ou par méchanceté raffinée, vînt à lui poser en face cette simple question :

— Mais, s'il n'est que souffrant, votre fils, pourquoi ne porte-t-il plus la soutane?

Certes, même dans ce cas, elle n'eût point été prise sans vert; elle avait une réponse toute prête : c'est, répondrait-elle, que, pour se distraire, pour courir, pour monter quelquefois à cheval, comme son médecin

de Nevers le lui a tant recommandé... l'habit civil est bien plus commode !... Mais elle sentait instinctivement que le ton sur lequel elle balbutierait cette réponse n'aurait rien de persuasif. C'était là, oui, c'était bien là, se disait-elle à elle-même dans son langage imagé, « le défaut de la cuirasse », « l'endroit où le bât la blessait »... Ah! si seulement, pour attester l'état maladif de Léon, elle avait pu substituer le témoignage d'un médecin du cru à l'autorité chimérique de ce fameux médecin de Nevers, auquel personne ne croyait!... Mais il n'y fallait pas penser.

Toutefois, ce qui la rassurait quelque peu et l'aidait à prendre patience, c'est que son fils, sans qu'elle eût besoin de l'admonester à cet égard, s'en allait volontiers, tout seul, dans la semaine, à la petite messe de huit heures et demie. Elle attachait une importance énorme à ce menu détail. Car enfin, puisque son fils gardait encore les habitudes d'un lévite, penserait-on dans le monde, il n'avait donc pas renoncé à la carrière ecclésiastique?... A dire le vrai, Léon faisait souvent la messe buissonnière. L'église paroissiale étant sise hors la ville et dans une position des plus pittoresques, notre rêveur s'oubliait à flâner dans les alentours. Et d'ailleurs la prédilection édifiante dont il s'était pris pour la petite chapelle des bonnes sœurs, constituait à ses fugues un alibi vraisemblable.

Le dimanche, il assistait aux offices avec sa mère, dans le banc de la famille. Le long des murs et des piliers, les bas-côtés étaient découpés en petits parallélogrammes, séparés les uns des autres par des cloisons à hauteur d'appui. Le siège, le banc pour les ge-

noux, la tablette pour s'accouder, tout était en bois dans cette maison de Dieu. C'était très laid, très incommode, mais d'un bon revenu pour la fabrique, et très bien porté. Cela équivalait, dans son genre, pour l'orgueil des titulaires, à une concession perpétuelle au cimetière. Quant au menu fretin des fidèles, il grouillait pêle-mêle dans les espaces laissés libres au milieu de la nef et des bas-côtés, restant debout ou s'installant, comme il pouvait, sur des chaises volantes. C'était là, en quelque sorte, la fosse commune de la dévotion.

Pendant ces offices obligatoires du dimanche, Mme Fernin éprouvait un serrement de cœur des plus cruels à se donner ainsi en spectacle, dans son propre banc, avec ce grand dadais habillé en bourgeois, lui qu'on avait vu l'année précédente, orné d'un surplis aux ailes frétillantes, trôner en plein chœur, tout auprès de M. le curé. Ah! comme elle maudissait alors tante Germille!... tante Germille, qui avait toléré cette dégradation!... tante Germille, qui avait permis au papillon de redevenir chrysalide!...

Léon, au contraire, n'avait pas tardé à prendre goût à ces cérémonies, qui d'abord l'ennuyaient et l'intimidaient un peu. Faut-il expliquer cette contradiction apparente, ou plutôt ce revirement très logique? Un mot suffira : le dadais se trouvait là en pleine éclosion amoureuse. En effet, il avait beau être innocent, son innocence, un peu gênante pour un si grand garçon, ne supprimait pas en lui la nature; « l'ange » en lui ne tuait pas « la bête » : c'était bien assez de la poétiser. Or, le banc de Mme Fernin était enclavé dans une série de bancs du même modèle, presque exclu-

sivement habités par des femmes. Et qui l'ignore? c'est là surtout, dans l'église, à défaut d'un autre théâtre, que les femmes de province font, avec candeur ou avec préméditation, l'étalage, aussi complet que possible, de leurs toilettes et de leurs charmes.

Étrange destinée que celle de Léon ! Tandis que tant d'autres jeunes gens rencontrent, d'ordinaire, au coin d'une rue la pierre d'achoppement qui les fait choir dans la boue, c'est dans le saint lieu, à l'ombre des saints tabernacles, qu'il devait aspirer irrésistiblement les brises avant-courrières de l'amour. Déjà, le lecteur s'en souvient, c'est en pleine cathédrale, un jour de quête pour les petites orphelines, qu'il avait senti, pour la première fois, passer sur son front les effluves de la passion sacrée : instinctif frisson de l'âme sous le battement d'ailes d'un ange entrevu !... Depuis, son imagination, bien que tenue en bride et trottant sous elle, n'avait pas laissé d'accomplir certains progrès, du moins en théorie. Mais, d'absolument passif qu'il avait été jusqu'alors dans le domaine du rêve, il allait devenir résolument actif à chercher et à saisir la réalité.

Dans le banc immédiatement placé au-dessus de celui de sa mère, dans la direction du maître-autel, Léon n'avait pas tardé à remarquer une magnifique jeune fille, véritable vierge de Raphaël, âgée de dix-sept ans à peine, et douée déjà de cette savoureuse précocité de formes qui marie, dans un épanouissement splendide, les fleurs et les fruits de la beauté. Chaque dimanche, elle assistait à la grand'messe, en compagnie

de sa mère et d'une sœur de beaucoup plus jeune qu'elle. Le novice fut bien forcé de s'avouer à lui-même que le secret de son goût prononcé, depuis quelque temps, pour les longs offices religieux, était tout entier dans l'attrait de ce voisinage. Posté derrière la jeune fille, il suivait machinalement les différentes phases de la cérémonie; mais, grâce à l'avantage de la position, il s'imprégnait lentement d'idolâtrie féminine. Et quel manège charmant pour une recrue avide de s'instruire !...

Ferré sur la liturgie comme un troupier sur la théorie militaire, il savait, point par point, quand il convient, durant l'office, de s'asseoir, de se tenir debout, de s'agenouiller : détails que le commun des fidèles, les femmes surtout, n'observent qu'approximativement. Or, cette ponctualité gymnastique, exécutée sans bruit et avec recueillement, autorisait de sa part les évolutions les plus subtiles et les plus légitimes à la fois, pour suivre les moindres mouvements de l'ennemi... Et quel intéressant ennemi, que cette gracieuse petite-fille d'Ève! quel piquant sujet d'étude, que ce vivant arsenal d'enchantements, capable de porter le ravage et l'incendie dans une place mieux défendue que l'âme de Léon!...

L'aimable fillette étant déjà « bonne à marier », comme on disait au pays, la maman se faisait un devoir de parer de son mieux cette charmante denrée matrimoniale. Sa mise, en conséquence, était à la fois chaste et provocante, modeste et décemment révélatrice. Léon admirait et analysait à la dérobée l'ensemble et les détails de la nymphe appétissante, ainsi

mise à sa portée par le hasard. Une forêt de cheveux blonds, l'harmonieuse flexibilité du cou, la courbe gracieuse des épaules, la rondeur palpitante des seins, la cambrure de la taille, la saillie des hanches, le plongeaient dans des extases intermittentes, dont Mme Fernin attribuait béatement la cause à une recrudescence de ferveur chez son fils. Ferveur brûlante, en effet, bien que contenue, et qui, une fois entre autres, faillit trahir l'apprenti naturaliste.

La clochette de l'enfant de chœur venait de sonner le signal avant-coureur de l'élévation. A ce moment, tous les fidèles doivent s'agenouiller pieusement, pour s'abîmer dans un sentiment de foi intense et de profonde adoration. Mais qui saura jamais à quoi rêvent parfois les jeunes filles, puisque, le plus souvent, elles ne le savent pas elles-mêmes ? Celle qui nous occupe était si distraite pour l'instant, qu'elle demeurait assise au milieu du prosternement général. Quant à Léon, fidèle à la consigne, il s'était déjà précipité derrière elle ; et ce ne fut qu'en sentant une haleine enflammée passer dans les cheveux follets et frisottants de sa nuque marmoréenne, que la belle enfant sortit enfin de sa distraction prolongée...

Bien que désastreuses déjà par elles-mêmes, au point de vue de la tranquillité physique et morale du lévite récalcitrant, ces impressions n'étaient rien, comparées au coup terrible qui l'attendait, à huit jours de là.

On était à la mi-septembre, et l'on avait encore à subir des journées d'une lourdeur accablante. La chaleur devenait parfois atroce à l'église, pendant la

grand'messe, qui durait régulièrement deux bonnes heures, allongée qu'elle était à son milieu par un sermon interminable, mais finissant toujours trop vite au gré de Léon. L'aimable voisine était arrivée, ce jour-là, vêtue d'une robe blanche, donnant à celle qui la portait une poétique ressemblance avec la Marguerite de Goëthe. Un chapeau de paille agrémenté de bleuets, une ceinture bleue, une écharpe vaporeuse, estompant à peine les trésors de la taille, complétaient son ajustement.

Peu à peu les bancs d'alentour s'étaient garnis de leurs hôtes accoutumés. Puis les menus fidèles, armés de chaises, s'étaient insinués dans les vides, comme le métal en fusion dans les moindres recoins d'un moule. L'assemblée se trouvait ainsi compacte et amalgamée, en quelque sorte, pour cette traversée religieuse au long cours.

L'air n'ayant pas tardé à se faire épais et presque irrespirable, Léon, à qui rien n'échappait devant lui, vit la jeune fille passer et repasser sur son front un mouchoir délicatement ouvragé, tandis que sa mère la regardait avec inquiétude. Que se passait-il donc? Léon redoubla d'attention. Lorsque le curé monta en chaire, malgré le branle-bas de chaises et de petits bancs qui précède toujours le commencement d'un prône, le jeune curieux parvint à saisir quelques paroles échangées entre la fille et la mère.

— Oh ! maman, comme je me sens mal à l'aise !...

— Patience, mon enfant... cela ne sera rien...

— Ah ! je voudrais sortir...

— Impossible !... vois tout ce monde qui nous barre le passage..

Cependant, le prédicateur dévidait ses phrases d'une voix traînante; déjà quelques ouailles fatiguées ponctuaient çà et là d'un ronflement involontaire, mais énergique, les soporifiques périodes. Mais Léon ne s'endormait pas, lui. Il était, au contraire, très éveillé, et suivait avec le plus vif intérêt les moindres mouvements de sa voisine. Depuis un moment, elle fermait les yeux; sa mère, qui l'observait tendrement, commençait à se rassurer, quand, tout à coup, la jeune fille eut un soubresaut spasmodique.

— Oh! j'étouffe... dit-elle... J'étouffe!...

— Mon Dieu!... mon Dieu!... gémissait la mère éperdue...

— J'étouffe!... répétait la pauvre mignonne en défaillant... De l'air! oh! de l'air!... Desserre-moi, mère!... je t'en prie, desserre-moi!...

Précisément, à cette minute d'angoisse terrible pour l'une de ses plus intéressantes brebis, le doux pasteur célébrait en chaire, avec un touchant à propos, les « brises rafraîchissantes de la Jérusalem céleste... »

En un clin d'œil, la mère dégrafa, détacha, délaça, brisa tout ce qui pouvait gêner la respiration de son enfant. Et les blanches épaules apparurent, pleinement découvertes; et, pareils aux deux chevreaux du *Cantique des Cantiques*, les seins bondirent à nu hors du corset.

A ce spectacle, Léon, partagé entre la pitié et la fascination, embrassait du regard cette charmante figure, pâle et alanguie, renversée sur les bras de sa mère; l'aspect des deux captifs, brusquement sortis de leur prison, le troublait visiblement. Mme Fernin, subitement privée de sens commun, s'écria à demi-voix :

— En vérité, c'est indécent !...

— Ah ! si vous étiez à ma place, madame !... fit la pauvre mère, d'un air et avec un accent qui eussent attendri un rocher.

Mais Mme Fernin était devenue féroce ; elle « ne se connaissait plus », dès que la virginité de son fils lui paraissait en péril.

— Ne regarde pas !... ferme les yeux, entends-tu ? disait-elle à Léon... ne regarde pas !... Ah ! çà, m'obéiras-tu ?... ne regarde pas ces horreurs !...

— Mais, maman, ne puis-je servir à quelque chose ? Il faudrait l'emporter peut-être... Si je l'emportais !... qu'en penses-tu ?... interrogea niaisement le novice, anxieux, décontenancé, brûlant sans doute, dans sa candeur, de voir de plus près ce qu'on lui défendait de regarder.

— Tais-toi, imbécile !... répliqua Mme Fernin, exaspérée.

Une dame, placée à quelque distance, avait fait passer un flacon de sels. Après les avoir respirés avidement, la jeune personne rouvrit les yeux ; puis, revenant à elle peu à peu, elle s'adossa contre le banc. Alors seulement la mère songea aux exigences de la pudeur. Enlevant de ses épaules un mantelet de soie noire, très ample, elle le jeta vivement sur le buste de sa fille, qui, grâce à cet abri protecteur, put, quelques instants après, toute rougissante de son malheur, réparer tant bien que mal le désordre de sa toilette.

Cependant, Mme Fernin était redevenue sombre et pensive. Durant le reste de l'office, elle fut en proie à une préoccupation pleine d'amertume et de découra-

gement. Emportée par l'irritation de ses pensées, elle tomba, à plusieurs reprises, dans le péché que les casuistes intitulent sévèrement : « murmures contre la Providence ».

— Est-il possible, ô mon Dieu ! soupirait-elle avec une résignation incomplète, qu'il m'arrive pareille contrariété !... Eh quoi ! j'entoure mon fils de mille précautions... et, jusque dans l'église, vous permettez !... Qu'ai-je donc fait pour que vous me traitiez avec tant de rigueur ?...

De son côté, Léon se livrait à une suite de réflexions, à une série de calculs de probabilités roulant sur des données infiniment plus souriantes. Car le diable ne perd jamais son temps, qu'il emploie, au contraire, fort consciencieusement, à tenter les hommes et les femmes. Et, par le fait, un diable mou, paresseux, nonchalant, serait un fort mauvais diable, un diable absolument indigne de son mandat. Sans l'active collaboration du Croquemitaine infernal, ceux qui exploitent « la vigne du Seigneur » diraient bientôt : Adieu, paniers, vendanges sont faites !...

Donc, sous la suggestion du Malin, notre lévite émancipé s'amusait à remuer dans sa tête tout un carillon badin de comparatifs étranges, comme une mule en goguette fait cliqueter gaiement le chapelet de grelots sonores pendus à son cou.

— Certes, pensait-il, ma voisine d'église est bien, très bien même... mais je parierais ma part de paradis que ma « sœur » de Nevers serait encore beaucoup mieux, si elle se trouvait mal !...

Une grande détente s'opérait dans l'esprit de Léon.

A mesure qu'une vie nouvelle s'éveillait en lui, mêlée de troubles étranges et d'aspirations inconnues, il devenait indifférent à toutes les mesquineries, à toutes les petites misères qui l'enserraient dans la vie réelle. Les lettres qu'il recevait régulièrement, chaque semaine, de son amie, formaient un accompagnement sympathique, un commentaire consonnant aux mélodies qui gazouillaient en lui. Son bien-être moral était si calme et si absorbant, ou les agitations qui ridaient la surface de son âme étaient si douces, qu'il n'éprouvait presque plus le besoin de sortir de lui-même. Absolument perdu pour le moment dans son quiétisme radieux, où se noyait la perception des choses extérieures, il négligeait même de compter les jours. C'est ainsi qu'il laissa passer toute une semaine sans écrire à son amie. Non pas qu'il l'oubliât... quel blasphème! Au contraire : il vivait si près d'elle en esprit, qu'il ne songeait plus à recourir aux moyens vulgaires de communication.

Au lieu de punir par le silence et la bouderie ce crime apparent de lèse-affection, Laure envoya au coupable son tribut hebdomadaire de tendresse et de confidences enjouées. Comment! depuis deux grands jours, elle devrait avoir reçu son journal habituel ; mais hier rien, et rien aujourd'hui!... Ah ! çà, que se passait-il donc? Serait-on réellement malade, alors que la consigne était de le paraître seulement?...

Quant à elle, elle se trouvait beaucoup plus tranquille... elle avait failli dire « plus heureuse, » depuis un mois. Il y en avait bientôt deux qu'il était parti. Tout d'abord, elle avait eu bien de la peine, elle en

convenait, à se faire à l'idée qu'il n'était plus là, près d'elle, ou du moins dans le voisinage... Mais ensuite, peu à peu, elle s'était raisonnée, oui, très sérieusement raisonnée ; elle avait vu parfaitement clair au fond de son cœur... et s'il fallait l'avouer... eh bien!... oui, elle avait reconnu que, tout bien considéré, elle l'aimait encore beaucoup plus de loin que de près...

Allons ! bon ! que venait-elle de dire ?... Une sottise sans doute ; mais il fallait s'entendre et, pour cela, s'expliquer. En disant « qu'elle l'aimait encore plus de loin que de près », elle voulait dire qu'elle l'aimait plus librement... Car enfin, quand elle le savait là, tout près d'elle, dans le voisinage, il la faisait un peu trembler parfois, avec ses allures enfiévrées et capricantes, comme disent les médecins !... Oui, lorsqu'il était là, tout près, on ne savait trop sur quel pied marcher. Sans cesse, elle craignait de le voir enfreindre les traités et remettre en question ce qu'on avait cru définitif. Hier, on allait jusqu'ici ; aujourd'hui, on s'avançait jusque-là ; demain, où s'arrêterait-on? C'était des transes continuelles !... Tandis que de loin, oh ! de loin, c'était bien différent : de loin, on s'aimait mieux, et surtout, surtout on se le disait avec plus de confiance.

Grâce à cette heureuse tranquillité d'esprit, dont elle faisait remonter le bienfait, en même temps que sa reconnaissance, à « quelqu'un » qu'elle ne voulait pas nommer, de peur de l'induire en tentation d'orgueil ; grâce à cette tranquillité d'esprit, elle croyait rajeunir; oui, certes, elle rajeunissait positivement. Le croirait-il? par deux ou trois fois, elle s'était surprise devant son miroir, en flagrant délit de coquetterie !... Et même,

circonstance incroyablement aggravante : il s'en était suivi quelques... arrangements, ou plutôt quelques dérangements dans sa toilette... Mais aussi, comme elle avait été punie de son imprudence!...

Eh quoi! encore une maladresse! encore une intempérance de langue!... Quand elle serait à six, elle ferait une croix... Ma foi, tant pis!... Et, d'ailleurs, à un ami, à un confident, il ne faut jamais rien cacher; on doit, au contraire, tout raconter, comme dans les tragédies qui se respectent. Donc, elle avait reçu... ah! mais c'était plus difficile à dire qu'elle ne l'aurait cru... elle avait reçu, il y avait six jours sonnés, une déclaration sérieuse et dans les formes!... Enfin, le gros mot était lâché.

« Elle était un ange, lui écrivait-on ; on connaissait son histoire ; un monstre avait empoisonné son existence... Mais elle était trop jeune pour renoncer au bonheur ; au besoin, on saurait la délivrer *loyalement* (le mot était souligné) de ce qui faisait ombre à sa vie... etc., etc. »... Eh bien ! avait-elle exagéré ? Était-ce assez solennel, et avait-elle eu tort de dire : une déclaration « sérieuse ? »

Mais pourquoi raconter de pareilles fadaises, au lieu de rougir de les avoir, même involontairement, provoquées?... Ah! mon Dieu! elle croyait voir son ami lisant cette lettre ; il devait être bien certainement sur les épines et voulait, à toute force, savoir le nom du soupirant, M. *On*... Au fait, n'était-ce pas son droit? Et, quant à elle, ne commencerait-elle pas à être indigne de son affection, si elle lui cachait quelque chose? Eh bien ! donc, il s'agissait... du militaire le plus haut gradé de la garnison. Elle avait trouvé « le poulet »

délicatement glissé sous sa porte, dimanche, en revenant d'une longue promenade avec Suzette et les enfants.

Mais le plus joli de l'aventure, c'est que, dès le lendemain matin, sans plus tarder, le régiment passait rue de la Préfecture, musique en tête. Y avait-il là une simple coïncidence ? En tout cas, la musique ne jouait jamais d'ordinaire de ce côté. Et la brave Suzette qui, comme de juste, ne pouvait se douter de rien, de crier à tue-tête :

— Oh ! madame, venez donc voir !... Comme c'est beau !...

Et tandis que sa chambrière, installée à une fenêtre grande ouverte, se pâmait d'aise et de plaisir à voir et à entendre, elle n'avait pu, elle, résister à la tentation de soulever imperceptiblement le coin d'un rideau, à l'autre bout du salon. Mais ces militaires ont des yeux de lynx, chacun sait cela. Du haut de son cheval, *on* avait regardé de son côté ; puis, avec une galanterie discrète, dont personne, excepté la destinataire, ne pouvait deviner l'intention, *on* avait salué légèrement du sabre, dans le vide !...

Avait-elle besoin de le dire ? combien elle avait été humiliée par cet hommage !... Aussi, pour se venger, et pour se relever dans sa propre estime, elle avait murmuré bravement, en aparté : « Allez, beau colonel !... portez ailleurs la séduction de vos épaulettes ; moi, je préfère mon conscrit... » Mon Dieu ! oui, que Léon la grondât de loin, s'il le voulait : au fin fond de son cœur, où personne n'avait entendu, elle l'avait appelé « conscrit », sans arrière-pensée, en suivant la pente d'une comparaison toute militaire. Mais il lui

pardonnerait sans doute; et il reconnaîtrait avec elle, en finissant, qu'on s'aime bien plus librement de loin que de près, et surtout qu'on se le dit mieux.

Il y avait un post-scriptum :

« Humiliée de mon succès, j'ai repris bien vite mon grand voile noir, vous savez?... celui que je portais la première fois que vous m'avez rencontrée, mon voile de veuve, comme vous disiez... Dois-je donc longtemps encore porter le deuil de votre absence, ô mon *fils* bien aimé?... »

V

Un pareil état de béatitude ne devait pas durer. C'était un de ces calmes plats qui précèdent les tempêtes. A la rigueur, Mme Fernin pouvait se tromper plus ou moins longtemps sur la nature des préoccupations de son fils, desquelles elle espérait encore voir sortir une solution conforme à ses vœux ; mais la patience qui s'alimentait de cette illusion ne pouvait être éternelle. Léon sommeillait sur un volcan.

Depuis la mémorable grand'messe qui avait élargi le cercle de ses rêveries poétiques, la paix pour lui ne tenait plus qu'à un fil. Malgré l'indifférence sereine où il se perdait avec délices, parfois il sentait, dans l'air ambiant, comme une odeur de poudre. En effet, les hostilités ne tardèrent pas à se rouvrir entre sa mère et lui par une escarmouche légère, presque immédiatement suivie d'une bataille décisive.

Un matin, Mme Fernin entra précipitamment dans la chambre de son fils.

— J'en apprends de belles sur ton compte... dit-elle

sèchement et les lèvres contractées par une sourde irritation. Tu n'es pas franc avec moi. Je croyais pourtant avoir mérité ta confiance par la façon dont je te traite.

Ce début de vive allure promettait. L'appel fait à une confiance sans limite, à laquelle Mme Fernin s'arrogeait un droit incontestable, était surtout d'une diplomatie renversante.

— Je me demande, répondit Léon avec embarras, ce qui peut m'attirer un pareil reproche... Je ne vois pas... J'ai beau fouiller ma mémoire...

— Oh! ne fais pas l'étonné! reprit Mme Fernin en le regardant fixement. Voyons! allons au fait : me diras-tu pourquoi tu te caches de tout le monde pour recevoir des lettres?...

Léon pâlit. Sa mère, profitant de l'avantage qui résulte toujours d'une attaque vigoureuse, continua sur le ton d'une mordante ironie dont elle avait le secret, et dont elle abusait sans merci quand elle voulait accabler son fils :

— Si cela n'est pas ridicule : se faire adresser des lettres poste restante, dans un petit endroit comme ici, où tout se sait, où tout se découvre !... Non, c'est trop bête!... poste restante!... répéta-t-elle, en haussant les épaules de pitié.

Mme Fernin s'était animée, et le moment semblait propice à une explication si ardemment désirée de part et d'autre depuis longtemps. Mais Léon baissa piteusement la tête; par une fatalité unique, la lutte offrait de s'engager sur le seul point qu'il ne lui était pas possible d'aborder. Le trouble où il se trouvait lui enlevant toute présence d'esprit, il se borna à balbutier

une excuse banale, comme un écolier pris en faute :

— Je ne savais pas, moi... dit-il. Je n'avais pas l'intention de te faire de la peine... Je croyais d'ailleurs que la poste ne le dirait pas...

Et, en parlant ainsi, il comptait des yeux les lames du parquet.

— Mais que lui ai-je donc fait?... s'écria Mme Fernin avec colère, en ouvrant subitement l'écluse de ses ressentiments secrets... que lui ai-je donc fait, à cette maudite Germille, pour qu'elle vienne toujours ainsi se mettre entre toi et moi?...

Léon respira. Tante Germille, l'ange gardien, le tirait encore une fois d'un pas difficile. Le rôle de bouc émissaire, qu'il lui avait attribué plaisamment dans une de ses lettres à la baronne, allait-il donc maintenant tourner à la réalité?... Absorbé par cette réflexion, il ne trouva rien à répondre pour sauver, ou du moins pour détendre la situation.

— C'est bien, dit sa mère, brisons là; je sais ce qu'il me reste à faire.

Elle sortit brusquement, laissant Léon en proie à ses perplexités.

Vingt-quatre heures après, tante Germille recevait le billet suivant :

« Mademoiselle,

« J'ignore si c'est pour réclamer à mon fils le remboursement des frais que son séjour chez vous a dû vous occasionner, que vous vous permettez de lui écrire à mon insu.

« En tout cas, mademoiselle, c'est à moi, et à moi

seule, entendez-vous? que cette réclamation doit s'adresser. Je l'attends avec impatience, afin d'y donner prompte satisfaction.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« Veuve Fernin. »

Courrier par courier, tante Germille répondit, en s'adressant à Léon :

« Mon cher neveu,

« Je viens de recevoir de ta mère une dizaine de lignes où elle me traite deux fois de *mademoiselle*. C'est une méchanceté de sa part, et je ne réponds jamais aux méchancetés.

« C'est pourquoi, mon cher Léon, je te prie de lui dire, tout simplement, que je ne comprends rien au reproche qu'elle me fait de me cacher pour t'écrire.

« Tu sais bien que je ne suis pas une *écriveuse*, moi, puisque d'avance il a été convenu, entre nous, que je ne répondrais jamais, à moins de force majeure, aux bonnes petites lettres par lesquelles tu me donnes de temps en temps des nouvelles de ta santé.

« Adieu, mon Léon ; pense à ta tante, qui t'aime de tout son cœur.

« Germille. »

Mme Fernin avait vu le facteur entrer chez elle ; elle l'avait même entendu lire à haute voix la suscription de la lettre, avant de la remettre au destinataire. Son cœur battit plus vite à ce moment, comme si elle eût

vivement pressenti qu'il allait se passer quelque chose de grave et de solennel dans sa vie. Instinctivement, elle courut en toute hâte à sa vieille servante, qui fourgonnait dans la cuisine.

— Ecoute, Mariette, lui dit-elle : je suis là-haut, dans ma chambre; mais si quelqu'un venait me demander, tu dirais que je suis sortie... Tu comprends bien? ajouta-t-elle d'un air impérieux... je ne veux voir âme qui vive!...

— Soyez donc tranquille, madame... répliqua la rusée servante; quand ça serait le bon Dieu qui vous demanderait, je soutiendrais que vous n'y êtes pas!...

Mme Fernin remonta précipitamment dans sa chambre, dominant avec peine son émotion.

Deux minutes après :

— Mère, je ne te dérange pas?... dit Léon en passant la tête par la porte restée entr'ouverte à son intention, sans qu'il s'en doutât.

— Mais non, tu ne me déranges jamais, tu le sais bien... lui répondit-on avec une indifférence affectée.

Léon entra, tenant en main, toute dépliée, la lettre de tante Germille.

— Qu'est-ce que cela? dit Mme Fernin en jouant la surprise. Une lettre?... Et tu permets?... ajouta-t-elle avec un sourire inquiet, qu'elle essayait vainement de rendre moqueur.

— Je t'en prie!.. répondit Léon.

Tandis que sa mère déchiffrait, non sans peine, l'écriture un peu inculte de la tante, le jeune homme, silencieusement, s'excitait au courage.

— Vieille folle!... s'écria tout à coup Mme Fernin en riant d'un rire forcé... ah! ah!... la vieille folle!...

— Vieille folle?... fit Léon en relevant avec vivacité l'exclamation inconvenante qui lui fouettait le sang. Vieille folle! dis-tu?... Et pourquoi?

Mme Fernin hésita un instant, déconcertée à son tour. Mais, reprenant vertement l'offensive :

— Pourquoi? pourquoi?... Ah! çà, ne vas-tu pas prendre sa défense contre moi, à présent? Va-t-il falloir que je te rende compte de toutes mes appréciations?... Au fait, réponds-moi, au lieu de m'interroger. Pourquoi ne m'avoir pas détrompée au sujet de la poste restante? Pourquoi m'avoir laissé croire que c'était elle qui t'écrivait? Pourquoi m'avoir décidée, par ton silence, à lui écrire moi-même sur un ton qui n'a pas dû lui faire plaisir, je le reconnais? S'il y a un coupable dans cette affaire, c'est toi... Non pas que je regrette de l'avoir froissée, au moins... car je la déteste, cette vieille folle!...

— Et moi, moi, je l'aime!... dit gravement Léon.

Le moment était enfin venu des explications terribles. La mère et le fils se mesuraient du regard. Leur respiration haletait. Tous les deux méditaient et redoutaient à la fois de se porter des coups mortels. Un accès de sensibilité involontaire ou jouée, chez Mme Fernin, retarda le choc.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, hélas! reprit-elle avec amertume, que je m'aperçois combien tu tiens peu à régler tes affections sur les miennes... car je suis bien la plus malheureuse des mères!... ajouta-t-elle en faisant succéder brusquement et sans transition, dans le

clavier de sa voix, la note de la sensibilité à celles de l'irritation et de la raillerie.

Il y eut un moment de silence pénible. Léon luttait douloureusement contre son émotion.

— Mais, reprit un instant après Mme Fernin, en essayant de renouer la conversation sur un ton moins irritant, cela ne m'explique pas, si tant est que tu veuilles bien me l'expliquer, d'où viennent ces fameuses lettres...

— Mon Dieu! mère, répondit Léon avec un soulagement visible... mon Dieu ! mère, je ne demande pas mieux que de m'expliquer sur ce point, comme sur tous les autres... pourvu que tu consentes à m'écouter froidement et sans m'attendrir par des plaintes qui me brisent... mais auxquelles je ne puis rien... non, rien absolument !....

En parlant ainsi, Léon, malgré son trouble intérieur, récitait, à peu près mot pour mot, un petit exorde qu'il avait médité dans ces heures d'angoisse où il se préparait à une lutte inévitable, et qu'il devait faire suivre d'un tout petit mensonge obligatoire, plus ou moins habilement approprié aux besoins de la cause, comme disent les rhéteurs.

— Voyons! parle!... dit la mère, tremblante et curieuse à la fois, mais bien moins curieuse que tremblante, cependant : tant elle redoutait d'apprendre ce qu'elle avait hâte de savoir!...

Il se fit un nouveau silence. La situation était également anxieuse pour tous les deux. Mme Fernin sondait en esprit l'abîme qu'elle allait voir peut-être s'ouvrir tout à coup pour engloutir ses espérances les

plus chères. Léon récapitulait en lui-même tous les motifs qu'il avait de parler et de dégager sa conscience par un acte de vigueur et de franchise. Les deux adversaires, jusqu'à ce moment, s'étaient promenés en se croisant par la chambre avec agitation. Comme d'un accord tacite, ils vinrent s'asseoir en face l'un de l'autre pour l'assaut suprême.

— Eh bien! ces lettres?... d'où viennent-elles?... reprit la mère d'un ton sec et impérieux.

— Eh bien ! dit Léon, se résignant à la feinte pour combattre le despotisme... ces lettres, puisque tu tiens à le savoir, me venaient d'un ami, d'un camarade que j'ai connu au collège...

— Tu veux dire au petit séminaire?... interrompit Mme Fernin.

— Non, au collège, autrefois... avant qu'on m'en retirât pour me mettre à...

— Bien... bien... tu n'étais alors qu'un enfant... Cela ne saurait tirer à conséquence... Et cet ami, ce camarade?...

— Je l'ai retrouvé à Nevers.

— Et... dis-moi : veut-il se faire prêtre, celui-là?

— Non pas, que je sache.

— Ah ! très bien, je vois ce que c'est alors : quelque mauvais sujet sans doute, quelque libertin peut-être...

— Au contraire, un jeune homme parfait, je t'assure, et qui me porte de l'amitié, qui me procurait de temps en temps quelques distractions...

Ces simples mots « quelques distractions » firent bondir Mme Fernin.

— Et voilà, s'écria-t-elle d'une voix indignée... voilà les belles fréquentations qu'autorisait cette vieille tête

sans cervelle!... Mais va, continue, ajouta-t-elle en revenant à Léon; tu disais?...

— Je disais... je disais... répondit celui-ci, embarrassé déjà de mentir... que, ma foi, ce camarade s'intéresse beaucoup à moi, car il sait que je n'ai pas de fortune.

— Hélas! non, nous sommes même loin d'être à l'aise!...

— C'est pourquoi, depuis quelque temps...

Léon s'arrêta.

— Depuis quelque temps?... interrogea avec impatience Mme Fernin.

— Depuis quelque temps, il a la bonté de s'occuper de moi...

— C'est fort heureux, vraiment!...

— Et, la veille encore de mon départ de Nevers, dernièrement... il a été convenu, entre lui et moi, que si, pendant mon absence, il entendait parler, par hasard, lui ou quelqu'un de sa famille...

Léon, qui décidément ne savait pas mentir, même avec préméditation, se noyait d'une façon déplorable dans une mare de phrases incidentes. Mme Fernin le repêcha vivement.

— Halte-là! fit-elle... un mot d'éclaircissement, je te prie. Si je devine à peu près ce que tu prends tant de peine à embrouiller, quand tu étais à Nevers, en train de galoper et de... *galopiner*... sous la haute surveillance de Mlle Germille, tu ne pensais donc plus... réponds-moi franchement... tu ne pensais donc plus à rentrer au séminaire?

— Ma foi, dit Léon, qui redevenait lui-même en en-

tendant une fois de plus insulter sa tante... ma foi, c'est vrai, tu l'as dit : je n'y pensais plus guère...

— Ah !...soupira Mme Fernin, un instant désorientée par cet aveu.

Elle se recueillit, en se mordant les lèvres.

— Il y a deux mois de cela... Mais maintenant ? reprit-elle presque aussitôt, avec une expression anxieuse d'intense curiosité ; mais maintenant ?...

Sa voix vibrait ; ses yeux, brillants et grands ouverts, semblaient vouloir entrer avec effraction dans l'âme de son fils. Celui-ci, surpris par une si brusque attaque, hésita, parut un moment prêt à s'élancer, puis, se dérobant tout à coup, comme fait un cheval devant l'obstacle qu'il voudrait tourner :

— Maintenant, dit-il... maintenant... je ne sais pas !...

Mais le cavalier habile, bien loin de désespérer sa bête affolée, la rassure, au contraire, de la main et de la voix, avant de la ramener sur le point redouté. Ainsi Mme Fernin fit décrire un cercle à l'esprit ombrageux de Léon.

— J'entends bien, dit-elle, en rendant la main, en quelque sorte, j'entends bien... ton ami te tient au courant de ce qu'il fait... n'est-ce pas ?...

— Précisément, mère : il me raconte les différentes démarches qu'il tente pour m'être utile.

— T'être utile ?... t'être utile ?... répéta Mme Fernin, déroutée de nouveau ; qu'est-ce que cela signifie ?... Ah ! j'y suis ; dis-moi : tu voulais peut-être te caser ?...

— C'est cela, c'est cela même, dit Léon avec un geste affirmatif.

Mme Fernin frissonna intérieurement.

— Oui, sans doute, reprit-elle en retrouvant assez de force pour dissimuler encore... sans doute, quand tu étais à Nevers, dernièrement, il y a deux ou trois mois, quand tu ne songeais plus au séminaire?... Mais maintenant? mais maintenant?... ajouta-t-elle en pesant sur ce mot « maintenant » comme sur un caveçon... Voyons! réponds, de grâce!... mais réponds donc!... répondras-tu enfin?...

Et, cette fois, la main était redevenue impérieuse et brutale; la voix sifflait comme une cravache, l'œil s'enfonçait dans l'œil comme un éperon!... Il fallait sauter; Léon sauta.

— Maintenant, dit-il avec résolution, j'ai plus besoin que jamais que l'on s'intéresse à moi...

Mme Fernin reçut le coup en pleine poitrine. Elle s'affaissa lourdement sur son fauteuil.

— Ainsi donc, plus d'espoir!... c'est fini, tout est bien fini!... murmura-t-elle d'une voix sourde et brisée... Malheureux! tu renonces à ton avenir... et quel avenir!...

D'autres paroles, acerbes et inconscientes, moururent sur ses lèvres en un rauque sanglot.

— Mon avenir?... mon Dieu! mère... hasarda Léon: je suis bien jeune, rien n'est perdu...

— Ah! tu trouves que rien n'est perdu, toi? reprit Mme Fernin d'un air effaré... Tu comptes pour rien sans doute le désespoir de ta mère, sa mort peut-être?... oui, sa mort, bien sûr!... car je ne pourrai jamais supporter la honte, le déshonneur...

— Quelle honte? quel déshonneur?... pauvre mère, dit Léon avec une commisération mêlée de fierté... pauvre mère! je t'assure que la douleur t'égare; au

contraire, ma conscience et ma raison m'attestent que je m'honore en agissant comme je fais !...

— Ah ! tête sans cervelle !... tu refuses ton bonheur, et tu parles de raison !... tu m'abreuves de chagrin, fils dénaturé, et tu oses parler de conscience !...

Léon put enfin développer sa pensée, tandis que sa mère, muette d'angoisse et de dépit, avait perdu momentanément la force de l'interrompre. Avec autant de douceur dans son regard que d'énergie dans son langage, il parla ainsi :

— J'ai réfléchi de mon mieux pendant des mois entiers, et j'ai consulté mon confesseur... Eh bien ! je n'ai jamais compris, on n'a jamais su m'expliquer au juste ce qu'on doit entendre par « vocation ». Un instant, j'ai pu, de bonne foi, me croire « appelé » ; alors je ne sais quoi, dans l'état ecclésiastique, parlait à mon imagination. Mais l'illusion, car c'en était une, n'a pas duré longtemps. Est-ce ma faute ? Je ne le crois pas. Tout ce que je puis dire avec une entière sincérité, c'est que je perdais la foi en étudiant la théologie. Cependant, c'est bien le moins, pour qui veut se faire prêtre, que d'avoir la foi? Qu'est-ce qu'un religieux sans religion ? Un monstre d'hypocrisie, assurément !... Et puis, n'est-il pas vrai ? le prêtre doit rester étranger aux amours de la terre... Mais moi, je le sens bien, je ne pourrais jamais aimer Dieu exclusivement. Sans cesse je porterais envie à ceux qui ont une famille, une femme, des enfants, que sais-je ?...

Mme Fernin suffoquait.

— Tais-toi, ingrat ! tais-toi !... criait-elle en sanglotant.

Léon continua :

— Reste ce bien-être matériel que, pour ma part je trouve insipide, et dont je ne voudrais à aucun prix; le modeste intérieur d'un simple ouvrier me semble mille fois préférable... Tu vois donc bien, mère, que je n'ai pas la vocation, sous aucun rapport... Et, dès lors, n'est-ce pas un devoir, un devoir rigoureux pour toi comme pour moi, entends-tu? de renoncer à des vues que Dieu ne saurait bénir ?...

— Tais-toi, de grâce !... ordonna Mme Fernin, redevenant maîtresse d'elle-même... Oh ! tais-toi... et va-t'en !... laisse-moi seule, ajouta-t-elle en se levant ; laisse-moi, je le veux !... Débarrasse-moi de ta présence, pour que je puisse pleurer à l'aise !...

Léon tendit les bras vers sa mère, dans une attitude suppliante. Mais elle détourna la tête et répéta d'un air farouche :

— Va-t'en !... va-t'en !...

Il sortit, le cœur horriblement broyé, mais la conscience parfaitement tranquille.

VI

Nevers possédait alors un grand citoyen. Et nous employons ce vocable dans sa plus haute et sa plus mâle acception. Dans les œuvres de l'esprit, qui sont souvent des piétés du cœur, pourquoi l'usage a-t-il prévalu de cacher sous les voiles plus ou moins transparents du pseudonyme les noms que l'on voudrait, au contraire, écrire en lettres d'or? Pour nous conformer à cet usage banal, substituons donc, au nom vénéré qui nous brûle les lèvres, celui de M. Frédéric Gérard. Aussi bien tout le monde rétablira le vrai nom sous le portrait.

M. Gérard était un caractère grandiose. La noblesse des sentiments, l'ampleur des vues, l'amour du beau et du bien sous toutes les formes, et par dessus tout la tolérance et l'équité, ces grandes vertus républicaines qui ont tant de mal à se faire jour aux époques tourmentées, resplendissaient dans cette belle âme comme dans un vase d'élection. Jurisconsulte habile et avocat de premier ordre, intelligence supérieure servie par une parole souple et persuasive, d'un extérieur à

la fois sympathique et imposant, il réalisait le type accompli de l'orateur païen : « la probité éloquente. »

De pareils hommes ne sont pas seulement la gloire, ils peuvent être, en certains cas, le salut de la cité. Lorsque les événements imprévus de 1848 étaient venus donner aux partis indisciplinés la faveur de s'entre-déchirer sous la bannière de leurs chefs respectifs, Nevers avait échappé comme par miracle à ce privilège critique. D'un élan commun, tous les regards, tous les esprits, tous les cœurs s'étaient portés instinctivement, dans la tourmente, vers le citoyen intègre comme vers le « *virum quem* » dont parle Virgile; car il faut recourir aux antiques pour peindre ce caractère antique. Nommé dictateur pendant la période révolutionnaire, il avait su faire du sceptre terrible une houlette bénigne et paternelle; et c'est à l'unanimité des suffrages qu'il s'était vu, peu après, porté à la représentation nationale.

Cependant, la vie parlementaire n'avait point tardé à fatiguer M. Gérard. Avait-il été pris de dégoût en présence des petites passions déchaînées contre les grands principes de justice et d'humanité? Entrevoyait-il la défaite certaine, pour longtemps encore, des efforts persuasifs dans une lutte où la victoire est souvent le prix de la violence et, par conséquent provoque et légitime des violences sans fin? Ou bien plutôt, en dehors de tout motif politique, n'avait-il fait qu'obéir à des convenances personnelles? Voulait-il surveiller de près l'éducation de son fils que, par une intuition prophétique, il considérait comme destiné à réaliser plus tard les aspirations paternelles?... Toujours est-il que M. Gérard s'était retiré de l'arène parlementaire

pour rentrer dans la vie privée et reprendre l'exercice de sa profession. Et il vivait ainsi, depuis plusieurs années, aimé et respecté de tous, d'autant plus grand dans l'estime générale qu'il s'était volontairement amoindri.

Mais comment, et par quelle attraction bizarre, la pensée de Léon, absolument perdu dans sa détresse, se trouva-t-elle subitement tournée, comme par une force irrésistible, vers ce personnage éminent? Une simple nouvelle locale venait d'opérer ce prodige : M. Gérard devait passer dans quelques jours par la ville et s'y arrêter vingt-quatre heures, pour assister au mariage d'un de ses amis.

— Qui sait?... songeait vaguement Léon, c'est peut-être là le sauveur *in extremis* de ma situation désespérée... Si je pouvais le voir, lui parler, l'intéresser à moi!...

Mais quel moyen, quel espoir d'atteindre un but si invraisemblable, si ambitieux, si terrifiant d'ailleurs pour la timidité qui paralysait en lui la moindre velléité d'initiative? Il n'en entrevoyait raisonnablement aucun. Par bonheur, le hasard, cette providence déguisée, vient souvent en aide au malheureux par un capricieux enchaînement de circonstances.

Depuis l'explication orageuse survenue entre Mme Fernin et son fils, un incident s'était produit, équivalent, dans l'espèce, au retrait des ambassadeurs entre puissances : les deux soutanes avaient disparu des patères où elles trônaient symboliquement dans la chambre de Léon.

De son côté, celui-ci, auquel sa mère, à partir de ce

jour, rendait la vie insupportable à la maison, s'était peu à peu remis en rapport avec deux ou trois anciens camarades dont la fréquentation, réputée dangereuse, lui était rigoureusement interdite auparavant. Or, parmi ces jeunes gens, gratifiés par Mme Fernin des épithètes les plus sévères, il s'en trouvait un, nommé Rodolphe, que l'indépendance de sa fortune faisait naturellement le coryphée de cette petite chapelle d'innocents vauriens. Ancien condisciple de Léon, il lui rouvrit tout grands ses deux bras, dès que l'ex-lévite fit mine de vouloir s'y jeter.

Bientôt la nouvelle recrue emboîta le pas aux anciens camarades. On allait au café, et il y alla. On jouait au billard, et il carambola quelque peu, pour faire comme les autres. Tous les soirs, on se réunissait cinq ou six chez le Crésus de la bande, et là on faisait du punch, on fumait des cigares, on chantait même assez avant dans la nuit. Par chance, la maison, où se pratiquaient ces orgies au petit pied, était assez éloignée du centre de la ville pour que les intolérants ne pussent vraisemblablement se plaindre de tapage nocturne.

Léon ne fumait pas, ne buvait guère, mais il chantonnait sans se faire tirer l'oreille ; il chansonnait même de temps en temps, pour peu qu'on l'en priât. Que voulez-vous ? à défaut d'autre monnaie, il payait ainsi son écot. Quelques productions burlesques, improvisées couramment par lui sur des incidents locaux, étaient colportées çà et là par ses camarades ; et déjà deux ou trois bluettes de cette espèce avaient obtenu un assez joli succès de scandale.

Léon était ainsi devenu, sans s'en douter, la terreur

du bourgeois, généralement lâche devant le ridicule. « Un tel peut mordre, soyons poli à son égard; il pourrait nous causer quelque ennui, hâtons-nous d'être aimables » : telle est la théorie de beaucoup de fins matois, qui s'intitulent « bien pensants ».

— Mon cher, dit un jour Rodolphe à Léon, Mme Chassin m'a prié, et je lui ai promis, de te mener dîner chez elle après-demain; c'est sans cérémonie, comme tu vois. Mais sois tranquille, on ne te mangera pas. Son mari est un bon enfant, et tu ne t'ennuieras pas, j'en réponds.

Comment cette porte se faisait-elle subitement hospitalière pour l'excommunié? Il y avait là de prime abord matière à étonnement, d'autant plus que Mme Chassin était une jolie dévote, pas trop méchante, par exception, mais peu encline, cependant, à se mettre mal dans les papiers de M. le curé. Léon ne réfléchit pas qu'on commençait à le flatter parce qu'on le craignait. Il se contenta d'attribuer l'honneur de ce miracle à son ami Rodolphe.

— Ah! çà, mon très cher, il paraît que tu es décidément taillé en passe-partout, non seulement pour toi, mais pour tes amis... lui dit-il en riant... Hélas! ajouta-t-il presque aussitôt avec une ironie amère, il n'y a que les bonnes grâces de ma pauvre maman dans lesquelles je te défie bien de me faire rentrer!...

Le repas chez Mme Chassin fut des plus gais. La maîtresse de la maison eut même pour son hôte timide des attentions charmantes, auxquelles ses concitoyens et ses concitoyennes ne l'avaient guère accoutumé. Le mari était aimable, riait en dessous et versait à

boire à Léon, qui n'osait pas trop refuser. Au dessert, on démasqua le piège.

— Monsieur Léon, dit la dame en donnant à sa voix une inflexion caressante... je sais que vous faites les vers avec une facilité !...

— Oh ! madame...

— Il n'y a pas de : « oh ! madame »... je vous tiens, et je ne vous lâche pas avant... que vous m'ayez fait une promesse.

— Je m'engage pour lui, dit Rodolphe, qui était l'âme du complot.

— Allons ! allons ! promettez, monsieur Léon, promettez, que diable !... appuya le mari, faisant chorus.

— Je promets, je promets tout ce que vous voudrez, madame... répondit Léon en riant ; mais est-on bien engagé, quand on ne sait pas même à quoi l'on s'engage ?... Les théologiens ne sont pas d'accord...

— Laisse-nous tranquilles, avec tes théologiens !... riposta Rodolphe.

— Voici ce dont il s'agit, c'est bien simple, vous allez voir, dit la dame avec une gracieuse vivacité.

Puis, avec des minauderies coquettes, elle exposa l'objet de sa demande. Elle désirait qu'on lui confectionnât une gaudriole sur un fait divers local, palpitant d'actualité, dont elle ébaucha les points principaux, non sans rougir deux ou trois fois, le besoin de gaze se faisant terriblement sentir çà et là dans la seule esquisse du sujet.

Il s'agissait de célébrer, dans le langage le plus familier des dieux, la mésaventure d'un pauvre sexagénaire, bien incapable assurément de l'exploit dont

la rumeur publique le faisait le héros ou, pour mieux dire, la victime.

Ce brave homme abritait sous son toit, lui veuf, une soubrette sémillante. Il ne l'avait pas choisie lui-même ; c'était son gendre, un gendre folichon, qui la lui avait procurée, et qui peut-être ?... les bonnes langues sont si mauvaises !... Bref, au bout de quelques mois, la gente poulette était devenue « intéressante », absolument comme si M. le maire avec son écharpe, M. le curé avec son goupillon, l'y eussent autorisée. Et la chronique scandaleuse de berner le sexagénaire !

Vainement le pauvre barbon, désireux d'étouffer la calomnie, avait délié les cordons de sa bourse avaricieuse, afin d'envoyer paître au loin cette soubrette de malheur. Peine inutile ! argent perdu !... Comme des vampires, les gros farceurs de l'endroit s'acharnaient sur leur proie. Il n'était pas de vilain tour qu'ils ne lui jouassent. Chaque jour apportait quelque mystification nouvelle ; et le bonhomme tombait sans cesse dans le panneau avec la candeur d'un hanneton ahuri. C'est ainsi qu'à quelques jours de là, s'étant mis à déballer sans défiance, devant sa porte, une grosse bourriche, affriolante d'aspect, qu'un voiturier complice venait d'y déposer, il s'était trouvé en présence d'une barcelonnette inattendue ; tandis que, traîtreusement embusqués à vingt pas comme des bandits, les auteurs de cette plaisanterie barbare se tordaient de rire en voyant sa mine effarouchée !...

Tel était le canevas grossier que notre jolie dévote, avec des réticences pleines de sous-entendus, priait Léon de vouloir bien orner de quelques arabesques

poético-drôlatiques. Séance tenante, le rimeur, à la stupéfaction du couple bourgeois, écrivit, avec une déplorable facilité, sept ou huit couplets sur le rhythme des *Amours de Gonesse*, de Désaugiers, un Père de l'Eglise gauloise avec lequel il n'avait fait connaissance que depuis bien peu de temps.

Il paraît qu'un vieux s' mêl' d'aimer;
C'est l'père un Tel, pour pas l'nommer;
Il cultivait sa p'tit' servante,
Comme l'arb' qu'on plante;
Mais, cont' son attente,
L'arbre pousse un fruit dangereux...
Moquons-nous des amoureux!...

Dès qu'il voit qu' la taill' s'arrondit,
Le vieux r'nard l'aborde et lui dit :
« J'en suis fâché, ma pauv' petite,
« Allons ! pars, pars vite... etc. »

L' père un Tel lui garnit l' gousset,
La fill' part pour lâcher l' corset... etc.

Ces détestables rimes eurent une vogue terrible dans le pays. De tous côtés, à chaque heure du jour, le matin, le soir, à midi, on n'entendait plus que ce refrain idiot : « Moquons-nous des amoureux », impitoyablement psalmodié sur tous les tons par les voix méchantes de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Quant à Léon, il se reprochait amèrement, mais trop tard, la complaisante paternité du méfait.

Dans sa rage, le héros de la chanson avait songé d'abord à en étrangler l'auteur, tant il l'exécrait pour avoir, en quelque sorte, solidifié dans ses vers les

railleries volantes des mécréants. Puis, sa fureur ayant baissé d'un cran, il se contenta, comme dérivatif, d'aller trouver Mme Fernin à laquelle, après une scène des plus comiques, il tint finalement ce langage :

— Oui, madame, votre fils est un gredin, un brigand, un scélérat !... il est clair pour tout le monde, et je vous prédis, moi, qu'il périra, tôt ou tard, sur l'échafaud !...

Comme on le pense bien, Mme Fernin se fit conscience de répéter fidèlement au coupable cette série de substantifs peu flatteurs, éjaculés à son adresse par le bonhomme en délire.

— C'est vrai, j'ai eu tort, grand tort ; je me repens, répondit Léon... Certes, si c'était à refaire, je m'abstiendrais.

Déconcertée par cette résipiscence franche et loyale, Mme Fernin changea de thème, et s'écria :

— Mais ce n'est pas tout...

Ces quatre mots : « Ce n'est pas tout », vu le ton menaçant dont ils furent articulés, parurent gros d'orage à Léon, qui, par prudence, s'arma en esprit d'un paratonnerre éventuel.

C'est qu'entre la mère et le fils, depuis trois semaines, la situation s'était tendue horriblement. Mme Fernin était vigoureusement partie en guerre contre le rebelle, et le moment était venu de tirer les dernières cartouches. Elle avait, nous le savons, des alliés d'autant plus redoutables qu'ils pouvaient agir et conseiller dans l'ombre. Du reste, le plan de campagne était aussi simple que féroce : tenter d'amener

à merci par le désespoir celui qui n'avait pas voulu capituler de bonne grâce.

De son côté, Léon, meurtri et chancelant des premiers coups, était allé tomber dans les bras de son ancien camarade d'enfance, Rodolphe, un hérétique bon enfant, un sacripant plein de cœur... — Pauvre Rodolphe !... Beau, riche, aimable, mais imprévoyant et jeté sans guide au milieu d'une vie désœuvrée, il roula plus tard de faute en faute, de folie en folie, jusqu'au jour où, sortant de sa torpeur maladive pour surgir aux résolutions viriles, il s'en alla bravement mourir, un des « Mille » de Garibaldi !...

Grande avait été la fureur de Mme Fernin contre ce malencontreux auxiliaire, qui venait ainsi se jeter à la traverse de plans hardiment conçus pour combattre le combat du Seigneur, et dans lesquels entrait le projet bien arrêté de réduire l'ennemi même par la famine. Car ce n'était pas tout que le subside matériel inopinément fourni à Léon. Le plus désolant de l'affaire, c'était l'énergie morale qui, par suite, se réveillait chez celui qu'on avait résolu d'accabler. Ah ! il était joli, l'accablement du réfractaire ! On pouvait se vanter d'avoir touché juste !... L'abbé Courtaud n'avait qu'à se frotter les mains !... Et puis, nouveau déboire : l'opinion publique n'avait-elle pas l'air de se ranger du côté de l'excommunié !... Et plus d'un gros bonnet, mâle ou femelle, ne trouvait-il pas plus prudent de se brouiller avec les bonnes raisons de Mme Fernin qu'avec les mauvaises rimes de son fils !... Enfin, n'était-ce pas une dérision, que ce « pilier d'estaminet » se permît encore d'assister, le dimanche, à la grand'messe, dans son banc, à elle !...

— Non, oh! non, ce n'est pas tout... reprit Mme Fernin, exaspérée.

— Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il encore?... interrogea Léon d'une voix calme, où perçait une pointe d'ironie.

— M. le curé...

— Allons ! bon !... toujours M. le curé !...

— Oui, M. le curé assure... ah ! malheureuse mère que je suis !...

— Mais voyons, de grâce... qu'assure-t-il encore, ce doux pasteur ?

— Hélas ! il assure... et il a bien raison, le cher homme !... que tu es devenu...

— Quoi ?

— Le fléau de la paroisse !...

— Le fléau de la paroisse ?... Ma foi, c'est drôle, ça !... à la bonne heure !... on pourrait faire une chanson là-dessus... dit Léon, en éclatant d'un rire exagéré... Tiens, veux-tu que j'essaye... pour voir ?...

Et il se mit à fredonner, toujours sur l'air des *Amours de Gonesse*, en improvisant à mesure :

Mossieu l' curé, d'un air bénin,
S'en va dire à madam' Fernin :
« Vot' fils est l' fléau d' la paroisse !...
« Pour vous quelle angoisse !...
« Sans compter qu' ça froisse
« Tout c' que l' pays compt' de brav's gens !...
« Ça va-t-y durer longtemps ? »

Puis, avec un haussement d'épaules, il ajouta :

— En vérité, je trouverais M. le curé bien sévère, si ses paroles étaient moins ridicules !...

— Comment, misérable !... tu ne respectes plus

rien !... pas même le clergé !... s'exclama Mme Fernin avec une fureur fanatique.

Léon savoura douloureusement l'épithète de « misérable » qui sonna longtemps à son oreille ; puis, avec une gravité sarcastique, il répondit :

— Je respecte, au contraire, tout ce qui est vraiment respectable. Mais on a pris à tâche de me rendre la vie impossible. On m'a dépouillé brutalement de ce que j'avais de plus cher au monde, ton affection, pauvre mère !... Depuis que j'ai exprimé la crainte de faire un mauvais prêtre, on ne me juge plus digne d'être un simple chrétien, doux et humble de cœur, comme Jésus les aimait. On m'excommunie avec ensemble. Eh bien ! cela m'a révolté à la fin ; je me suis retourné du côté des infidèles, et, ma foi, je ne m'en trouve pas plus mal !...

Le seul réconfort de Léon au milieu de ses traverses, le seul point bleu dans son horizon, selon l'expression du poète, c'était son inaltérable foi dans le cœur de la baronne. Elle était pour lui, ensemble ou tour à tour, selon les dispositions de son esprit, sa grande sœur chérie, sa bonne petite maman pour rire, la chaude et douce lumière de son âme. Depuis que le secret de la poste restante avait transpiré, il s'était imposé un pénible sacrifice : celui de renoncer aux lettres de son amie, dans la crainte de la compromettre. Mais il allait, à de rares intervalles, glisser furtivement à la boîte de quelque village, à deux ou trois lieues de là, les pages qu'il griffonnait encore en cachette. Ainsi leur pauvre bonheur ne battait plus que d'une aile !...

Et quel désordre échevelé dans son style épistolaire ! Comme sa prose était bien la fidèle image du chaos où il vivait ! Comme son esprit vagabondait sans trêve et battait follement la campagne ! Ah ! sans l'image adorée, constamment présente et lumineuse à ses yeux, comme un phare, il se croirait souvent perdu !... Mais qu'y avait-il d'étonnant, après tout, qu'il s'y perdît, lui et son latin, quand la croix et la bannière s'y fourvoyaient pitoyablement ?... En effet, il y avait deux ans à peine, son haut et puissant seigneur l'évêque, Dominique-Augustin Dufêtre, avait hautement prédit, en lui décernant le prix de philosophie, qu' « il serait la gloire du diocèse » ; et aujourd'hui son digne curé le proclamait « le fléau de la paroisse » !...

Pour s'étourdir sur l'horreur de sa situation, il s'émancipait farouchement !... Il avait jeté entre sa mère et lui l'abîme désormais infranchissable d'un dévergondage effréné : il fréquentait le café, il buvait du punch, il jouait au billard !... Il allait bien encore à la messe le dimanche ; mais, à parler franchement, c'était surtout pour y regarder une jeune personne, en pensant à son amie... Or, cette jeune personne, tout à fait avenante, ma foi, n'avait-elle pas eu le malheur, il y avait trois semaines, de se trouver mal au milieu de l'office, si mal même qu'on avait été obligé de la délacer de fond en comble, sous ses yeux, à lui !... Oh ! il ne s'en cachait pas, il avait été alors très ému, très ému !... Mais sa mère était furieuse ; elle prétendait que c'était ridicule et... indécent... de se trouver mal comme cela, en public. Surtout — conçoit-on pareille tyrannie ? — elle lui ordonnait de fermer les yeux !... Foin de la défense !... C'était plus fort que lui... et... il avait

joliment pensé à son amie, en regardant en dessous la jeune fille !...

Mais voilà qu'une pensée triste succédait à ce riant souvenir. Il se sentait un remords sur la conscience depuis quelques jours. Ah ! c'est que, dans ces toutes petites villes, la lâcheté se respire dans l'air... Inconsciemment, et en ne croyant que faire de l'esprit, ce qui déjà était très bête, il avait fait de la peine à un vieillard, ce qui eût été infâme sans la piètre circonstance atténuante de l'étourderie. Mon Dieu ! oui, lui, dont son amie aimait la petite muse imprégnée de nostalgie lamartinienne, il s'était avili à jouer un air de mirliton. Et pourquoi?... pour faire rire un tas d'imbéciles sans cœur aux dépens d'un pauvre homme inoffensif... Aussi, par instants, et modestie à part, il se trouvait comme une vague ressemblance avec le Triboulet de Victor Hugo, dans le *Roi s'amuse*, au premier acte ; d'autant plus que, lui aussi, « le vieillard l'*avait* maudit !... » grotesquement, il est vrai, mais enfin il l'avait maudit tout de même...

A propos, il fallait terminer par quelque chose de moins lugubre. Si cela pouvait l'intéresser, le pays était mis d'avance en révolution par l'approche d'un gros mariage, qui devait se célébrer dans huit jours, et l'illustre avocat de Nevers, M. Gérard, allait, disait-on, honorer la fête de sa présence. Quant à lui, Léon, ce Léon si mal vu des familles il y avait quinze jours à peine, il s'attendait d'un moment à l'autre à recevoir une invitation. Mais son amie devinerait-elle, en mille, ce qui lui valait cette faveur grande ?... Oh ! il en rougissait : c'était cette exécrable chanson sur le vieillard, que plusieurs dévotes s'étaient avisées de trouver

amusante !... Ah ! çà, voudrait-on la lui faire chanter au dessert ?...

La lettre de Léon disait, en post-scriptum :

« J'espère que le colonel se tient pour battu. Votre *prise de voile* lui aura sans doute fait comprendre que, pour lui du moins, vous êtes morte au monde... Hélas ! chère aimée, que ne puis-je aller sans retard chanter l'*alleluia* de votre résurrection !... »

VII

Huit jours après, la ville était sens dessus dessous, ainsi que Léon l'avait annoncé à la baronne. Le mariage, à la mairie, puis à l'église, s'accomplit avec un éclat inaccoutumé. Le curé surtout, jaloux d'en donner aux conjoints pour leur argent, déploya à la cérémonie religieuse toutes les pompes mondaines de son domaine spirituel. La population s'était levée comme un seul homme, se bousculant à qui mieux mieux, pour voir de plus près la toilette de la mariée.

Léon avait été invité régulièrement et dans les formes. Seulement, la dame obligeante, qui l'avait rendu coupable de la vilaine chanson, lui fit comprendre à demi-mot qu'une politesse en valant une autre, la famille s'attendait à trouver quelques vers de circonstance sous la serviette de la jeune épousée. Le poète s'exécuta de très bonne grâce, heureux d'acheter à ce prix l'honneur d'approcher M. Gérard, qui, à ses yeux, était le héros principal de la fête.

Que le lecteur se rassure : nous lui ferons grâce de l'énorme menu du repas de noces. Il suffira de dire

qu'on mangea comme on mangeait alors en province, avec une componction animale et sans préoccupation politique. Pendant plus de trois longues heures, des charretées de victuailles variées se succédèrent sur la table.

De l'une des extrémités de l'immense fer à cheval où, selon l'usage, on avait relégué les plus jeunes convives, Léon couvait du regard son premier grand homme, vers lequel l'attirait une sympathie irrésistible en même temps qu'une respectueuse admiration. Assis à la place d'honneur, à la droite de la mariée, M. Gérard éclairait de sa belle physionomie cette assemblée un peu vulgaire, composée de débonnaires bourgeois. A deux ou trois reprises, il sembla à Léon que l'éminent avocat, en s'entretenant avec sa voisine, tournait les yeux de son côté. Qui sait? peut-être parlait-on de lui en ce moment? peut-être était-il question de ses misérables petits vers, qu'il trouvait, en effet, bien misérables en se les répétant tout bas à lui-même?...

Enfin on arriva au dessert. C'était le quart d'heure psychologique de la fusion. Les conversations particulières entre hommes parlant affaires, entre femmes caquetant toilettes et chiffons, venaient de cesser comme par un mutuel accord. Selon toute apparence, on allait toaster au bonheur des jeunes époux, et — à tout seigneur, tout honneur — M. Gérard allait probablement ouvrir le feu de l'éloquence. Les yeux et les oreilles se dilataient sur toute la ligne.

— Mesdames et messieurs, dit simplement M. Gérard, ma charmante voisine, la femme de mon ami,

a reçu, à l'occasion de son mariage, deux ou trois strophes, ma foi, fort bien tournées, et que je demande la permission de vous lire.

Il se fit un silence religieux. Et d'une voix nette et harmonieuse, avec un exquis sentiment du rhythme, tempéré par des nuances d'une familiarité savante, le lecteur égrena, un à un, ces versiculets qui n'étaient ni plus mauvais ni meilleurs que les trois quarts de leurs semblables faits sur commande, mais qui se transfigurèrent momentanément en passant par cette bouche d'or.

Les bourgeois et les bourgeoises, émerveillés, regardaient Léon, devenu rouge comme une pivoine.

— Oh ! que c'est charmant !...

— Que c'est joli !...

— Comme c'est spirituel !...

— Et délicat !...

Disaient les convives, en s'empruntant, de confiance les uns aux autres leurs formules élogieuses.

Léon lui-même trouvait maintenant ses vers passables, tant le lecteur avait habilement relevé leur honnête platitude, pavée de bonnes intentions.

— Il me semble, reprit, un instant après, M. Gérard avec une bonhomie persuasive, que nous sommes très bien à table, n'est-ce pas votre avis?...

— Oui, oui, répondirent des voix nombreuses.

— Eh bien ! pendant que nous sommes au dessert, si nous priions l'auteur des strophes que je viens de lire de nous régaler de quelque autre pièce de sa composition ? Quand on fait des vers comme ceux que vous avez entendus, on n'en est pas à son coup d'es-

sai. De plus, on m'assure que le poète est doué d'une excellente mémoire.

— Oh ! oui, qu'il nous récite quelque chose... C'est cela, c'est cela !... fit toute l'assistance en chœur.

On entendit même, à l'adresse de Léon, un solo encourageant de Rodophe, modulé familièrement à demi-voix :

— Allons ! ne fais pas la bête ; va !...

La recommandation : « Ne fais pas la bête, » était parfaitement en situation. Léon avait l'air stupide. Néanmoins, songeant à son amie, à la possibilité de la revoir qui s'ouvrait peut-être devant lui en ce moment, s'il parvenait à conquérir le protecteur que le hasard lui envoyait, il se leva, plus mort que vif...

En dehors de ses plates inspirations du cru, sa muse, dans le genre noble, ne s'était guère exercée jusqu'alors que sur des sujets exclusivement religieux. Mais les honnêtes sentiments qu'il exprimait en marge d'idées orthodoxes, le cœur qu'il mettait dans son débit simple et naturel, sans oublier l'indulgence des auditeurs, lui valurent un succès énorme et bruyant.

— Encore ! encore quelque chose !... lui criait-on après chaque morceau.

M. Gérard, pour qui uniquement Léon se mettait ainsi en frais de récitation poétique, était positivement enchanté et donnait le signal des applaudissements. Il pria l'auteur de bisser la fin d'une pièce intitulée le *Massacre des Innocents* ; c'était une apostrophe enthousiaste quand elle s'adressait aux martyrs triomphants, élégiaque et attendrie en redescendant vers la mère inconsolable.

Pour vous, petits enfants, qui chantez les louanges
Et célébrez au ciel les bienfaits de l'Agneau,
Essaim charmant de jeunes anges
Que la mort souriante a ravis au berceau,

Ah ! la terre d'exil est pour vous inconnue;
Enfants, vous triomphez sans avoir combattu;
Fleurs des martyrs, troupe ingénue,
La fleur de l'innocence est pour vous la vertu.

A peine avez-vous vu votre première aurore,
Que déjà de splendeur vous êtes couronnés;
Lis brillants qui venez d'éclore,
Pour embaumer les cieux Dieu vous a moissonnés!

Oh! bénissez le coup qui brisa votre vie :
L'innocence, qui fait votre titre au bonheur,
Vous eût peut-être été ravie,
Si vous aviez connu ce monde corrupteur...

Mais vous montez au ciel, radieuses phalanges,
Laissant au siècle impur ses plaisirs criminels;
Vous avez échangé vos langes
Pour les écharpes d'or des parvis éternels!...

Et toi, triste Rachel, que ta douleur se calme;
Vois tes fils, aussi beaux qu'un rayon du matin,
Jouer là-haut avec la palme
Que le Seigneur plaça sur leur front enfantin!

Console-toi, Rachel, et bannis tes alarmes;
N'afflige plus le cœur de tes fils glorieux;
Pauvre Rachel, sèche tes larmes :
Tu pleures sur la terre, ils chantent dans les cieux!..

Léon n'avait pas seize ans quand il avait composé ces vers. Jusqu'à ce jour, il n'avait jamais fait grand cas de ces rimes ; mais la faveur marquée dont

M. Gérard honora ce petit poème le rendit par la suite particulièrement cher à son auteur.

Après le dîner, on s'arrachait le poète, pour le cribler de félicitations amphigouriques et ampoulées. Ses concitoyens étaient fiers pour le quart d'heure d'un talent du cru, estampillé, pour ainsi dire, et contrôlé par la première autorité intellectuelle du département. Au salon, toutes les dames voulaient danser avec Léon. Mais, par suite de son éducation première, la danse lui était moins familière encore que l'équitation.

N'importe ! la jolie personne qui l'avait rendu coupable de l'affreuse chanson, et qui s'attribuait justement son triomphe de la soirée, tenait essentiellement à donner une leçon de pastourelle au novice ; et celui-ci, à son corps défendant, devait s'exécuter à la première contredanse.

Le moment critique approchait, et Léon tremblait déjà de tous ses membres, lorsqu'il se sentit doucement frapper sur l'épaule. Il se retourna. O surprise !... c'était M. Gérard...

— Dansez-vous, mon jeune ami ?

Ces mots : « Mon jeune ami » résonnèrent à ses oreilles comme une suave mélodie.

— Non, monsieur, dit-il, mettant effrontément en oubli la promesse qu'on lui avait arrachée de figurer au prochain quadrille.

— Eh bien ! reprit M. Gérard avec un sourire bienveillant, sortons, voulez-vous ?... Nous causerons un peu en nous promenant.

Léon ne se le fit pas dire deux fois. Un instant après, il était dans la rue déserte, à côté de celui dont

l'accès, huit jours auparavant, lui paraissait un rêve irréalisable. Et cet homme lui parlait avec intérêt, avec bonté, avec familiarité!... Il se demandait s'il ne faisait pas un nouveau rêve formant, dans sa cervelle hallucinée, la contre-partie du précédent. Mais il fallait bien se rendre à l'évidence. M. Gérard venait de poser sa main sur le bras de Léon.

— Mon jeune ami, lui dit-il, après qu'ils eurent marché quelques instants côte à côte et en silence... je connais votre histoire, ou du moins je la devine en gros, d'après le peu que j'en ai entendu... En somme, vous êtes embarrassé, vous ne savez par où commencer la vie, n'est-ce pas?... Eh bien! moi aussi, j'ai passé par là; moi aussi, j'ai été pauvre, sans appui, ne sachant où donner de la tête... Si vous saviez dans quelles conditions pénibles j'ai fait mon droit!...

Léon écoutait avec recueillement cette voix puissante, se faisant douce, se faisant humble, en quelque sorte, pour mieux descendre dans son esprit et dans son cœur. Au milieu des épanchements naïfs de cette grande âme, tirant gloire de sa misère passée afin d'encourager une misère présente, il y eut surtout l'« histoire d'un soulier raccommodé sur une route, au bord d'un fossé, avec un canif et de la ficelle »... oh! une histoire qui arracha à Léon des larmes d'attendrissement et d'admiration!

La conversation dura ainsi plus d'une heure, le jeune homme n'y plaçant que quelques mots, de distance en distance, afin de répondre aux questions que lui posait M. Gérard, en évitant, avec une discrétion et

une délicatesse infinies, de heurter les plaies du cœur ou les susceptibilités de l'amour-propre.

— Et la conclusion de tout ce que je viens de dire, reprit celui que Léon écoutait avec raison comme un oracle, c'est qu'il faut que vous fassiez comme j'ai fait. C'est l'Université qui m'a sauvé ; c'est l'Université qui vous sauvera, si vous le voulez. C'est là, voyez-vous, l'*alma parens*, la mère nourricière des déshérités intelligents. Et notez bien qu'on peut trouver, par la suite, de bonnes occasions, non pas de renier, mais de lâcher honnêtement la main qui nous a sauvés, sans que rancune nous en soit gardée... Voyons, mon jeune ami, concluons, car je pars dans deux heures : voulez-vous entrer au collège de Nevers, en qualité de maître d'études, avec quelques leçons en ville pour bonifier la situation ? C'est tout ce que je puis vous offrir pour le moment. Et j'ajoute que c'est ce que vous pourriez faire de mieux ; car vous êtes jeune, il vous serait facile de vous préparer à l'École normale supérieure... Qu'en dites-vous ?

Léon ne répondit pas. L'émotion lui coupait la parole. La pensée de retourner à Nevers dans un bref délai le suffoquait délicieusement.

— Peut-être la proposition ne vous sourit pas, mon jeune ami ? continua M. Gérard, qui ne comprenait rien à ce silence. Maître d'études, ce n'est pas très séduisant, j'en conviens ; mais on n'en meurt pas, et la preuve, c'est que moi, qui vous parle, je n'en suis pas mort... Je vous le répète, c'est une question d'avenir.

— Et de présent surtout ! dit Léon, recouvrant enfin

l'usage de la voix... oui, de présent, monsieur ; car ma position ici n'est plus tenable, et si j'y reste encore, c'est que je ne sais où aller, ni que devenir... Mais, puisque vous daignez vous intéresser à moi, j'accepterai avec reconnaissance la situation dont vous parliez tout à l'heure...

— Diable ! mon ami, diable !... fit M. Gérard, en dissimulant sous cette interjection répétée la pitié que lui inspirait le cri de détresse de Léon, il paraît que cela presse !... Le malheur est qu'en ce moment les cadres du collège sont au grand complet. Songez donc, nous sommes presque au début de l'année scolaire ; la rentrée a eu lieu, il y a quinze jours à peine... Voyons ! voyons... Comment faire ?...

Il réfléchit une minute, pendant laquelle le cœur de Léon cessa de battre.

— C'est égal, reprit M. Gérard, soyez tranquille et comptez sur moi : sans faire de tort à personne, bien entendu, je vais remuer ciel et terre dans ce petit monde qui, pour moi, est le plus intéressant de tous, et où, par exception, j'ai gardé quelque influence...

— Oh ! merci, monsieur, mille fois merci !... s'écria Léon, revenant à la vie. Vous êtes mon sauveur !... merci !... merci !...

— Ne me remerciez donc pas tant, candide jeune homme ! interrompit M. Gérard avec une ironie touchante ; vous ne voyez donc pas que j'agis par intérêt ?... J'aime vos vers, moi. Par conséquent, je suis bien aise de vous avoir sous la main pour que vous me les disiez de temps en temps, comprenez-vous ?...

Le jeune homme souriait, l'œil humide...

— Et sur ce, ajouta vivement M. Gérard en serrant

la main à Léon, au revoir, à Nevers, et à bientôt !... entendez-vous?... à bientôt... Je vais prendre congé des « gens de la noce », comme on disait au vieux temps.

On rentra. La dame à la chanson, qui guettait Léon au retour, revint à la charge. Chose promise, chose due ; il fallait s'exécuter : les bons comptes font les bons amis. Et comme son poète lui parut peu apte en ce moment à discerner les différentes figures du quadrille, ne voulant pas d'ailleurs démordre de son idée, elle proposa à la société de danser une ronde, une simple ronde, afin de mettre l'art chorégraphique à la portée de son élève. On se prit les mains pour former la chaîne tournante et l'on sauta ainsi, un bon quart-d'heure, comme les enfants, avec une mignonne fillette au milieu du cercle, chargée d'embrasser l'objet de ses préférences... C'était charmant. Mais les mains, les jambes, les lèvres de Léon étaient distraites... Toute la fête était dans son cœur.

TROISIÈME PARTIE

AMOUR BRISÉ

I

Fidèle à sa promesse, M. Gérard avait « remué ciel et terre. » Il n'y avait pas de place vacante au collège ; mais on en avait fait une en envoyant ailleurs un maître d'études, afin de donner sa survivance à Léon. Entre Mme Fernin et son fils, les adieux n'avaient pas été bien tendres.

— Eh bien! pars, lui avait-elle dit... c'est pour moi un bon débarras!... Va-t'en occuper la jolie place que t'a trouvée ton M. Gérard... un *rouge!...*

Cette épithète — « un rouge » — dans l'esprit et dans la bouche de Mme Fernin, comme dans la bouche et dans l'esprit de beaucoup de gens, à cette époque, était le plus formidable pavé qu'on pût lancer à la tête de quelqu'un. L'adversaire atteint par un tel projectile ne devait pas s'en relever.

Tante Germille faillit devenir folle de joie en revoyant son neveu.

— Enfin te voilà!... dit-elle... et pour longtemps, j'espère ; ta mère ne reviendra pas te relancer de si tôt... En tous cas... sentinelle, prenez garde à vous!... tu ne te laisserais plus surprendre?

— Hélas! je suis bien tranquille de ce côté ; je n'existe plus pour elle, répondit Léon, en poussant un gros soupir.

— Par exemple, reprit la tante, s'empressant de couper court aux idées tristes par sa volubilité charmante... je suis un peu déroutée par ton retour. Car enfin tu reviens et... tu ne reviens pas... Qu'est-ce que je bredouille, mon Dieu?... je veux dire : tu ne reviens pas t'installer dans ta petite chambre, là-haut, où je pouvais te dorloter et te gronder, selon tes mérites... Certainement tu es un brave garçon ; mais on n'est pas parfait, n'est-ce pas? Ainsi, te souviens-tu... dis-moi, t'en souviens-tu? de l'abominable tour que tu m'as joué, un jour que tu t'étais flanqué de cheval par terre, et que tu voulais me cacher cette équipée? C'est ça qui était vilain de ta part!...

Léon éprouvait une sorte de délassement, quelque chose comme une détente générale des nerfs et de tous les membres, à entendre jacasser tante Germille. Ce bavardage inoffensif, succédant aux aigres criailleries de Mme Fernin, lui faisait l'effet d'une flûte douce prenant la place d'une crécelle.

— Oh! tu ne peux pas te figurer combien mon pauvre esprit a travaillé là-dessus... ajouta la tante. Chaque fois que je repensais à cette maudite chute de cheval, je me disais : « Mais qu'est-ce qui a bien pu le prendre, tout d'un coup, comme ça, de s'en aller courir

la pretentaine avec une douzaine de sangsues en croupe ?... » Voyons, avoue-le maintenant, la tête n'y était plus ?... Et la preuve, c'est que tu as positivement manqué d'égards au pharmacien, l'honnête M. Morel... T'en souviens-tu ?

— Chère tante !... fit Léon en souriant ; comme elle a retenu tous ces détails !...

— Oui, mais maintenant, bernique !... je n'aurai plus rien à retenir, ou du moins pas grand'chose, puisqu'il va falloir, n'est-ce pas ?... que tu couches à la caserne et que tu manges à la cantine...

— C'est singulier, tante chérie, comme vous avez le langage militaire !... Vous avez manqué votre vocation : vous deviez naître garçon, et devenir soldat !...

Tante Germille se troubla sous cette innocente plaisanterie.

— Ah ! tu trouves ?... fit-elle involontairement.

— Dame, oui, répondit Léon ; la caserne au lieu du collège... la cantine à la place du réfectoire... Et tenez, tout à l'heure, vous m'avez dit, deux ou trois fois : « T'en souviens-tu ? » Franchement, il ne manquait à ces paroles que la musique... A quoi songez-vous donc ainsi, bonne tante ?

— Je songe quelquefois que... je voudrais te voir... ce que tu dis que j'aurais dû être !... Soldat !... répliqua Germille, à peu près remise de son trouble. Ah ! c'est un bel état, et... honorable, celui-là !... Mais, sotte que je suis ! les livres sont bien mieux ton affaire, à toi. Dans la carrière de l'instruction, tu peux monter vite en grade, sais-tu ?... On dit que tu as la bosse des livres... C'est vrai, là comme ailleurs, les commencements sont durs ; mais, mon garçon, que veux-

tu ? il faut bien être simple troupier, avant de passer... capitaine !...

— Allons ! bon ! voilà les troupiers et les capitaines, maintenant !... s'écria Léon, en éclatant de rire... Décidément, ma bonne petite tante, vous tournez à l'uniforme...

Tante Germille, cette fois, s'était enfuie en rougissant comme une pensionnaire, par crainte de trahir son secret, — un secret qu'elle gardait depuis tant d'années, et qu'elle s'était juré d'enporter avec elle dans la tombe !...

Il était dix heures du matin. Léon courut présenter ses hommages à son protecteur, qu'il savait devoir rencontrer à son cabinet de consultations, et qui l'invita à dîner pour le soir même. Dans l'après-midi, il alla faire visite au directeur du collège, avec lequel il convint de son installation pour le lendemain. Quant à la baronne, elle avait été prévenue par une lettre de son arrivée. Il ne pouvait manquer de la voir bientôt. On était à la fin d'octobre. Il faisait une journée superbe. Pour s'entretenir plus intimement avec ses souvenirs et ses espérances, Léon se rendit au parc. Comme tout y était changé !

Les grands arbres étaient toujours là, montant leur faction séculaire ; mais ce n'étaient plus les grands arbres ombreux du début de son chaste amour. L'arcature des branches se détachait, roide et sèche, sur le fond du ciel, au lieu de disparaître en se jouant, comme autrefois, à travers la frondaison luxuriante. Et ce gazon, flasque et fané aujourd'hui, était-ce bien le même qui, quelques mois auparavant, étalait aux

yeux ses nappes de velours épais et chatoyant ? Seul, l'affreux sifflement des locomotives déchirait encore les oreilles ; voulait-il dire à Léon que le temps des rêves était passé ?...

Ces impressions pénibles, Léon essaya de les adoucir en les passant au crible doré de la poésie. Depuis que sa muse lui avait attiré un patronage d'élite, elle avait conquis ses grandes et petites entrées dans toutes les émotions de sa vie. Pareilles à des nymphes entrevues vaguement, les idées tourbillonnaient, d'abord confuses, dans son esprit; puis, peu à peu les images se dégagèrent, nettes et distinctes, pour s'encadrer avec précision dans la strophe complaisante et cadencée :

O parc, voici venir l'automne menaçante,
Qui balaîra dans l'air tes verdoyants débris,
Et mon œil voit déjà la feuille jaunissante
Voltiger tristement sur tes gazons flétris.

Le soleil, ranimant sa chaleur affaiblie,
Semble te regarder d'un regard de langueur,
Comme un amant contemple avec mélancolie
L'objet dont il a peine à détacher son cœur.

La brise qui soupire, harmonieuse plainte,
Semble avec plus d'amour dans ton sein palpiter,
Comme une amie imprime une plus douce étreinte
Au cœur de son ami qu'il va falloir quitter...

Après avoir erré à travers les allées désertes, Léon s'assit quelques instants, comme pour écouter plus à l'aise la voix des souvenirs. On devine quel banc avait attiré sa préférence. Et la petite cachette, qui avait été sa confidente, il y porta instinctivement la main ; mais

elle était vide et froide, comme un cœur d'où l'amour s'est envolé. Il comprit qu'il fallait réagir contre la tristesse et la rêverie qui l'envahissaient. Il ne s'appartenait plus. Dans quelques heures, il allait s'asseoir à la table d'un personnage éminent ; et, le lendemain, devait commencer pour lui une existence nouvelle, absolument prosaïque et terre-à-terre.

— Allons ! se dit-il en se levant, du courage !... Platon, qui avait été poète dans sa jeunesse, bannit plus tard les poètes de sa *République;* tâchons d'imiter cet exemple : bannissons-nous de nous-même !...

Il fut accueilli avec la plus sympathique cordialité par la famille de M. Gérard. Il vit, pour la première fois, ce soir-là — car c'était jour de sortie au collège — le fils de la maison, M. Adrien : un jeune homme de quinze à seize ans, brun, maigre, élancé, au physique ; au moral, calme, réfléchi, ne parlant pas beaucoup et ne faisant pas trop parler de lui. Heureux les fils de pareils pères !... Comme la vie s'ouvre, grande et belle, devant eux !... M. Adrien terminait alors ses humanités. Depuis, Dieu merci, il a fait sa large trouée dans le monde.

Après le repas, M. Gérard, prenant Léon en particulier, ne dédaigna pas de lui donner des conseils pédagogiques, entrant dans les plus menus détails, qu'il connaissait, disait-il, par expérience. Quatre heures de liberté par jour, pendant les classes du matin et du soir, et le reste du temps à la chaîne : telle était la vie régulière dans laquelle il allait entrer. Au réfectoire, en récréation, au dortoir, jour et nuit, il devait exercer une surveillance de tous les instants. Il aurait bien une

petite chambrette à lui ; mais il coucherait au dortoir, dans un angle un peu écarté, sa couchette ne se distinguant de celles de ses élèves que par le luxe honorifique et pudibond d'une paire de rideaux blancs.

Que M. Gérard connût ainsi, sur le bout du doigt, toutes ces particularités, il n'y avait à cela rien d'étonnant ; car il était depuis longtemps président du conseil d'administration du collège. Après avoir spontanément renoncé aux plus hautes distinctions civiques, il avait tenu à conserver cette charge modeste et asservissante. C'était, de la part de ce noble cœur, un acte de piété filiale envers l'Université, l'*alma parens*, comme il l'appelait, sa mère adoptive d'autrefois.

Après avoir énuméré les devoirs et les charges de la situation, le protecteur de Léon s'attacha à lui faire comprendre les avantages de ce noviciat austère, de cet apprentissage laborieux, où se sont trempées tant d'intelligences solides pour s'élancer ensuite, armées de toutes pièces, à de brillantes destinées.

Léon se retira, de plus en plus touché d'une bienveillance si marquée. Mais le pauvre garçon était-il capable de se plier à cette existence continue d'abnégation, d'énergie et de travail ? Chez lui, la raison se trouvait alors dominée par la sensibilité ; l'équilibre moral était rompu ; et se rétablirait-il jamais ? Une susceptibilité maladive, résultat de son éducation manquée et des oppressions subies, paralysait à peu près complètement les qualités de cœur et d'esprit dont la nature l'avait doué. Il est dans la vie de faux départs, dont on ne se rattrape que difficilement, dont quelques-uns ne se rattrapent jamais. Comme le disait

Léon lui-même dans ses épanchements intimes avec la Muse :

> L'arbrisseau languissant garde toujours l'empreinte
> De l'éclair dévorant dont il fut foudroyé !...

Cette Université tant calomniée, mais qui, des enfants qu'on lui confie, fait des hommes, des citoyens ; cette Université, qui maintenant devenait sa patronne hospitalière, ah ! que n'avait-elle été tout d'abord sa robuste nourrice ! Il eût puisé, dans le scepticisme éclairé de son enseignement, une plus saine appréciation des choses de la vie et, par suite, une force d'initiative qui, aujourd'hui, hélas ! lui manquait douloureusement !...

Fatigué du voyage, car il avait passé la nuit entière en diligence, il alla chercher le repos, pour cette fois encore, sous le toit paisible de tante Germille. En s'endormant, il pensait au lendemain, à son amie qu'il espérait rencontrer au parc, à la lettre qu'il cueillerait sans doute, au passage, de la main à la main. Sa paupière se ferma sur cette gracieuse image, dont il continua de se bercer en songe.

Il se leva de bon matin, tout allègre et réconforté par une nuit bien employée. Une énergie insolite l'animait ; il se sentait de taille à faire face à toutes les exigences de la situation.

— Très bien ! très bien !... fit tante Germille en l'embrassant... bonne tenue, bon pied et bon œil !... Avec ça, on peut entrer en campagne...

Dès huit heures, il arpentait la grande allée du parc,

celle par laquelle la baronne conduisait ses petites filles à leur pensionnat. Le temps était légèrement brumeux ; un vent froid lui frappait le visage. Singulier aveuglement de l'amour, qui subordonne tout à ses chimères, et qui s'imagine que le printemps même est éternel ! Léon gémit de ces phénomènes tout naturels comme d'un malheur imprévu. C'en était donc fait de ces délicieuses rencontres matinales d'autrefois ? Il allait falloir y renoncer...

Bientôt les deux petite filles parurent, se donnant la main. Mais, ô déception ! c'était la femme de chambre, Suzette, qui les accompagnait. Que se passait-il ? Son amie devait être malade, assurément. En dehors de cette pénible explication, aucune hypothèse ne lui semblait admissible. Il retourna chez sa tante, mécontent, très inquiet, et fit porter sa malle au collège.

L'installation officielle fut lestement bâclée. Le principal, M. Matossin, un bonhomme court de taille et ventripotent, présenta Léon à ses élèves avec un majestueux laconisme :

— Jeunes élèves, je vous donne pour maître d'études un sujet digne des plus grands égards, et recommandé pour son mérite par des personnages influents !...

Plusieurs de ceux auxquels s'adressaient les paroles ronflantes du directeur sourirent malicieusement, n'acceptant l'éloge du « sujet digne des plus grands égards » que sous bénéfice d'inventaire ; d'autant plus que leur première impression n'était pas favorable au nouveau venu, sombre et rêveur. Mais M. Gérard, qui, décidément, avait toutes les délicatesses du cœur et de

l'esprit, trouva moyen de venir au collège, le jour même, pendant la récréation de midi ; et en pleine cour, aux yeux de tous, il se promena pendant un gros quart d'heure, bras dessus bras dessous, avec son protégé.

Léon se trouva de la sorte bien posé dans l'opinion. Il avait grand besoin de ce renfort de prestige. Car son air préoccupé, sa mine malheureuse et déconfite, eussent largement prêté aux taquineries de l'âge sans pitié, si, pour s'en garantir, il n'avait eu que la recommandation pompeuse de M. le principal.

Vers quatre heures, le portier, — un portier boiteux comme Tyrtée, mais fier comme Artaban — lui remit une lettre refusée par lui, le matin, des mains du facteur, « parce que — articula superbement ce fonctionnaire — j'ignorais encore que monsieur fût des nôtres !... »

Léon se retira à l'écart pour cacher son émotion. Sa main tremblait en décachetant la lettre, et il devenait pâle de plus en plus, à mesure qu'il lisait.

Il était enfin revenu, lui disait-on, et dans des conditions dont on ne saurait trop le féliciter au point de vue de son avenir. C'était pour lui un avantage immense que d'avoir su se concilier la bienveillance d'un personnage aussi considérable que M. Gérard. Sous un pareil patronage, les aptitudes de son intelligence allaient certainement trouver leur pente et suivre une direction éclairée.

Quant à elle, il n'en devait pas douter, elle éprouvait, de cette chance heureuse, une satisfaction toute maternelle cette fois. Elle pourrait donc assister, avec

un secret orgueil, au développement de ses efforts et à l'éclosion de ses espérances. Elle désirait que leur bonne amitié, bien que forcément reléguée désormais au second plan dans les préoccupations de sa vie nouvelle, lui vînt cependant en aide et le soutînt dans ses luttes; car, elle ne craignait pas de l'avouer, elle se résignerait difficilement à la pensée de n'être plus pour lui qu'une étrangère.

Un peu souffrante depuis quelques jours, elle avait dû, par ordonnance du docteur, renoncer aux courses matinales, trop fraîches pour sa santé. Voilà pourquoi il recevrait par la poste et à son nouveau domicile, cette lettre chargée de mille félicitations et des vœux les plus sincères...

— Malheureux que je suis !... pensa Léon, après avoir lu... malheureux que je suis !... mon amie ne m'aime plus !...

Comme la fin de cette journée lui parut longue ! Et, le soir, en se promenant au milieu de la double rangée de lits blancs où s'endormaient doucement ses élèves, de quelles lancinantes angoisses il sentait son cœur mordu !... Bientôt il entra dans sa petite chambre, pour y pleurer à chaudes larmes. S'étant ainsi dégonflé la poitrine des sanglots qui l'oppressaient, il écrivit à la baronne. Mais quel embarras dès la première ligne ! Il ne savait plus s'il devait dire « amie » ou « madame ». Comment avait-elle pu prendre avec lui ce ton glacial ? Elle lui parlait froidement d'avenir, de position, de chimères qui s'agitaient dans un nuage lointain. Hélas ! pour lui il n'y avait que le présent ; et que pouvait être le présent, découronné d'affection ?

Un gouffre où son cœur allait s'abîmer !... Que lui importait d'avoir trouvé un protecteur, puisqu'il avait perdu son amie ?...

S'il était revenu, c'était uniquement pour la revoir ; s'il avait accepté une position modeste, qui peut-être le ravalait à ses yeux, c'était parce que cette position le rapprochait d'elle. Mais malheur à lui, puisqu'elle n'avait pas puisé, dans le souvenir du passé, assez de dévouement pour donner une joie à son retour !... Sa seule apparition, le matin, au parc, aurait été pour lui comme un heureux augure, jeté sur la vie lugubre qu'il embrassait à cause d'elle.

Au lieu de cela, quels tristes pressentiments se glissaient dans son esprit ! quels soupçons affreux torturaient son cœur !... Que s'était-il donc passé, durant l'absence ?... Ah ! comme il tremblait d'avoir eu tort de revenir !... Mais on pouvait se rassurer : il n'importunerait personne de sa présence. Il était revenu pour elle ; pour elle il disparaîtrait de nouveau. Et cette fois, ce n'est plus « au revoir », mais bien « adieu » qu'il dirait en partant !...

II

Cependant la baronne n'était pas moins agitée que Léon. Le retour de celui-ci la plaçait dans une situation fort anxieuse vis-à-vis d'elle-même. Elle se reprochait amèrement certaines allures un peu vives de sa correspondance. Des phrases dans le genre de celle-ci, par exemple : « N'est-ce pas que l'on s'aime mieux de loin que de près, et surtout qu'on se le dit mieux ? » lui paraissaient particulièrement regrettables en ce moment.

Rassurée par la distance, elle avait laissé parler son cœur en liberté. Qui sait ? pensait-elle alors, il ne reviendra jamais peut-être ; peut-être jamais on ne se reverrait... Dès lors, pourquoi se refuser, à elle un soulagement, à lui une consolation ?... Mais, aujourd'hui qu'il revenait, s'il allait se faire une arme de ce qui, pour elle, n'avait été qu'un jeu innocent ?... Ah ! les moralistes ont raison : il n'y a pas de jeux innocents !... Et puis quel dangereux badinage, de lui avoir parlé du colonel, d'avoir constaté une sorte de compétition à son amour, afin d'avoir à proclamer ses préférences et la victoire

du simple « conscrit » sur le militaire « le plus haut gradé de la garnison »... ! Léon n'était plus naïf comme par le passé ; certains passages de ses lettres témoignaient même de progrès inquiétants sous ce rapport. Bien certainement, il n'en était plus à confondre l'amour platonique avec l'amour à la dragonne. Ah ! mon Dieu ! s'il avait analysé froidement les folies épistolaires de son amie, et s'il allait vouloir en tirer des conséquences pratiques !...

Profondément troublée par ces souvenirs et ces appréhensions, Laure avait éprouvé un cruel embarras en écrivant à Léon. Au lieu de courir avec sa légèreté et son abandon habituels, sa plume avait été arrêtée, à chaque mot, par une gêne, par un scrupule, par une crainte. Aussi avait-elle fini par rédiger une lettre dont la réserve dépassait de beaucoup ses intentions. Mais, en présence du désespoir de Léon, tous les calculs de prudence et de froideur s'évanouirent bien vite : elle redevint brusquement elle-même.

« Votre lettre m'a brisé le cœur, pauvre ami ; et quand le cœur est brisé, il laisse fuir tous ses secrets. Non, il n'y a rien de changé dans mes sentiments pour vous ; hélas ! non... Voyons ! prenez courage et écoutez-moi... Mais sais-je moi-même où j'en suis, dans le tourbillon qui m'entraîne?... Tenez ! je vous ferais pitié, si vous pouviez lire dans mon âme... Mon Dieu! que dire?... Mon Dieu! que faire?... Moi, vous mépriser à cause de l'humble situation que vous avez prise pour me revoir !... Mais, au contraire, cette situation est, à mes yeux, la première pierre d'un édifice que vous pourriez élever bien haut...

« Et qu'entendez-vous par ces soupçons qui se sont glissés dans votre âme ?... Ah ! que j'ai eu de peine à omprendre votre pensée, et comme j'ai rougi, comme j'ai pleuré, quand j'ai cru l'avoir comprise !... Eh bien ! sachez donc, ami, que si je ne me suis pas rendue hier au parc, comme vous me l'aviez demandé, c'est que, depuis longtemps déjà, j'ai dû renoncer à cette promenade qui m'était si chère autrefois. Sans doute vous voulez savoir aussi la raison de ce sacrifice ? Je vais vous la dire en toute simplicité. La personne dont j'ai eu l'enfantillage — hélas ! l'imprudence — de vous parler dans mes lettres, ayant observé mes habitudes, ne tarda pas à s'apercevoir de ces courses matinales, et... que vous dirai-je ? pour me soustraire à une curiosité qui, de jour en jour, se montrait plus importune, je pris le parti de rester chez moi.

« Maintenant, pour trancher dans leur racine toutes vos mauvaises pensées, venez demain à la cathédrale, vers deux heures et demie ; je sais que vous êtes libre de deux à quatre. Vous me trouverez où vous m'avez surprise un jour, vous savez ? à la chapelle des Fonts-Baptismaux. En vous approchant discrètement, nous pourrons échanger quelques paroles. En attendant, bannissez vite tous ces découragements dont vous voudriez me rendre responsable, enfant terrible !... »

« S'ennuyer » et « trouver le temps long » ne sont pas deux expressions aussi complètement synonymes qu'on serait tenté de le croire à première vue. Ainsi, après avoir lu et relu la lettre de son amie, Léon ne s'ennuya plus du tout : un coup de vent magique venait de balayer de son ciel tous les nuages. Et,

cependant, le temps lui parut se traîner avec une lenteur mortelle jusqu'au lendemain. Toutefois, ces vingt-quatre heures d'attente se passèrent avantageusement pour lui, sans qu'il s'en doutât. L'espérance et le contentement qui rayonnaient sur ses traits firent oublier à ses élèves sa mine ténébreuse du premier jour. Ils lui surent gré de n'avoir plus l'air de s'ennuyer avec eux. Les enfants sont plus observateurs qu'on ne le pense, et les contrats qu'ils passent tacitement avec certaines personnes dépendent souvent de circonstances frivoles en apparence.

La meilleure intelligence s'établit donc, entre les élèves et leur maître d'études, contrairement à la tradition qui veut, dans les colléges, que le « pion » soit honni comme un paria. Ah! certes, l'Université est une grande maladroite, de se déconsidérer ainsi elle-même en n'accordant qu'une considération restreinte à des fonctions qui, en réalité, devraient être la cheville ouvrière des bonnes études et de la bonne éducation. Et, comme toute maladresse mérite salaire, cette anomalie constitue bel et bien l'unique mais immense infériorité des colléges universitaires par rapport aux écoles congréganistes, où le régent d'études est entouré d'estime et de respect à l'égal des professeurs.

En tout cas, avouons-le sans détour : il n'y avait pas chez Léon l'étoffe d'un surveillant rogue et tout d'une pièce, selon la formule. Aussi, il s'intéressa tout de suite à ses élèves et, dès le premier jour, rompit carrément avec les errements traditionnels de Sainte-Routine. Pris de pitié au spectacle muet des défaillances qui atteignent les plus diligents, quand ils se sont colletés infructueusement, pendant des heures

entières, avec un dictionnaire indigeste, il allait de l'un à l'autre avec une sollicitude intellectuelle et intelligente.

— Voyons! disait-il à voix basse, tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, qu'est-ce donc qui vous embarrasse tant?... Je parie que vous vous battez les flancs pour rien. Pourquoi suer sang et eau à remuer sans trêve ces gros bêtas de dictionnaires qui, par leur fatras, jettent le désarroi dans vos idées?... Songez donc que ces majestueux bouquins ne sont que des machines, tandis que vous, vous êtes une intelligence... Réfléchissez un peu plus et compulsez beaucoup moins...

Puis, avec simplicité et précision, il remettait doucement en route le petit charretier embourbé. Les vers latins surtout étant pour lui un jeu d'esprit familier, il se faisait un véritable plaisir de tendre la perche aux naufragés du *Gradus ad Parnassum*, qu'il voyait barboter courageusement dans une mare inextricable de dactyles et de spondées.

Une autre particularité qui enleva haut la main les sympathies de son entourage, c'est que Léon semblait tenir en médiocre estime le chapitre des pensums, du piquet, du pain sec, des privations de sortie, qui sont, comme on sait, le vieux fonds de roulement du code pénal universitaire.

Enfin, le moment désiré arriva. Le quart après deux heures venait de sonner, quand Léon entra à la cathédrale par la grande porte, comme un touriste en quête de curiosités archéologiques. Mais, une fois à l'intérieur, il louvoya nonchalamment à gauche, passa sous les orgues avec indifférence, puis, s'arrêtant à un

endroit propice, il interrogea du regard la chapelle des Fonts.

Laure était inclinée à demi sur le dossier d'une chaise. Sa mise était moins sévère que d'habitude, presque élégante ; une simple voilette remplaçait le long voile d'autrefois. Léon s'approcha « discrètement », comme son amie le lui avait recommandé ; mais, à mesure qu'il avançait, il sentait combien la recommandation était inutile. Une insurmontable timidité s'emparait de lui, et le cloua sur place à quelques pas derrière elle.

— Eh bien ?... dit la baronne, un moment après, d'une voix tremblante.

— C'est moi... murmura-t-il comme un souffle.

Leurs cœurs battaient tumultueusement.

— Je vous remercie de m'avoir permis de venir... reprit Léon avec un effort pour dominer son émotion.

— Il l'a bien fallu, puisque vous êtes si peu raisonnable...

— Ne me grondez pas...

Il se fit un silence embarrassé, un de ces silences éloquents, néanmoins, où chacun des deux muets interlocuteurs communique à l'autre sa pensée par le magnétisme de l'esprit bien mieux que par la parole. La gêne de la situation croissait avec le sentiment des sous-entendus. La baronne tenta une diversion.

— Et... vos élèves ?... dit-elle, avec un peu plus d'assurance.

— Oh ! ils sont charmants !... ils ne m'ennuient pas du tout.

— Et M. Gérard ?...

— Quel homme simple et grand !... répondit Léon,

d'une voix où vibraient l'admiration et la reconnaissance.

— Savez-vous que, moi aussi, je l'aime sans le connaître, ce républicain-là ?

— Que serait-ce donc si vous le connaissiez !...

La parole leur manqua de nouveau. Laure était tournée vers l'autel; Léon se tenait à trois pas en arrière, à l'endroit même où il s'était d'abord arrêté. Ils avaient parlé furtivement, à mots entrecoupés, sans échanger un regard. Et cependant, jamais refuge ne fut plus propice aux épanchements amoureux que le coin isolé du temple où ils se trouvaient.

— Maintenant que vous m'avez vue, dit la baronne et que nous avons causé, partez, ami, partez vite.. Ne commettons pas d'imprudences !...

— Mais non, je ne vous ai pas même entrevue !... soupira Léon, en joignant les mains... De grâce, tournez vers moi votre visage !... Sans quoi, je n'ai pas la force de partir... Oh ! jetez sur moi un regard, par pitié !...

— Pourquoi par pitié ?... dit-elle en se levant.

Elle se retourna à demi, avec un sourire. Alors Léon, s'élançant, s'empara d'une main appuyée encore au dossier de la chaise, et, la portant à ses lèvres :

— Personne ne nous voit, excepté Dieu, et Dieu n'est pas méchant comme les hommes.

Leurs mains s'étreignirent étroitement. Et la baronne sortit la première, laissant Léon en extase devant le *Baptême dans le Jourdain*...

— Où diable avais-je la tête... songeait-il avec jubilation... en vérité, j'étais fou, quand je me figurais

la position de maître d'étude modeste, humble, presque honteuse, me conformant en cela à une opinion saugrenue autant qu'injuste? Mais, aujourd'hui que je connais les choses par expérience, je me trouve plus heureux qu'un prince !...

En se tenant à lui-même un pareil langage, Léon vérifiait le dicton absolument sensé qui affirme que « tout est relatif ». En effet, si la position de « pion » est éminemment ingrate pour la majeure partie des infortunés qu'elle atteint, il faut avouer que pour lui, par exception, l'ingratitude de la situation s'atténuait par de riants accessoires.

Ainsi, contrairement au préjugé brutal qui veut que le maître d'étude soit un chien hargneux pour l'intéressant bétail placé sous sa garde, Léon s'était métamorphosé en berger d'un troupeau soumis et affectueux. Parfois il était tenté d'écrire une bucolique universitaire sur ce titre prosaïque, mais susceptible de développements sublimes : « Tel maître, tels élèves. » Un autre jour, il trouvait plus juste le titre renversé : « Tels élèves, tel maître. » Dans le doute, il finit par s'abstenir de la composition projetée.

De plus, il aimait une femme adorable, et, bien qu'il l'aimât « sous l'œil de Dieu », il n'en sentait pas moins vivement les progrès de cet amour dans le sens de la réciprocité. Peu à peu les paroles échangées à la cathédrale devenaient plus expansives, les serrements de mains plus chaleureux. La baronne avait assigné à leurs entrevues le mardi et le vendredi de chaque semaine. Ces deux jours, qui ont conservé leur dénomination païenne et consacrés jadis, l'un à Mars, l'autre à Vénus, imprimaient aux pensées profanes de Léon

une teinte doucement belliqueuse. Les grands poètes de l'antiquité, qu'il ne connaissait naguère que par des tronçons informes, horriblement mutilés ou parodiés grotesquement, étaient maintenant sa lecture favorite. Il se répétait souvent à lui-même, pour s'enhardir à l'espérance, le joli distique d'Ovide à son ami :

Militat omnis amans et habet sua castra Cupido;
Attice, crede mihi : militat omnis Camans.

« L'amant est un soldat, Cupidon est un général; oui, je te l'affirme, Atticus, l'amant est un soldat. »

Enfin, loin de voir s'affaiblir l'intérêt que lui portait son protecteur, Léon recevait fréquemment de lui des témoignages d'une flatteuse sympathie. M. Gérard donnait-il un grand dîner, il y invitait « son jeune ami », en ayant soin, par surcroît, d'aplanir, auprès des autorités du collège, les difficultés inhérentes à une sortie de faveur. Et toujours, au dessert, la muse était fêtée dans la personne de son modeste représentant. Léon travaillait assez nonchalamment sa licence ès-lettres, mais en revanche il s'adonnait avec ferveur aux licences prosodiques. Comme on le pense bien, c'est à M. Gérard qu'il dédiait ses morceaux choisis, le dessus de son panier littéraire, la fine fleur de sa cueillette au jardin des Muses. La poésie continuait d'être un lien entre cette grande intelligence rayonnante et ce pauvre cœur dévoyé.

Voici, pieusement conservée par Léon comme une relique par un croyant, une lettre de ce bienfaiteur dé-

licat, à laquelle nous nous garderons, comme d'un sacrilège, de changer même une virgule.

« Mon cher monsieur,

« Vous m'avez fait, il y a plusieurs jours, un envoi dont je suis vivement touché, et il ne m'a pas encore été possible de vous en témoigner ma bien sincère gratitude.

« Vous l'avouerai-je? telle est la tyrannie du métier qui m'absorbe que je n'ai pu encore me donner le plaisir de lire vos vers. Je les garde comme un de ces parfums dont on n'ouvre le vase que lorsqu'on peut les savourer à loisir.

« A peine ai-je tristement arrêté mon attention sur ces lignes où se trahit *votre incurable découragement* J'ai grande envie de vous gronder pour *cette faiblesse de votre esprit*, passez-moi la brutalité du mot.

« Venez me voir à votre prochaine sortie. Tâchez de venir dîner avec nous, en famille, dimanche prochain. Nous voudrions bien tous que notre accueil vous déterminât à nous donner, sans autre invitation, une bonne partie des congés dont vous pouvez disposer.

« Bien à vous de cœur,

« Votre ancien collègue en *pionnage,*

« F. GÉRARD. »

Eh bien! le croira-t-on? malgré l'affection de ses élèves, malgré la tendresse obséquieuse d'une femme ravissante, malgré l'appui familier d'un homme éminemment distingué, Léon n'avait pas le cœur satisfait

ni l'âme tranquille. Et quand il se déclarait, par boutade, « plus heureux qu'un prince », c'était une supériorité purement fantaisiste et fugitive qu'il s'arrogeait à lui-même sur un rival imaginaire. Que lui manquait-il donc?

Presque au début de ce récit, en décrivant la morbidesse inoculée au tempérament moral de Léon par les vices de son éducation cléricale; en constatant l'anémie précoce qui résulte, pour les intelligences les mieux douées et les cœurs les plus généreux, de ces courses folles à travers le champ banal des rêvasseries superstitieuses, nous avons dit : « Nostalgie fatale, qui émousse dans sa fleur l'énergie du jeune homme, et imprime à la vie entière une teinte mélancolique si funeste à l'action. » Ces paroles étaient-elles donc fatidiques? La « nostalgie » devait-elle dégénérer en « incurable découragement », en « faiblesse d'esprit », pour nous servir des « gronderies » si délicatement fulminées par le protecteur de Léon?

Quoi qu'il en soit, son découragement et sa faiblesse se réfugiaient, éperdûment et d'instinct, au risque de s'y briser, vers la seule force qu'il fût alors capable de comprendre et d'implorer : l'amour. Obéissait-il ainsi à un besoin de revanche contre l'oppression passée? Espérait-il trouver là comme un baptême l'initiant à une vie nouvelle? Ou bien plutôt, nouveau Sisyphe, allait-il inaugurer le supplice de sa destinée, et rouler contre une pente inexorable un roc d'autant plus meurtrier qu'il retombe sans cesse sur le cœur?...

III

— Mon amie dira ce qu'elle voudra, pensait Léon... et nous savons qu'il communiquait toutes ses pensées à son amie... mais il manque évidemment quelque chose à notre bonheur. Nos lettres, si intimes qu'elles soient, ne remplacent que très imparfaitement les douceurs de la conversation. Or, pas plus que moi, j'imagine, elle ne peut donner ce nom aux phrases furtives que nous échangeons, deux fois par semaine, à la cathédrale ?...

En somme, quelle vie anormale que la leur ! Après s'être pris honnêtement à s'entr'aimer comme frère et sœur, ils en étaient réduits à se fuir comme des ennemis... La triste comédie que le monde !... Toujours se cacher, toujours mentir !... Ah ! comme il détestait cordialement cette vilaine vieille voisine, dont on lui avait parlé naguère et qui, aujourd'hui encore, accaparait toutes les soirées de son amie !... Et, en même temps, comme il était jaloux de cette intruse !... Ah ! s'il pouvait prendre sa place, comme les heures s'écouleraient rapides et délicieuses !... Mais, au fait, ne pourrait-on

se voir quelquefois?... Voyons! pourquoi pas?... Oh! le jour, certes, il le reconnaissait, c'était difficile; mais le soir, un peu tard?...

Au moment de plier la lettre qui transmettait à Laure les préoccupations nouvelles de son esprit, Léon tressaillit comme s'il eût posé le pied sur un serpent. Il s'empressa de recommencer cette page, afin d'en faire disparaître... quoi? une simple rature! C'est qu'au lieu de ces mots inoffensifs : « Mais le soir, un peu tard? », il avait d'abord écrit bravement : « Mais la nuit?... » Or, ce mot « la nuit », déjà inquiétant par lui-même, avait pris, en quelque sorte, sous la rature, une physionomie encore plus alarmante, balafré, comme il l'était, par la main criminelle qui l'avait tracé!...

« Le mieux est souvent l'ennemi du bien », lui répondit-on avec douceur; c'est là un merveilleux proverbe, dont on l'engageait à scruter toute la sagesse. Ils étaient très heureux, somme toute. Car enfin ne se rencontrait-on pas deux fois par semaine à la cathédrale? Ah! la conversation n'y était — elle le reconnaissait — et n'y pouvait être — il était forcé d'en convenir lui-même — ni très longue ni très animée. Mais ce qu'on ne se disait pas là de vive voix, ne se l'expliquait-on pas à loisir dans ces bonnes lettres échangées presque à chaque entrevue? Pourquoi vouloir, toujours et sans cesse, perfectionner — c'est ironiquement qu'elle employait le mot — ce que, la veille encore, il avait trouvé parfait?

Quant à sa bonne vieille voisine, il prenait bien mal son temps pour la maudire, en vérité; car justement elle venait de partir, pour deux grands mois au moins,

afin de rejoindre sa fille dont l'état, paraissait-il, était des plus intéressants. D'ailleurs, au risque de s'attirer une fois de plus les railleries de son correspondant, elle l'avouait en toute sincérité, cette excellente voisine allait lui manquer terriblement ; son absence allait creuser un vide sérieux dans ses habitudes, d'autant plus que... Mais était-elle assez sotte avec ses confidences, qui, pour un peu, allaient verser dans un détail insignifiant !...

Léon fut vivement intrigué par cette réticence, brusquement intervenue à propos « d'un détail insignifiant ». A ses yeux, il ne pouvait y avoir de détails insignifiants, dès qu'ils se rapportaient à son amie. Et qui sait ? ce qu'elle appelait un détail insignifiant était peut-être un indice, un trait, un éclair capable d'illuminer la situation ?... C'est pourquoi il exigea, comme il savait exiger, c'est-à-dire, en montrant à nu ses craintes, ses défiances, son chagrin, il exigea, disons-nous, de son amie qu'elle lui expliquât, très explicitement, pourquoi le départ de la vieille voisine « allait creuser un vide sérieux dans ses habitudes, d'autant plus.... » Oh ! décidément, ce « d'autant plus », suivi de points indéchiffrables, le mettait à la torture !...

On lui répondit bénévolement et sans arrière-pensée. Oh ! mon Dieu ! c'était bien simple, au fond. Quand Mme de Bussy était venue passer à Nevers cinq ou six jours, — précisément à l'époque de son départ, à lui — afin de donner une chambre d'honneur, sur la rue, à cette désagréable visiteuse, on avait provisoirement établi du côté du jardin la chambre de Suzette et des

enfants. Car, puisqu'il voulait tout savoir, c'était le cas de lui apprendre que l'appartement était divisé en deux parties par le palier. Depuis, les choses étaient restées dans le même état. La belle saison aidant, et aussi les longues visites de la bonne vieille, on n'avait pas trop souffert de l'isolement. Mais maintement que les veillées interminables étaient revenues et que la voisine voisinante était partie, il allait bien falloir, d'un jour à l'autre, rétablir l'aménagement primitif.

« Et voilà, disait Laure en terminant, voilà ce que signifiait ce fameux *d'autant plus*, qui vous a tant intrigué ! N'avais-je pas raison de le traiter de détail insignifiant ? Rougissez de vos exigences, monsieur, et l'on vous pardonnera peut-être encore cette fois. Mais n'y revenez pas, vilain, n'y revenez plus !... »

A peine Léon, qui ne craignait pas, le profane, de lire ses lettres d'amour en pleine cathédrale, eut-il saisi les explications domestiques innocemment fournies par la baronne, qu'il bondit comme un ressort jusqu'au café de la place du Château.

— Garçon ! vite de quoi écrire !... cria-t-il d'une voix frémissante d'impatience.

L'heure du règlement le talonnait. Il prit à peine le temps de tracer d'une main convulsive, pour la porter à la poste, cette phrase ahurie :

« Des changements dans votre intérieur !... Gardez-vous-en bien !... »

Laure fut stupéfiée par ce billet incompréhensible, et surtout par l'ingérence impérieuse de Léon en pa-

reille matière. Son pauvre ami devenait fou; mais quel nouveau genre de folie l'hallucinait pour le moment ?

En effet, Léon était aux prises avec une tentation fougueuse, qui finit par emporter sa raison comme l'orage emporte un brin de paille. L'élucidation du « détail insignifiant » avait été pour lui l'éclair qui illumine et qui dévore. Toutefois, le premier trouble passé, il s'ingénia à rédiger de son mieux, pour la remettre à Laure, à leur prochaine entrevue, une épître habile, qui fût à la fois explicative et persuasive du brutal : « Gardez-vous-en bien ! »

Il s'efforçait d'atténuer de son mieux par un enjouement forcé, l'étrangeté scabreuse de ses nouveaux projets. Mon Dieu ! oui, il le confessait franchement, il se sentait capable de toutes les folies, si l'on était assez raisonnable pour les excuser. Mais voilà : on s'intitulait une bonne petite sœur bien affectueuse, et l'on n'était pas indulgente du tout. Pour ce qui était de lui, si elle comprenait la plaisanterie... mais voudrait-elle la comprendre?... il irait jusqu'à recourir à un déguisement pour se glisser jusqu'à elle... Car il voudrait une fois, oh! ne fût-ce qu'une toute petite fois, il voudrait remplacer la vieille voisine auprès d'elle... Voyons! la main sur la conscience, était-ce donc là une ambition par trop follement démesurée : remplacer la vieille ?...

Oh! comme cela serait drôle!... hein?... Mais non, cela serait très sérieux, au contraire, raillerie à part et réflexion faite : quel bien immense il pourrait retirer de ces entrevues! avec quelle docilité il écouterait les paroles, les conseils qui couleraient des lèvres de son

amie !... Et puis, c'était étrange, en vérité : ne lui pesait-elle donc pas, à elle aussi, cette affreuse solitude, qui n'avait même plus la ressource de visites maussades ? Elle n'avait donc jamais souhaité le voir, là, près d'elle, sans témoins importuns ?... Mais elle ne souffrait donc plus? Mais elle était donc heureuse, elle ?...

Ce qui était très positif, c'est qu'il pourrait sortir, le soir, assez tard, bien entendu, vers onze heures, par exemple, et sans éveiller le moindre soupçon... Comment ? par quels moyens?... C'était là son secret, qu'il ne révélerait qu'après coup, quand on aurait répondu à sa confiance par une confiance égale. Tout ce qu'il pouvait assurer, pour l'instant, c'est qu'il n'y aurait pas l'ombre de danger d'aucune sorte et que, au besoin, l'amour lui prêterait des ailes!...

En abordant Laure, le lendemain, à la cathédrale, Léon éprouva une émotion facile à comprendre. Il sentait qu'il jouait son va-tout : tant sa proposition était hardie, tant l'imprudence qu'elle impliquait d'ailleurs, en cas d'exécution, était extravagante! Cependant, il faisait assez bonne contenance.

— Ah! çà, m'expliquerez-vous?... dit la baronne avec vivacité...

— Toutes les explications sont là, dans cette lettre... vous les lirez à loisir... interrompit Léon, tremblant d'aborder de vive voix le chapitre du « Gardez-vous-en bien »... J'étais pressé, l'autre jour, mon billet était absurde; mais vous verrez... vous verrez!...

Un volume, qu'il tenait ostensiblement sous le bras gauche, attira l'attention de son amie.

— Quel est ce beau livre? dit-elle en souriant d'un air enjoué, satisfaite elle-même de n'avoir pas à discuter en face une question délicate.

— Ce beau livre, comme vous dites ironiquement, répondit Léon, un peu rassuré, c'est pour vous que je l'apporte ; car je veux que vous le lisiez.

— Mais il me semble que, depuis quelque temps, monsieur le despote, vous usez et abusez un peu beaucoup du verbe *vouloir*... Voyons?... ajouta-t-elle, en s'emparant du volume avec un geste de brusquerie gracieuse.

A peine eut-elle lu le nom de l'auteur, sur le dos de la couverture, qu'elle s'écria, étonnée et railleuse :

— Jean-Jacques Rousseau!... Mais c'est un philosophe, cela, et pas de la bonne école, Dieu lui pardonne !... Que ferais-je d'un pareil livre?... Voulez-vous que je devienne *une* philosophe, à présent?

— Il s'agit bien de philosophie!... Regardez donc le titre de l'ouvrage : *les Confessions!...*

— Mais, si je ne me trompe, c'est là un livre abominable, et même un livre... défendu, je crois?... dit la baronne, d'un air plaisamment scandalisé.

— Un livre admirable!... direz-vous, quand vous l'aurez lu... Sans doute, ajouta-t-il avec un certain embarras, il y a bien çà et là de vilaines choses, oh! des choses fort vilaines même; mais il y en a tant de si jolies, de si intéressantes!... Vous verrez, vous verrez!...

Et il s'éloigna rapidement, laissant le volume aux mains de son interlocutrice, surprise de cette retraite précipitée.

Le lendemain, à huit heures et demie, au moment où il sortait pour aller, selon son habitude, prendre le chocolat chez tante Germille, le portier lui remit, d'un air protecteur, une lettre qu'il ouvrit en tremblant.

« Mon pauvre ami, lui écrivait-t-on, vous êtes fou à lier. Mais on doit vous pardonner beaucoup, parce que votre folie a parfois des éclairs lucides et quasi prophétiques. Ah! comme vous aviez raison de me crier : « Gardez-vous-en bien!... » Figurez-vous que je reçois, de Mme de Bussy, à l'instant, un mot par lequel elle m'annonce qu'elle revient passer quelques jours auprès de moi. Elle doit arriver après-demain, lundi. Que me veut-elle encore?... Une simple visite d'amitié, à l'en croire. Je ne nous savais pas si amies... Enfin, c'est déjà fort aimable à elle de ne pas me prendre en traître, comme l'autre fois, et de me prévenir ainsi deux grands jours d'avance.

« En tout cas, nous voici de nouveau, du fait de cette visiteuse incommode, privés de nous voir durant quatre ou cinq jours. Mais, vous l'avouerai-je, monsieur? pour ma part, je ne suis que médiocrement marrie de ce contre-temps. De la sorte, en effet, vous aurez le loisir de comprendre, par vos seules réflexions, toute la démence de vos idées actuelles, et, je n'en doute pas, vous me reviendrez raisonnable, ou à peu près.

« En attendant, je vais cacher avec soin le mauvais livre que vous m'avez perfidement laissé entre les mains, mais que rien, par bonheur, pas même votre volonté, entendez-vous bien? ne me force à lire. Je vous le rendrai à la première occasion, avec un grand merci pour votre impertinente obligeance. »

La lecture de ces lignes faillit faire choir l'esprit de Léon dans le précipice de la folie, dont il côtoyait depuis quelques jours les bords vertigineux.

— Oh ! la pie !... la pie de mauvais augure !... Que vient-elle encore chercher ici ?... se disait-il, en proie à une horrible surexcitation.

Craignant d'inquiéter tante Germille par l'incohérence de langage dont il se sentait susceptible en ce moment, il courut vers le parc, pour y promener à l'aise la fougue de ses pensées. Son exaltation était trop intense pour durer longtemps. Sous la salutaire influence du grand air et de la solitude, ses idées se coordonnèrent peu à peu en se calmant. Enfin il s'arrêta à une résolution, irrévocablement.

— Oui, irrévocablement !... se répétait-il de temps en temps à demi-voix, comme pour couper court au dedans de lui-même à toute velléité de résipiscence.

De plus en plus stimulé par ce long adverbe — « ir-ré-vo-ca-ble-ment » — qu'il s'enfonçait à plaisir dans l'esprit, comme un éperon dans la chair, Léon s'en alla, sans perdre une minute, faire une emplette qu'il regardait comme indispensable à l'exécution de ses projets. Puis il rentra vite, monta directement à sa chambre, y déposa un paquet assez volumineux, qu'il enferma ensuite à double tour dans sa commode. Et comme, avant de reprendre son service, il avait encore devant lui trois grands quarts d'heure, il redescendit et se mit à inspecter, dans leurs moindres recoins, les différentes cours de l'établissement.

La cour d'entrée arborait franchement des airs de prison. La grande porte qui donnait sur la rue une fois

franchie, on pénétrait sous une voûte. Un peu plus loin, à gauche, à ciel ouvert, un mur de l'église Saint-Père. A droite, une aile du collège, s'élevant à la hauteur de trois étages. Au fond, en face, un autre pâté de maçonnerie, comprenant des salles de classe au rez-de-chaussée et, au-dessus, la chapelle, à laquelle on accédait par un terre-plein latéral.

Effrayé par cette première inspection, qui n'offrait à ses plans aucune issue, Léon rétrograda instinctivement vers la porte de la rue. Ah ! la vieille et vénérable porte, massive, taillée en plein chêne, agrémentée de clous et de boulons consciencieusement rivés !... Et quelle admirable serrure ! Comme on travaillait au temps jadis !... Deux ou trois fois, les jours de grande sortie, à dix heures précises, dernière limite réglementaire où toutes relations officielles cessaient entre la ville et la caserne universitaire, deux ou trois fois, disons-nous, Léon l'avait entendue, cette serrure monumentale, grincer, avec un bruit rauque, dans sa carapace de fer !... Ce souvenir le fit frissonner.

Il obliqua machinalement à droite, vers la loge du portier, boiteux, nous l'avons dit, mais incorruptible, nous ne saurions trop le redire, par le sentiment exagéré de son importance et de sa dignité. A tout propos, ce fier subalterne disait : « Nous », comme un évêque. « Tel élève ne répond pas à nos soins ; nous serons forcés de le rendre à ses parents », était une de ses locutions familières. Une pensée, rapide comme l'éclair, traversa pourtant l'esprit de Léon, troublé au point de confondre momentanément les fantaisies mythologiques avec les cruautés de la

vie courante : Hercule avait bien triomphé du gardien des enfers ; pourquoi, lui, n'essaierait-il pas d'amadouer ce Cerbère moderne ? Mais il rit bien vite de l'insanité fabuleuse d'une tentative pareille. Revenant du rêve à la dure réalité, il se répéta plusieurs fois, pour s'en faire l'application personnelle, le mot gravé par le Dante au seuil des expiations sans fin : « Laissons ici toute espérance !... »

Restaient à explorer deux autres cours affectées, pendant les heures de récréation, aux ébats des élèves partagés en trois camps. Celle des Grands et des Moyens, séparée au milieu par une double rangée d'arbres où se promenaient les surveillants, était fermée de deux côtés par deux longues ailes de bâtiments. Des deux autres côtés, se dressaient des murs pareils à ceux qui, de tout temps, ont décoré toutes les bastilles.

Accablé par l'évidence croissante de sa détresse et de son impuissance, Léon se rappela alors, avec une ironie amère, la prétentieuse forfanterie de sa dernière lettre à la baronne : « Au besoin, l'amour me prêterait des ailes ! » Las ! l'amour n'est pas prêteur ; c'est là son moindre défaut, et s'il a des ailes, le volage, il s'en sert, le plus souvent, pour fuir quand on l'invoque et désoler les cœurs épris.

Enfin, presque découragé par ses inutiles investigations, Léon pénétra dans la dernière cour, oblongue et peu spacieuse, dite « cour des Petits ». Celle-ci avait une physionomie un peu moins sombre que les autres. Bien que clôturée de trois côtés par des mu-

railles renfrognées, elle s'humanisait, pour ainsi dire, par son quatrième aspect : un mur tout neuf, orné d'un meuble de première nécessité. Nous voulons parler d'une petite fontaine, espèce de hotte en bois, solidement encastrée dans la pierre, à trois pieds du sol, et destinée à contenir l'onde pure où se désaltéraient les agneaux universitaires. Ce mur, à première vue, ne paraissait élevé que de sept ou huit pieds seulement; mais c'était là une apparence trompeuse. En effet, les terrains du collège dominant, dans cette partie, le niveau de la rue adjacente, en réalité la hauteur extérieure du mur atteignait à un deuxième étage.

C'est là... C'est bien par là !... se dit Léon, après un dernier coup d'œil jeté à l'emplacement.

Et il ajouta, avec une énergie indomptable :

— Irrévocablement !...

Dans l'après-midi, il alla, sans broncher, jeter à la boîte, à l'adresse de sa noble amie, les lignes suivantes, empreintes d'une inquiétante solennité :

« Madame,

« Demain dimanche, quand vous entendrez sonner onze heures du soir à la grosse horloge de la ville, regardez sur le trottoir, en face de vos fenêtres. Quelqu'un s'y promènera.

« Figurez-vous alors que vous avez devant vous un émissaire de Mme de Bussy, un coureur envoyé en avant et chargé de voir si tout est bien en ordre dans l'appartement que doit occuper cette princesse.

« Cette considération, je n'en saurais douter, vous déterminera à traiter le personnage avec tous les

égards dus et reconnus partout au caractère d'ambassadeur. »

Dans la soirée, il reçut un mot de sa tante Germille, désolée de ne pas l'avoir aperçu depuis deux jours. Bonne tante Germille ! Si elle eût soupçonné la tempête qui s'agitait sous le crâne de son cher neveu, comme l'inquiétude eût fait place au désespoir d'abord, puis, aux mesures préventives les plus énergiques !... Léon lui répondit brièvement et adroitement pour la rassurer et lui faire prendre patience jusqu'au lundi.

Quant à la baronne, nous n'essaierons pas de dire au lecteur dans quelles mortelles angoisses elle passa toute la journée du dimanche. Vingt fois elle eut la pensée de supplier Léon d'en finir avec ses folies. Mais la difficulté absolue de lui faire parvenir promptement une lettre, la paralysait; et d'ailleurs la certitude instinctive d'échouer dans l'entreprise, l'empêcha de la tenter.

A neuf heures, les élèves de Léon étaient déjà frileusement étendus dans leurs blanches couchettes, où ils s'apprêtaient à ronfler comme des anges plus ou moins déchus. Avec quelle sollicitude il veilla sur leur premier sommeil! Si, pour aider à l'assoupissement général, il ne murmura pas les deux ou trois berceuses de son répertoire, c'est que, ni dans sa lettre ni dans son esprit, le règlement n'autorisait un pareil excès de tendresse maternelle. Mais que disons-nous, historien frivole ? le pauvre garçon n'avait guère le cœur à chanter. Dix heures et demie sonnèrent à l'horloge asthmatique du collège.

Léon sortit tout doucement, puis il referma derrière lui la porte du dortoir. Il descendit l'escalier et se perdit dans les corridors noirs... Au moment précis où la grosse cloche de la ville commença de sonner onze heures, le promeneur annoncé arpentait gravement le trottoir, à l'endroit indiqué. Et quand la dernière vibration se fut égouttée dans l'air, il s'arrêta, le regard fixé sur une porte qu'il crut voir s'entr'ouvrir légèrement.

Passant alors sur le trottoir opposé, Léon marcha, le cœur battant, dans la direction du paradis. Arrivé devant le seuil, il appuya son bras contre l'huis, qui céda. Une forme blanche apparut dans l'obscurité de l'allée; une main saisit sa main. Il ferma les yeux avec extase, pour se laisser guider, comme dans un rêve délicieux. Deux minutes après, il était installé dans un salon confortable, discrètement éclairé par la seule flamme du foyer.

IV

L'existence de Léon semblait s'être miraculeusement équilibrée sur toute la ligne. Tout le monde était à peu près content de lui ; il était tout à fait content de tout le monde. Ses heures de loisir n'étant plus absorbées par des courses mystérieuses, il en consacrait depuis quelque temps la plus grosse part à tante Germille.

Digne Germille ! Ce fut là, assurément, la plus belle phase de sa vie de tante. Elle s'imaginait, tout de bon, jouer un rôle prépondérant dans l'existence régulière de son neveu. La « mouche du coche » sera un apologue éternellement vrai, qu'il s'agisse de l'importance vaniteuse ou de la tendresse inquiète.

— Eh ! eh ! mon garçon, répétait l'excellente femme, à la perspicacité de laquelle rien n'échappait, sinon dans les causes, du moins quant aux effets... je te trouve un peu pâlot, depuis une quinzaine... Il y a surtout des jours où je te vois les yeux cernés... tiens ! comme aujourd'hui ; et je remarque, autour de tes tempes, ces petites veines bleues qui se gonflent !...

Pourtant, nous en avons fini, j'espère, avec le chagrin?... Mais suis-je sotte!... Tu travailles trop, Léon, tu travailles trop; je suis sûre que tu prends sur tes nuits!... Rappelle-toi le proverbe : « Faut d'la vertu, pas trop n'en faut... » On a beau être brave, vois-tu; si l'on ne se modère pas, on a bientôt passé l'arme à gauche!...

Léon baissait modestement les yeux sous ce reproche flatteur, mais immérité, d'un travail excessif. Et, s'esquivant par la tangente, sans chercher positivement à se disculper :

— Comme tu es bonne, chère tante!... oh! tu es véritablement trop bonne!... Et aussi, comme tu es fine!... Il serait à la fois difficile et vilain de te tromper... Mais tranquillise-toi, ajouta-t-il bien vite, comme craignant d'en avoir trop dit... tranquillise-toi : la bête est solide au fond, bien que délicate en apparence... D'ailleurs, à quoi servirait d'être jeune, si l'on était obligé de calculer, de compter, de tout faire par poids et mesure?...

— C'est égal, ménage-toi, entends-tu? ménage-toi!... « Qui va doux va loin... » C'est là encore un proverbe plus important qu'il n'en a l'air; et, crois-moi, ça n'est pas un mince talent que de savoir régler ses étapes dans la vie!...

Ces entretiens affectueux étaient coupés de silences, pendant lesquels tous deux songeaient diversement.

— A propos, dit un jour la tante, quittant l'air magistral des sermons hygiéniques pour reprendre son ton de bonhomie ordinaire... à propos, je ne t'ai pas

vu hier de toute la journée ; mais j'ai joliment pensé à toi tout de même, va!... Devine à quel sujet?... je te le donne en deux cents!

—Comment voulez-vous que je devine, chère tante?... Vous pensez si souvent à moi à propos de rien!...

— Oh! mais, cette fois, c'était à propos de quelque chose.

— Eh bien! je donne ma langue au chat... Dites!...

— Pas tout de suite... Voyons! il faut te laisser un peu de mérite. Par exemple, je veux bien t'aider... Donc, hier, en farfouillant dans mes robes, j'ai retrouvé... J'espère que je te mets sur la voie?... Courage!... allons, cherche!... je crois que tu brûles!... Ah! pour le coup, t'y voilà!...

— Suis-je simple! fit Léon en souriant... ma soutane, parbleu!...

— Ta soutane?... juste! c'est bien cela... Pour lors, quand je me suis vue en face de cette houppelande, je me suis dit : Qu'est-ce qu'on pourrait bien en faire?... Car enfin, sans te manquer de respect, on peut prétendre, j'imagine, que ce n'est pas là une relique à garder sempiternellement dans une châsse!... Une crâne étoffe, pourtant : mérinos double broche, tout ce qu'il y a de mieux conditionné!... Ah! quand elle le voulait, ta mère faisait joliment les choses, c'est une justice à lui rendre...

— Oui, quand elle le voulait... répondit mélancoliquement Léon... mais quand elle ne le voulait plus, elle les défaisait mieux encore!...

— Motus là-dessus!... fit la tante, sur un ton d'autorité comique; et ne changeons pas la question, s'il te plaît. Or, la question, la grande question, la question

14.

à l'ordre du jour, la voici : qu'est-ce qu'on pourrait bien faire de ta soutane?... As-tu une idée, toi?

— Moi?...

— Oui, toi... Voyons! ne pense pas à autre chose. Il s'agit de l'emploi de ta soutane. Tu as jeté ta soutane aux orties, comme on dit; moi je la ramasse... et je dis : Qu'est-ce qu'on pourrait bien en faire?... C'est clair, il me semble. Encore une fois, as-tu une idée?

— Ma foi, non.

— Eh bien! j'en ai une, moi, et une fameuse!...

— Oh! je suis sûr d'avance qu'elle est bonne, dit Léon, revenu de sa rêverie.

— L'adoptes-tu de confiance et les yeux fermés?

— Oh! certes, de confiance et les yeux hermétiquement fermés!

— Eh bien! si tu veux, nous allons en faire...

— Quoi?

— Une surprise à Manette!...

— Je ne vous comprends pas, chère tante; mais c'est égal.

— Écoute-moi, tu vas comprendre. Voici Noël qui approche. Avec l'objet, nous ferons, si tu veux, à ma bonne vieille servante un cadeau superbe. Mais tu n'imagines pas que je sois assez sotte pour lui donner cela... vlan!... dans l'état où cela est? Je ne veux pas qu'elle s'en aille, de droite et de gauche, trimbaler cette grande machine chez une couturière par ci, chez une couturière par là, pour qu'on dise en ville : « Vous ne savez pas? Mlle Fernin habille sa bonne avec la défroque de son neveu!... » Le monde est si méchant!... ajouta-t-elle, d'un ton honnêtement pincé.

— Tiens! tiens! tiens! dit Léon, en riant de l'air

scandalisé de tante Germille... mais il me semble pourtant que « défroque », en parlant de l'objet en question... ne serait pas déjà si mal trouvé ?...

— Et puis, d'ailleurs, reprit la tante, insensible au calembour ecclésiastique... cela sortirait du programme; car, ne l'oublions pas, de grâce, ne l'oublions pas : nous voulons faire une surprise à Manette, une vraie surprise, c'est bien entendu, n'est-ce pas?

— Va pour la surprise! dit Léon, avec un geste de complet assentiment.

— Parfait!... Alors, voici l'ordre et la marche : je veux moi-même être sa couturière, sans qu'elle s'en doute. Pour cela, je vais m'enfermer là-haut, dans ta petite chambre, pour travailler dans le plus strict incognito, en tête-à-tête avec un de ses corsages. Tu sais que je ne suis pas trop maladroite de mes dix doigts?... Je parie de lui confectionner un vêtement!... Tu m'en diras des nouvelles!... J'ai déjà mon plan, bien arrêté, là, dans ma tête...

Ici tante Germille donna à son geste une envergure solennelle :

— Tu sais ? une polonaise, une belle polonaise avec des brandebourgs sur la poitrine, tu sais?... comme un soldat!...

Léon ne savait pas du tout, mais il s'écria, de confiance :

— Bravo, tante, bravo!... Il me semble voir d'avance la tête de Manette sous cet uniforme!...

— Ainsi donc, c'est convenu!... que le secret reste entre nous!... Le mot d'ordre est : mystère et surprise!... Dès demain, à la pointe du jour, je m'installe là-haut, avcc tout l'attirail nécessaire; et une fois dans

mon atelier, bernique! je n'y suis pour personne, que pour toi...

— C'est cela, tante ; demain, de deux à quatre heures, je viendrai vous tenir compagnie.

— La besogne sera déjà bien en train, tu verras. En attendant, mystère et surprise!... A demain... Et surtout, ajouta-t-elle avec une tendresse subitement inquiète, ne me rapporte pas des yeux battus, des joues pâles!... Dors bien, entends-tu? dors bien!... la consigne est de dormir à poings serrés!...

Le lendemain, Léon, rafraîchi et reposé par une bonne nuit, arriva à l'heure dite. Il ne put s'empêcher de sourire, en demandant à la vieille Manette où était sa maîtresse.

— Ne m'en parlez pas, mon cher monsieur Léon!... Depuis huit heures, à ce matin, elle s'est barricadée là-haut, dans votre chambre. Pas moyen de l'aborder!... Quand elle sort, crac! elle ferme la porte à clé... Ah! Dieu me pardonne! si on ne la connaissait pas, la chère demoiselle, elle qui a toujours le cœur sur la main... un cœur de cristal où l'on voit tout ce qu'il y a dedans!... ça serait à croire qu'en ce moment, elle fabrique de la fausse monnaie!... Mais il paraît que vous pouvez monter tout de même, vous, monsieur Léon; mais, par exemple, rien que vous!...

Léon était déjà dans l'escalier, étouffant à grand'peine un formidable besoin d'éclater de rire. Tante Germille l'introduisit avec les précautions usitées entre conspirateurs. Elle était là, diligente et affairée au milieu de son entreprise. Des rognures de toute forme

et de toutes dimensions jonchaient le plancher. Léon prit place en face d'elle, près de la fenêtre.

— Voilà l'objet!... dit-elle, en désignant avec orgueil le corps du délit, étalé en cintre sur le dossier d'un fauteuil; tu vois, c'est déjà bâti... ça commence à prendre tournure... Je me dépêche! je me dépêche!... Je voudrais bien le lui essayer, pour être plus sûre... mais ça gâterait la surprise. Et puis je veux faire disparaître tous ces débris, pour qu'elle ne devine pas d'où vient le cadeau... Ma foi, s'il y a besoin d'une retouche à l'emmanchure, on verra plus tard. Faute de mieux, en attendant, je copie exactement le corsage que voilà.

Tandis que tante Germille babillait ainsi, Léon distrait regardait les débris épars tout autour de lui.

— Pauvre soutane!... fit-il involontairement.

— Ah! çà, tu la regrettes?... il est bien temps!...

— Oh! non, je ne la regrette pas... Seulement, que voulez-vous? je ne puis m'empêcher de songer...

— A des choses qui ne peuvent que t'attrister inutilement... Tiens!... tiens! regarde dans la glace cette mine qui s'allonge!... Ah! c'est trop fort, à la fin! Sais-tu que tu me rends... libre-penseuse, avec tes chagrins, depuis tes malheurs?... C'est vrai, avant, je suivais mon bonhomme de chemin sans penser à rien; et maintenant je raisonne, je discute en moi-même, je me fais des objections!... Ma foi, si la moitié de la soumission d'esprit qu'on exige en ce bas monde, pour être sauvé dans l'autre, est rigoureusement indispensable... je ne réponds pas de mon salut, moi!...

— O chère et digne tante! dit Léon avec un respectueux attendrissement... si tous ceux qui se disent

chrétiens vous ressemblaient, le paradis ne serait pas assez grand!...

— Tais-toi, flatteur!... Je te dis, moi, que je file un mauvais coton dans les affaires spirituelles!...

Léon ouvrait de grands yeux.

— Oh! par exemple, tante, je ne suis pas curieux, vous le savez; mais, vu l'étrangeté du fait, contez-moi cela, je vous en prie.

— Non, vois-tu... je te ferais frémir!... Ainsi, c'est plus fort que ma volonté... mais, depuis quelque temps, je ne peux pas m'empêcher d'établir, dans ma *jugeote*, une distinction bien tranchée... oh! mais, là, bien tranchée... entre la religion et les religieux!...

— Mais il n'y a là rien de bien criminel, il me semble, ma bonne tante.

— Ah! tu crois?... Mais écoute un peu jusqu'où vont mes idées sur ce chapitre : je trouve tout bonnement, moi, qu'il y en a trop, de prêtres, et de curés, et de vicaires, et de moines et de moinillons de toutes les couleurs!... Et, te l'avouerai-je? je me figure que c'est pour se donner de l'ouvrage, que tous ces gens-là ont fait de la chose la plus simple et la plus grande, la religion, une affaire si minutieuse et si compliquée!... « Aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme soi-même : voilà toute la loi », a dit quelqu'un qui devait bien savoir ce qu'il disait!... Oh! je reconnais que Dieu a donné à son Église plein pouvoir pour régler certains détails; mais ça n'est pas une raison pour tomber dans des fantaisies, des exagérations, des originalités, des apparitions et des eaux bénites à n'en plus finir!... Une supposition : si j'étais une grande reine, moi, et si je chargeais un architecte de me bâtir

un beau palais... je serais fort mécontente, quand je voudrais en prendre possession, de voir une multitude de baraques élevées tout autour, pas vrai?... Eh bien! je suis convaincue, dans le sens de ma comparaison, que si le bon Dieu venait, de temps en temps, visiter le palais de sa religion, il n'adresserait pas de compliments aux architectes... oh! mais non!...

Léon écoutait, bouche béante, cette libre-penseuse vénérable qui, d'un souffle de sa conscience et d'une chiquenaude de son bon sens naturel, renversait l'échafaudage de tant de rêvasseries théologiques, de tant de fourberies superstitieuses.

— O mon cher Léon, reprit la tante, j'ai bien peur de te scandaliser en parlant ainsi; mais à qui la faute?... A toi, dont les ennuis et les chagrins, je le répète, ont fait naître toutes ces pensées, et bien d'autres pareilles, dans ma tête et dans mon cœur; et puis la faute en est encore à toi, qui me demandes de vider mon sac... J'aurais mieux fait, je ferais mieux de garder pour moi toutes mes songeries... Mais, une fois lancée, je ne sais plus m'arrêter... je bavarde! je bavarde!... Ah! si j'étais le gouvernement!...

Tante Germille se tut subitement et se mordit les lèvres, avec un regret visible d'avoir entamé cette nouvelle antienne. Mais cette supposition pompeuse et fantastique : « Si j'étais le gouvernement », n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

— Ah! pour le coup, tante libre-penseuse que j'adore! s'exclama Léon avec un sourire narquois... pour le coup, vous entrez dans le domaine de la pratique; du moins vous alliez y entrer... en imagination. Je serais tout particulièrement curieux, je ne crains pas

de l'avouer, de savoir ce que vous feriez, si vous étiez le gouvernement ?...

— Ah! ah! tu crois m'embarrasser avec ton air moqueur, petit prédicateur manqué? riposta la tante avec une pointe de malice et acceptant le défi avec résolution... Eh bien! si j'étais le gouvernement, c'est simple comme bonjour : je voudrais que tout le monde, entends-tu? tout le monde, oui, que tout le monde fût soldat !... D'abord il en faut... pour remplacer ceux qui meurent, qui meurent bravement à l'ennemi !...

La voix de tante Germille trembla en articulant ces mots. Mais, après un court silence, elle reprit d'un ton ferme :

— Mon Dieu, oui, mon garçon, si j'étais le gouvernement, je ne voudrais d'exception pour personne; personne ne pourrait plus se racheter, ni par l'argent, ni par la peur!... C'est alors qu'on pourrait parler de vocation : on aurait moins de prêtres, mais ils seraient meilleurs... Criblez et vannez! les épluchures s'en iront ; il ne restera que le pur froment!... Au lieu de cela, avec le système actuel, nous voyons... quoi? un tas de capons, bien plantés, qui portent sans rougir de grands cierges, pour éviter de prendre une clarinette de cinq pieds!... Ah! tiens! je m'arrête, car j'en dirais long sur ce chapitre... Note bien, cependant, que je parle dans l'intérêt de la religion; car j'aime la religion, moi, vois-tu ; je l'aime de tout mon cœur !... C'est la grande consolation dans les peines de la vie!... Je vais à la messe et je m'approche de la sainte table « à tout le moins une fois l'an »... Il faut bien croire à quelque chose; mais, c'est égal, vois-tu... les religieux me gâtent diablement la religion !...

Cependant tante Germille ne perdait pas un point d'aiguille en causant. Au contraire, sa main, excitée par la chaleur de ses paroles, volait avec plus d'agilité et avec une sorte d'emportement. Léon s'était levé pour partir.

— Eh bien ! mon garçon, dit-elle en suspendant son travail pour donner congé à son neveu... tu as voulu me faire jaser sur la religion ; te voilà bien avancé maintenant?... T'ai-je assez scandalisé !...

— Vous devriez dire éclairé, bonne tante, répondit doucement Léon ; car rien n'est lumineux comme la droiture du cœur.

— C'est entendu, tu es un complimenteur incorrigible... Mais redescendons des hauteurs, et n'oublions pas la surprise... La surprise, pour l'instant, je ne connais que ça... C'est demain, entends-tu? que nous démasquons la batterie. Je t'attendrai à deux heures, comme aujourd'hui. Tout sera prêt. Nous ferons monter Manette, pour jouir de son étonnement...

— A demain ! dit Léon... Oh ! je voudrais y être déjà.

Exact au rendez-vous, il trouva encore Manette sur le seuil de la porte.

— Vous savez, monsieur, lui dit la pauvre fille d'un air effaré... c'est toujours la même chose !... Mademoiselle est encore là-haut, calfeutrée, comme hier, dans la petite chambre, et plus inabordable que jamais ! Sainte Vierge !... est-ce que la tête déménagerait?... Vous riez, monsieur Léon ?... Vous n'êtes pourtant pas un sans-cœur !... Enfin, je vous attendais, pour ne pas la laisser seule ; maintenant que vous voilà, je peux bien aller jusqu'à l'église faire brûler un cierge...

— Mais ne sortez pas, je vous en prie, ma pauvre Manette ; si ma tante avait besoin de vous, qui sait?... dit Léon, inquiété de l'inquiétude de Manette.

Il monta. La porte était entr'ouverte. En entrant dans la chambre, il la trouva soigneusement débarrassée de tous les lambeaux d'étoffe qui l'encombraient la veille. Une forte odeur de brûlé, des plaques de cendres dans la cheminée, formant un cadre noirâtre à la rougeur ardente des tisons, témoignaient d'un auto-da-fé consciencieux et récent. Tante Germille, debout, tenait délicatement, de sa main gauche élevée au-dessus de sa tête, la polonaise de son rêve, toute chamarrée de brandebourgs, tandis que sa main droite, armée d'une brosse, tapotait avec amour le cintre de la taille et la cambrure des manches, afin d'imprimer à son chef-d'œuvre un dernier tour d'élégance et de souplesse.

— Je n'attendais plus que toi... dit-elle, émue comme l'auteur d'une pièce nouvelle, au moment où le régisseur s'apprête à frapper les trois coups.

— Eh bien ! me voici, chère tante ; allons ! en avant la surprise !...

Et, tout palpitant lui-même de l'émotion partagée, il se jeta dans un fauteuil et prit un livre au hasard, pour se donner une contenance.

— Y sommes-nous ?... dit-il, un moment après, en regardant d'un air railleur tante Germille, subitement prise d'hésitation.

— Est-ce assez bête !... je n'ose plus !... murmura-t-elle, en posant avec précaution le vêtement sur le couvre-pied du lit.

— Par exemple !... Attendez, chère tante, je vais vous aider, moi !...

Et, courant vivement à la porte, qu'il ouvrit, et se pendant sur la rampe de l'escalier :

— Manette !... eh ! Manette !... cria-t-il d'une voix tonnante.

— Plaît-il, monsieur ? répondit la servante.

— Montez vite !... on vous demande...

Tante Germille, un moment interdite, avait recouvré toute sa présence d'esprit quand la vieille domestique frappa à la porte.

— Entrez !... dit la maîtresse avec dignité.

— Ah ! enfin !... ça n'est pas dommage !... s'exclama l'heureuse Manette, avec un long soupir de soulagement.

— Ma fille, dit solennellement la tante, écoute-moi : je suis contente de ton service, et j'ai songé à te récompenser.

Et comme Manette la regardait sans comprendre·

— Endosse-moi ça !... reprit tante Germille avec une brusquerie majestueuse, en joignant l'action à la parole et en aidant sa servante à s'introduire dans son présent.

— Quoi ! mademoiselle... vous voulez... que j'essaye... pour vous rendre compte... sur mon dos ?...

— Oui, Manette !... oui, ma fille !... mais c'est pour toi... oui, c'est pour toi que je travaillais !...

— Comment dites-vous, mademoiselle ?... J'ai mal entendu, bien sûr...

Léon, le nez dans son livre, se tordait de rire en voyant la tante boutonner, d'une main fiévreuse, les olives de la soi-disant polonaise, tandis que Manette, foudroyée de reconnaissance, se laissait fagoter,

comme un mannequin, sans pouvoir proférer une parole.

— Mais c'est que ça lui va comme une mitaine !... Regarde donc, Léon, regarde !... Et toi, ma fille, remue-toi un peu... Voyons !... demi-tour à droite... bien !... à gauche... parfait !... en avant, marche !... Mais, Léon, encore une fois, je t'en prie, regarde-la donc !...

— Oh ! ma tante... un vrai gendarme !... dit Léon entre deux pâmoisons d'un rire épileptique.

Manette retrouva enfin la parole et, d'une voix faible :

— Ah ! mademoiselle... c'est pour moi !...

— Oui, ma fille, pour toi, pour toi toute seule !...

— Est-ce Dieu possible !...

— C'est pour ton Noël... J'ai voulu te faire une surprise... Tu l'étrenneras pour la messe de minuit.

— Ah ! bien sûr... Mais qu'est-ce que va penser l'Enfant-Jésus en me voyant si belle ? Il est capable de ne pas me reconnaître !...

Léon n'y tenant plus, s'esquiva précipitamment, laissant la gratitude de Manette aux prises avec la satisfaction de tante Germille.

V

« Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire! » a-t-on dit et répété avec une solennité sentencieuse. Comme pendant naïf à ce vieux cliché, en se laissant glisser sur la pente banale de l'imitation, on pourrait dire : heureux les individus qui n'ont pas d'aventures!

En effet, une vie calme et régulière, tissée d'affections pures et d'habitudes hygiéniques, s'écoulant comme un ruisseau bordé de fleurs entre les rives d'un lit honnête et paisible : n'est-ce point là le type arrêté, l'idéal convenu du bonheur?

Quant aux aventuriers du cœur, comme Léon, peut-on donner le nom de bonheur aux sensations fiévreuses et intermittentes qui agitent leur vie? Au prix de quels efforts ces déshérités de l'amour parviennent-ils à ravir çà et là quelque étincelle du feu céleste! Et de quelles expiations lamentables sont toujours suivies ces ivresses furtives!...

Telle est la tradition invariable et constante des philosophes, des moralistes, des poètes bucoliques. Mais, poètes, moralistes et philosophes, nos maîtres,

pardon pour la liberté grande : vous n'avez pas le sens commun, et vous radotez à qui mieux mieux. Les peuples qui n'ont pas d'histoire ne sont pas des peuples. Les hommes qui n'ont pas souffert ne sont pas des hommes. Le bonheur serein n'est pas de ce monde, où nous ne comprenons le calme que par l'agitation, le sourire que par les larmes !...

Veut-on savoir comment Léon procédait à ces évasions nocturnes, dont nous l'avons vu méditer le plan et brusquer les moyens d'exécution ? Veut-on savoir les obstacles qu'il affrontait, les dangers qu'il bravait audacieusement pour arriver jusqu'au sanctuaire où résidait son idole ? Certes, il avait d'abord lutté contre lui-même, contre la pensée du devoir qui tenta à plusieurs reprises d'élever la voix. Mais, hélas ! nous devons le reconnaître, la lutte, sur ce terrain, n'avait été ni bien longue ni bien acharnée : il roulait, malgré lui, sur la pente des fatalités mystiques, dans l'énervation desquelles son âme s'était longtemps bercée. « Dieu le veut ! » est un cri perfide, dont se grisent tous les fanatismes, avec lequel on se résigne à toutes les défaites.

Les scrupules d'ordre supérieur une fois vaincus, Léon avait sommairement réfuté, ou refoulé dédaigneusement, les objections suggérées par l'intérêt personnel. Risquer sa vie ? la belle affaire !... S'exposer, ce qui était plus grave, à être surpris dans sa ténébreuse entreprise, puis honteusement chassé ?... Cette vague image du ridicule où pouvait sombrer son épopée, l'avait fait hésiter quelques instants...

— Mais bah ! s'était-il dit bien vite pour s'étour-

dir... la fortune vient en aide à ceux qui osent... Qui veut la fin veut les moyens... Nécessité n'a pas de loi...

Or, pour lui, actuellement, une seule chose au monde était nécessaire : la voir, lui parler, l'entendre... Il n'osait encore s'avouer à lui-même : la posséder.

Les difficultés inhérentes à la perpétration de son projet étaient terribles et compliquées : un treizième travail d'Hercule. D'abord, conformément à la règle suivie dans toutes les maisons d'éducation bien tenues, les dortoirs étaient assujettis à de fréquentes inspections nocturnes, faites tantôt par le directeur, tantôt par le sous-directeur. Léon avait reconnu en principe que, sous ce rapport, il devait s'abandonner forcémen à la grâce de Dieu. Cependant, pour mettre en prati que, autant que possible dans le cas présent, le pieux adage : « Aide-toi, le ciel t'aidera », à chacune de ses éclipses nocturnes, il confectionnait, à l'ombre de ses rideaux, un mannequin chargé, au besoin, de représenter un homme endormi. La lueur discrète des veilleuses donnait à cette supercherie une vraisemblance assez rassurante.

Ensuite, avec des précautions de chat, il se glissait dans sa chambre, revêtait un paletot-sac, sous lequel il enroulait, autour de sa taille, une longue corde, semée de nœuds. Puis il descendait, chaussé de pantoufles de feutre, par-dessus ses bottines, en guise de socques. Les escaliers, les corridors, les cours, étaient successivement franchis avec une légèreté fuyante, que les fantômes n'ont jamais dépassée dans les plus fantastiques ballades. Enfin il arrivait dans la petite cour

écartée, au pied de la fontaine en bois, adossée au mur.

Tout était prévu. En un clin d'œil, l'extrémité de la corde était solidement fixée au robinet de fer et, pour plus de sûreté, passée en cercle autour du meuble grossier. Une sorte d'étrier, formé d'avance par une boucle restée pendante, permettait à Léon de se hisser vivement sur la plate-forme du bahut. Dans cette position, il lui était loisible de prêter l'oreille aux bruits du dehors et du dedans. Protégé par un pan de muraille, qui arrêtait juste à point la projection indiscrète d'un bec de gaz éclairant la rue, il écoutait en retenant son haleine. Bientôt, rassuré par le calme qui régnait généralement dans ces parages à pareille heure, il passait sa corde par-dessus le mur grisâtre, avec lequel elle se confondait. Alors, élastique et souple, il s'élançait pour retomber, inerte et aplati, sur la crète, que ne décorait, fort heureusement, aucun tesson de bouteille. Là, nouveau temps d'arrêt, nouvelles écoutes. Après quoi, pivotant sur lui-même et s'abîmant comme une avalanche silencieuse, il se trouvait subitement dans la rue, dite rue du Collège.

Le retour au gîte s'opérait dans des conditions plus pénibles ; car il fallait remonter assez lentement, le long de la corde, en s'arc-boutant à la force des poignets. Par bonheur, le bas du mur était construit en talus, ce qui favorisait le premier mouvement ascensionnel ; et, l'impulsion une fois donnée, l'inexorable nécessité faisait le reste.

O merveilleuse activité de la jeunesse ! magique puissance, qui sait unir la grâce à la vigueur, et concilier les extrêmes en apparence inconciliables !...

Fagoté comme un bandit, au moment de l'escalade, Léon arrivait frais et pimpant auprès de son amie. Pour opérer la métamorphose, il lui suffisait de jeter bas, dans un coin de l'antichambre où il les reprenait en sortant, le pardessus qui venait d'essuyer la crête humide et verdâtre de la muraille, les espadrilles feutrées et le sombrero réservés à ces expéditions hardies. A son entrée au salon, ce n'était plus le même homme : linge irréprochable, redingote correcte, chaussure élégante... Son ange gardien lui-même qui, bon gré mal gré, était de moitié dans l'équipée, devait se demander avec angoisse si c'était bien là l'écervelé jouvenceau qu'il venait d'accompagner dans sa dégringolade aérienne.

Au moment où il accomplissait ce tour de force et d'agilité trihebdomadaire, Léon était certainement en proie à une sorte de somnambulisme poétiquement effaré. Il lui arrivait, de temps à autre, dans la journée, de longer cette rue du Collège, clandestinement illustrée par ses exploits. En levant modestement les yeux vers le pan de mur que, dans son langage mystique, il avait baptisé le « chemin du bonheur », il se prenait parfois à douter que ce bonheur nocturne ne fût pas un rêve, tant le chemin, vu en plein soleil, paraissait inexplorable et inexploré !...

Mais, depuis plus d'un mois déjà, Léon avait acquis la certitude positive qu'il ne rêvait pas. Aussi soucieux de la décence que de la vérité, nous ne détaillerons pas plus certains mystères que nous ne songerons à les cacher. Un amour délicat et noble comme celui de la baronne n'est pas de ceux que l'on déflore bru-

talement, en infligeant à l'héroïne la rougeur de la défaite.

Eh ! qui donc serait pour elle sans indulgence et sans merci ? L'ennemi — un ennemi d'autant plus irrésistible qu'il savait se faire humble et suppliant — une fois introduit dans la place par une sorte d'effraction morale et physique, la capitulation pouvait-elle être autre chose qu'une question de temps ? D'une part, les ardeurs de la jeunesse, les impatiences de la nature ; de l'autre, les entraînements de la pitié, devaient, tôt ou tard, amener une crise. D'ailleurs, « celui qui aime le danger y périra, » dit l'Ecriture ; or, tous les deux, ils adoraient le danger. Enfin, pourquoi ne pas l'avouer ? les *Confessions* avaient fait un doux ravage dans l'âme de la lectrice malgré elle.

Entre ces deux natures froissées par le sort, entre ces deux roseaux presque déracinés, mais en même temps rapprochés et confondus par la tempête, il y eut une recrudescence de sève, une surabondance de vie, un indissoluble enlacement... Ah ! pourquoi la société égoïste et fanatique dressait-elle entre eux ses barrières infranchissables !... Pourquoi, sur de si radieuses résurrections, le monde inhumain repousse-t-il froidement la pierre entr'ouverte du tombeau !...

Parfois Laure disait :

— Je plaiderai en séparation ; je suis sûre de gagner mon procès.

— Hélas !... triste gain !... répondait Léon, puisque, même en brisant la chaîne, la loi maintient l'esclavage !...

Et malgré tout, des projets d'avenir s'ébauchaient

dans leurs entretiens ; il y avait, dans leurs cœurs et dans leurs paroles, des échappées d'espérance, des accès de folle ivresse, une éclosion de rêves insensés. A cette époque, la mode était aux loteries plus ou moins apocryphes, taillées sur le patron des « Lingots d'Or » : duperies gigantesques, enfiévrant les imaginations par leurs décevants mirages ; traites fallacieuses, tirées sur le hasard par la naïveté crédule. Laure acheta, un jour, cent billets à l'une de ces officines d'illusions, et, divisant cette liasse de chiffons en deux parties égales, elle exigea que Léon en prît une, à son choix.

— Nous verrons... disait-elle très sérieusement, nous verrons qui de nous deux aura le plus de chance.

Léon la regardait, en souriant d'un air d'incrédulité, et, jouant malicieusement sur les mots, pour la taquiner :

— Oh ! moi, je suis sûr... j'en mettrais la main au feu... que nous aurons autant... mais pas plus de chance l'un que l'autre... Vous entendez, Laure : autant mais... pas plus ?

— Qui sait ? reprenait-elle, en caressant sa chimère avec une obstination enfantine... le hasard est si grand !... Si nous gagnions le gros lot...

— Eh bien ?... Si nous gagnions le gros lot ?...

— Nous pourrions nous expatrier. On dit qu'à l'étranger, en Amérique, par exemple, tout s'arrange, quand on est riche...

Laure se leva, fit quelques pas dans le salon, traînant avec nonchalance ses mules brodées sur le tapis ; puis, écartant les rideaux d'une fenêtre, elle regarda quelques instants, à travers les persiennes, dans la rue dé-

serte. Encadrée dans la draperie sombre qu'elle soulevait d'une main, sa taille resplendissait, svelte et cambrée, sous le peignoir de cachemire blanc. Léon la contemplait avec une admiration muette.

Tout à coup elle revint près du foyer, et, se penchant sur son ami, dans une attitude caressante, la voix imprégnée d'une chaude vibration :

— A quoi penses-tu ?... dit-elle.

Léon tressaillit. Rarement Laure employait avec lui la forme délicieusement singulière du tutoiement. Il l'attira doucement à lui, la fit asseoir à son côté, sur le large divan.

— A quoi je pense ?... répondit-il, avec un sourire attendri... Devine !

— A quoi bon, puisque tu vas me le dire ?

— Eh bien ! je me reportais aux souvenirs de notre intimité naissante... Voyons, aide-moi, veux-tu ?...

— Pourquoi rappeler des choses que l'on n'a point oubliées ? objecta-t-elle, un peu troublée par cette proposition étrange.

Mais lui, grisé par la mémoire de ce passé encore si près d'eux, le cœur encore enchanté des divins enfantillages de l'amour :

— Alors, reprit-il, comme vous étiez rebelle à la moindre familiarité de langage !

— Mais vous, monsieur, interrompit Laure, vous étiez familier pour deux !... Oh ! ces poètes !... ajouta-t-elle avec une ironie rêveuse, ils se croient tout permis, dans leur lyrisme échevelé !...

— Et quelle élève récalcitrante vous vous montriez alors !... continua Léon, en couvant d'un œil radieux l'image du rêve évoqué ; et surtout quel peu d'aptitude

aux exercices de prononciation !... Pourtant, Dieu merci, j'y mettais une patience !... mais vous, un entêtement!... Tenez, ces deux mots si simples : *Je t'aime !*... me suis-je donné du mal pour vous les arracher enfin d'une façon à peu près distincte !...

— Ah ! c'était charmant !... dit la baronne, avec un soupir étouffé...

— Dis-moi, Laure adorée, reprit Léon de sa voix la plus câline...

— Quoi ?...que voulez-vous?... interrogea-t-elle, toute tremblante de l'émotion qu'éveillaient en elle les paroles de son ami.

— Je t'en prie, recommençons l'exercice de prononciation !...rien qu'une fois... pour rire... veux-tu ?...

— Non, non !... fit-elle vivement.

Et elle ajouta, comme se parlant à elle-même :

— Ce serait pour pleurer !...

Mais Léon tenait à son idée ; il se complaisait décidément à ce souvenir.

— Eh bien ! dit-il, je vais me rappeler tout seul. Supposons que ce soit un conte... Il y avait, une fois, un maître qui avait une élève intelligente, mais indocile, oh ! indocile !... vous allez voir !...Par exemple...

Et ici Léon se mit à contrefaire plaisamment la voix d'un vieux pédagogue invisible : « Voyons, mademoiselle, remettez-vous, je vous en prie, et appliquons-nous bien !... *Je t'aime*, est-ce donc là une phrase bien longue et bien difficile à prononcer ?... Alors épelons ensemble, mademoiselle ; répétez après moi chaque lettre, chaque syllabe... Et même abrégeons : tenez ! je vous fais grâce de *je*... Passons, si vous le voulez bien, au petit mot qui vous embrouille si étonnam-

ment!... Y êtes-vous?... *t*... apostrophe... Tenez encore!... voyez si je suis généreux : je vous fais même grâce de l'apostrophe!... Mais attention!... attention!... *t*, *a*, *i*, *t'ai*... *t'ai*... Bien!... *m*, *e*, *me*... *me*... Très bien! parfait! *Je t'aime!*... *Je t'aime!*... *Je t'aime!*... Allez donc! mais allez donc!... »

— Infortuné maître!... continua Léon, quittant le ton du pédagogue absent et reprenant sa voix habituelle... L'écolière redisait bien, après lui, chaque lettre; elle articulait avec assez de netteté chacune des deux syllabes séparément; mais, quand il s'agissait de les réunir pour en former le mot attendu, l'étourdie bredouillait incorrigiblement : *Je vous aime!*...

Le narrateur s'arrêta. La baronne fondait en larmes.

— Oh! pardon! s'écria-t-il, en couvrant de baisers une main qu'il venait de saisir avec ardeur... pardon!... Moi qui croyais plaisanter!... maladroit que je suis!... pardonnez-moi, je vous en conjure!...

— Je vous remercie, au contraire, Léon, répondit Laure; j'avais tant besoin de pleurer!... Il y a si longtemps déjà que je ne pleure plus!... Je m'habitue trop au bonheur!...

Puis, essayant de sourire à travers ses larmes :

— Savez-vous bien que vous intercalez de fort jolis détails dans vos contes? Hélas! que vos contes ne sont-ils des réalités!... « Mademoiselle... mademoiselle... » disiez-vous... Ah! combien de fois j'ai fait ce rêve!... Mais j'oublie toujours, folle que je suis, qu'à défaut d'autres obstacles, l'âge en serait un entre nous...

A son tour, Léon gardait le silence; il supputait, à

part lui, les « autres obstacles » auxquels son amie venait de faire allusion.

Elle reprit :

— Mais quand je me suis abandonnée aux extravagances de mon imagination, quand j'ai bien battu la campagne dans le pays des chimères, je reviens toujours triste et mécontente de moi-même... Ma conscience, qui me laisse en paix sous tous les autres rapports, est inexorable sur un point...

— Et lequel? interrogea Léon, sortant de sa rêverie.

— Mes enfants !... murmura-t-elle, en baissant les yeux.

— Ah ! oui, vos enfants !... répéta-t-il, d'une voix grave et pénétrée.

Une mélancolie profonde s'emparait de lui, chaque fois que Laure lui faisait confidence de ses entrevues avec Mme de Bussy.

— Les pauvres enfants! pensait-il involontairement... Et, par surcroît de malheur, ces enfants sont deux filles!... Sous quels tristes auspices elles sont entrées dans la vie, et quel avenir les attend !...

Ainsi la baronne jetait, sans le vouloir, dans l'âme de Léon les germes d'une pitié inquiète ; la délicatesse, en lui, commençait de s'alarmer ; et, à travers les vapeurs enivrantes de sa félicité, il entrevoyait vaguement l'épée de Damoclès.

VI

Cependant, les visites de Mme de Bussy devenaient de plus en plus fréquentes. Evidemment elle exécutait une consigne. Ses conversations avec Laure roulaient invariablement sur le même sujet : le repentir du mari. Bien que tardif, ce retour aux pensées sérieuses, dont on ne pouvait plus mettre en doute la sincérité, ne méritait-il pas d'être pris en considération? Encore une fois, il ne s'agissait ni d'elle ni de lui ; mais les enfants ? Et sans cesse l'intérêt des enfants était remis en cause et chaudement plaidé par l'adroite Mme de Bussy, qui, sur ce terrain, s'élevait sans peine aux plus éloquentes considérations.

— Si leur situation de fortune, disait-elle, ne leur permettait plus d'aspirer, par la suite, à de riches établissements, du moins on pourrait encore songer pour elles à des mariages honorables, le rapprochement une fois opéré ; mais, le présent état de choses persistant, qui donc voudrait prendre pour femmes des jeunes filles ayant puisé, à l'école de leurs parents, une si triste idée de l'union conjugale?

La question d'honneur ainsi mise et traitée au premier plan, Mme de Bussy reprenait en sous-œuvre la question d'argent. Le baron avait pour parente éloignée une vieille comtesse toulousaine, dont la fortune, à défaut de plus proches héritiers, eût dû lui revenir un jour. Mais cette parente, extrêmement dévote et rigoureusement à cheval sur les principes sociaux et religieux, avait déclaré nettement que « pas un centime de sa succession n'écherrait jamais à des époux assez oublieux de leur dignité pour étaler aux yeux du monde le scandale de leur désunion ». Et la vieille comtesse, ne faisant pas mystère de ses intentions ultérieures, se proposait d'employer son bien à la fondation d'un hospice dont elle étudiait avec ardeur le plan et la destination.

— Mais qui sait ? insinuait Mme de Bussy, revenant à la charge, si vous consentiez à recevoir en grâce le pécheur repentant, peut-être la comtesse, s'humanisant par contre-coup, reviendrait-elle, en totalité ou en partie, sur sa détermination.

Et comme Laure demeurait indifférente à cette perspective intéressée :

— Encore une fois, chère belle, reprenait Mme de Bussy, ce n'est pas pour vous que je parle ; je sais bien que vous avez le cœur trop haut placé... Mais songez à ces pauvres petites !...

D'ordinaire, la baronne baissait la tête en soupirant et sans proférer une parole. Un jour pourtant, fatiguée d'entendre les mêmes arguments répétés par la même bouche infatigable :

— De grâce, madame, dit-elle, épargnez-moi toutes ces réflexions, qui me brisent inutilement. Craint-on que je ne comprenne pas suffisamment l'horreur de ma

situation ? Est-il donc si nécessaire de me la remettre sans cesse sous les yeux avec cette insistance dramatique ? Ce qu'on me demande est au-dessus de mes forces... Certes, cette situation, ce n'est pas moi qui l'ai faite ce qu'elle est. Dès lors, qu'exige-t-on de moi ? Se permettrait-on de douter de mon amour pour mes enfants ?... Les pauvres petites ! comme vous dites souvent, elles sont nées sous une mauvaise étoile, comme leur mère !...

On le voit, la baronne, bien que chrétienne par l'éducation, était restée un peu fataliste dans son for intérieur. Depuis qu'elle s'était donnée à Léon, il n'y avait plus place dans son esprit pour des pensées de retour en arrière ; et même, à ses yeux, sa seule excuse de s'être donnée, c'était de ne vouloir plus se reprendre. « Vous ne savez donc pas, monsieur, que je porte malheur à tout ce qui s'intéresse à moi ? » Telle avait été sa première parole adressée à Léon, en manière d'avertissement solennel. Et quand, malgré ce cri d'alarme loyalement jeté, malgré des luttes intérieures vaillamment soutenues, à la fois séduite et trompée par un sentiment indéfinissable et entraînant, elle était arrivée, de concession en concession, jusqu'à la dernière de toutes ; alors elle s'était languissamment roidie dans un quiétisme d'autant plus absolu qu'elle le croyait irrévocablement solidaire et partagé. Dans le tourbillon qui l'enveloppait, son amour seul lui paraissait immuable.

D'essence éminemment aristocratique et distinguée, plus soucieuse de la forme irréprochable que du fond réel des choses, plus amoureuse des fleurs que des

fruits, elle manquait d'appréciation dans maintes circonstances graves de la vie où tout, malheureusement, est relatif.

A ses yeux, pouvait-il jamais être question de devoir là où il fallait débuter par l'odieux oubli de la délicatesse ? Évidemment non. La délicatesse, cette fleur éternelle du sentiment, ne devait jamais se ternir au contact avilissant de combinaisons, plus ou moins fructueuses, décorées du nom de devoir. Ah ! certes, ce n'est pas à elle que le casuiste le plus astucieux fût parvenu à inoculer cette maxime véreuse, que « la fin justifie les moyens ».

Quant à Léon, son esprit, moins absolu, moins tout d'une pièce que celui de son amie, s'ouvrait de plus en plus à l'inquiétude, comme s'il eût été doué d'une sorte de seconde vue. Et ses pressentiments n'étaient que trop fondés, ses craintes que trop légitimes. En effet, à quelques jours de là, étant allé saluer son protecteur, il le trouva, à son grand étonnement, d'une extrême froideur à son égard.

— Vous arrivez fort à propos, lui dit M. Gérard, sans lui tendre la main comme de coutume ; j'allais même vous prier, par un mot, de venir me voir en particulier.

Le ton sur lequel ces paroles étaient prononcées embarrassa Léon.

— Oui, en particulier, répéta M. Gérard ; car ce que j'ai à vous dire n'est agréable ni pour vous ni pour moi... Asseyez-vous et causons.

— De quoi s'agit-il donc ?... demanda Léon, devenu tremblant d'anxiété.

— On n'est pas content de vous au collège, et, comme de juste, c'est sur moi, reprit M. Gérard avec une intention marquée, oui, c'est sur moi que cela retombe. On est donc venu se plaindre à moi ; il m'en coûte de vous le dire, mais enfin il le faut. J'ai dit qu'on est mécontent de vous ; je vais préciser : on ne se plaint pas de votre service de jour ; mais... la nuit ?

A cette brusque interrogation, soulignée par la brusquerie de l'accent, Léon se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

— Ah ! vous avouez !... *Habemus confitentem reum*, dit l'excellent M. Gérard, ne soupçonnant pas toute la gravité du cas, et se déridant malgré lui par cette citation empruntée a son domaine professionnel.

Mais, revenant bien vite à la sévérité qu'il s'était prescrite, il reprit :

— Vous comprenez, mon ami, c'est mal, très mal même ; car enfin on ne sait ce que vous faites, la nuit, ni ce que vous devenez. Le brave M. Matossin, votre principal, en donne sa langue aux chiens. Il a bien voulu, par considération pour moi, dit-il, et je lui en suis obligé, il a bien voulu ne pas jeter les hauts cris ; il feint et feindra encore de ne s'être aperçu de rien ; bref, il m'a parlé de la chose confidentiellement... Mais voyons ! entre nous, que se passe-t-il ? Vous pouvez tout me dire, à moi, j'imagine ?... Tenez ! voulez-vous me permettre de vous interroger, et me promettez-vous de répondre à mes questions ?

— Comme à un confesseur, comme à Dieu ! répondit Léon à demi-voix et de plus en plus troublé.

— Pas de grands mots, je vous en prie ; répondez-

moi tout simplement, comme on répond à un homme que l'on estime.

Léon courba la tête humblement.

— Voyons! quand vous n'êtes ni au dortoir ni dans votre chambre, où êtes-vous ? interrogea nettement M. Gérard.

— En ville... murmura Léon, avec un laconisme piteux.

— Comment!... en ville ?... Vous dites : en ville ?... répéta M. Gérard, qui croyait avoir mal entendu.

— Oui, monsieur.

— Ah ! en ville ?... Et où cela... si je ne suis pas trop indiscret ?... chez quelque camarade ?...

— Non.

— Je n'ose dire dans quelque... tripot ?...

— Non, oh ! non, répliqua Léon avec vivacité.

— Mais comment sortez-vous ?... quelque complaisance du portier, sans doute ?

Léon hésita deux secondes, fit un visible effort sur lui-même, et répondit :

— Par-dessus les murs...

M. Gérard fut stupéfié. En sa qualité de président du conseil d'administration prenant à cœur son mandat, et ne comprenant pas qu'une accusation semblable pût peser sur un immeuble confié à sa haute surveillance, il était, nous le répétons, positivement stupéfié.

— Par-dessus les murs !... répéta-t-il machinalement... vous m'étonnez !... c'est impossible...

— C'est vrai, dit Léon.

Alors, le juriconsulte apparaissant tout à coup :

— Mais, malheureux ! vous ne savez donc pas à quoi vous vous exposez... en escaladant... de nuit ?...

Puis il ajouta, après un silence :

— Me voyez-vous réduit, moi, à vous défendre en justice ?... oh ! pour cela, non, jamais !...

Et, passant à un autre ordre d'idées :

— En tout cas, dit-il, que tout ceci reste entre nous, m'entendez-vous bien ?... On est à cent lieues de soupçonner chose pareille... On a constaté votre absence du dortoir et de votre chambre, voilà tout ; on ne suppose pas que vous soyez sorti de la maison...

M. Gérard était devenu pensif. En moraliste expérimenté, il se demandait, à part lui : « Où est la femme ? » Et il cherchait un biais pour arriver à toucher cette corde délicate.

— Oh ! monsieur, s'écria Léon, encore plus impressionné par ce silence que par des reproches... Combien je suis malheureux de vous causer tant d'ennuis, à vous si bon !... Mais que voulez-vous ?... c'était plus fort que moi !...

— Elle est donc bien belle !.. s'exclama ironiquement M. Gérard, saisissant le joint et entrevoyant toute une épopée galante dans ce cri du cœur : « C'était plus fort que moi !... » Sapristi, mon cher, tout le monde a été jeune, plus ou moins ; mais on ne se compromet pas ainsi, soi et ses amis, pour la première venue, que diable !...

En entendant cette qualification de « première venue » tomber des lèvres de l'homme qu'il vénérait le plus au monde pour aller atteindre, à travers son âme,

la femme qu'il jugeait digne de toutes les adorations, des larmes de douleur brillèrent dans les yeux de Léon.

— Eh quoi ! reprit M. Gérard involontairement radouci, s'agirait-il de quelque aventure sérieuse ? Le cœur serait-il pris solidement ?... Oh ! alors, ce serait encore plus triste, mon ami ; car vous êtes bien jeune pour vous exposer à contracter des engagements... A moins d'être une tête couronnée ou un fou, on ne se marie pas à votre âge. Il faut pourvoir au nid, avant de songer à la couvée...

Il y eut un court silence.

— Donc, continua M. Gérard, en reprenant le ton interrogatif autorisé par Léon, c'est d'une jeune fille qu'il s'agit, d'une jeune fille appartenant à quelque famille honnête, sans doute, et qui trompe la surveillance de ses parents, comme vous, vous manquez à celle que vous devriez exercer ?

— Non, monsieur, ce n'est pas une jeune fille... répondit Léon, reprenant, de son côté, l'attitude humble qui convient à un accusé.

— C'est une femme mariée, alors ?... Mais le mari, malheureux ! le mari ?... Vous vous ferez rompre les os, si vous ne vous cassez le cou en sautant par-dessus les murs !...

— Il n'y a pas de mari... dit Léon, d'une voix faible.

— Ah ! elle est veuve ?... c'est un peu moins scabreux peut-être...

— Elle n'est pas veuve non plus, mais...

Léon hésita.

— Mais quoi ? interrogea M. Gérard.

— Séparée de son mari, ou du moins...

— Ou du moins ?...

— Éloignée de lui, depuis déjà assez longtemps...

— Peste ! cela se gâte de nouveau... dit M. Gérard... Encore une question, s'il vous plaît : a-t-elle des enfants ? ajouta-t-il, après un instant de réflexion.

Léon fit un signe affirmatif.

— Je n'en veux pas, je n'en dois pas savoir plus long !... dit brusquement M. Gérard, en faisant le geste de se boucher les oreilles...

Le jurisconsulte avait terminé son interrogatoire, jugeant la cause suffisamment instruite. Et maintenant son front s'assombrissait sous ses pensées. Par instants, sa respiration devenait bruyante et saccadée ; puis sa poitrine se gonflait et laissait échapper des soupirs gros de tristesse et de mécontentement. Il se leva, et marcha de long en large dans son cabinet, sans proférer une parole, pendant deux minutes qui parurent deux siècles à Léon. Enfin l'orage, qui s'était amoncelé dans cette âme généreuse, éclata.

— Ainsi donc, dit-il, voilà où nous en sommes. Vous foulez aux pieds sans vergogne « les devoirs de votre état », — un mot expressif, dont le sens doit vous être familier, à vous qui avez quelque peu étudié en théologie. On vous confie des jeunes gens à surveiller pendant la nuit, et vous désertez votre poste, sans songer même aux désordres que peut entraîner votre désertion. Vous escaladez les murs, comme un malfaiteur, et pourquoi ? pour vous glisser dans une maison respectable où vous portez le trouble, en attendant que vous y portiez le malheur !... Et vous vous croyez bon et honnête !... que feriez-vous donc, si vous étiez

méchant ?... Ah ! tenez ! vous me faites cruellement regretter...

M. Gérard n'acheva pas sa pensée; mais Léon, assis au coin de la cheminée, les yeux rivés aux chenets, ne comprenait que trop la portée de cette réticence.

— Car enfin, reprit son protecteur d'une voix de plus en plus sévère et incisive, n'est-ce pas une honte, pour vous et pour moi, que les choses se passent ainsi ? Que serait-il arrivé sans l'empressement de ce brave M. Matossin à me prévenir? Doutiez-vous que votre roman ne fût fatalement voué au dénouement le plus ridicule et en même temps le plus désastreux ? En ce qui me regarde, je rougis en y songeant. Voyez-vous que l'on vienne me dire : — « Eh bien ! ce jeune homme, que vous aviez si chaudement recommandé, il se livre à de belles équipées !... »

Tout à coup, M. Gérard suspendit sa marche fiévreuse et, s'arrêtant devant Léon, il ajouta, d'un ton solennel :

— Mais comprenez-moi bien, malheureux : j'insiste tout spécialement sur l'énormité de votre conduite vis-à-vis de la personne que vous savez. Eh quoi ! voilà une femme jeune et malheureuse; elle est mère, elle a droit à tous les respects; et c'est justement la victime que vous allez choisir, de préférence à tant d'autres, pour en faire le jouet d'une intrigue vulgaire !... Mais quelle éducation a donc été la vôtre ?... La belle morale, en effet, que celle qui encourage la chute par des maximes comme celle-ci : « A tout péché miséricorde ! » La vérité, entendez-vous ? c'est que cer-

taines fautes sont irrémissibles parce qu'elles sont irréparables !... Quand vous aurez perdu cette femme à tout jamais ; quand vous lui aurez ravi le seul bien qui lui reste, l'estime du monde, suffira-t-il, pour annuler vos torts, de vous frapper la poitrine avec componction ? Votre *meâ culpâ* rendra-t-il à cette femme et à ses enfants ce que vous leur aurez enlevé ?... Oh ! les enfants !... comment ne pas s'attendrir à la pensée du mal que l'on peut faire à un enfant ?... Et quel mal plus affreux que de lui prendre l'honneur de sa mère ?... Mais rappelez-vous donc, vous qui êtes un lettré, rappelez-vous donc les beaux vers de Juvénal...

Et de sa belle voix vibrante et métallique, divinisée par l'émotion, M. Gérard articula lentement les vers du poète :

Maxima debetur puero reverentia ; si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos !...

En entendant exprimer des pensées si bien en harmonie avec ses propres pensées, Léon avait osé relever les yeux. Il sentait se renouer un lien sacré entre son âme et celle de cet homme juste, qui parlait avec tant d'autorité et de vigueur le langage de l'honnêteté et de la raison. Jamais, aux plus beaux jours de sa ferveur lévitique, aucun directeur de consciences ne l'avait si puissamment remué. Le remords entrait dans son cœur, en même temps que la lumière dans son esprit. M. Gérard, comme s'il eût deviné ce qui se passait dans l'âme du jeune homme :

— Maintenant, lui dit-il d'un ton où l'indulgence commençait à percer, est-il nécessaire que je vous

trace votre conduite? Ordre et travail : tout est là...

— Oh! non, ne me dites rien, je vous ai compris!... s'écria le coupable avec un regard chargé de repentir, qui acheva de désarmer son juge.

— Que comptez-vous donc faire ?

— Mon devoir!... répondit simplement Léon.

— C'est bien! dit M. Gérard, en lui tendant la main; je prends acte de cette bonne parole. Allons! j'ai bien envie de vous appliquer le bénéfice de la maxime contre laquelle je pestais tout à l'heure : « A tout péché miséricorde! »

Et il ajouta, avec une ironie douce et bienveillante :

— Oh! ces poètes religieux! on leur donnerait le bon Dieu sans confession; et cependant, vous, vous en aviez lourd sur la conscience!... Eh bien! c'est égal, revenez me voir dans une dixaine de jours — pas avant, je suis forcé de faire un voyage — et alors, si vous êtes bien sage, mais bien sage, entendez-vous?... on vous donnera l'absolution pleine et entière.

Léon sortit, confus de la clémemce dont il était l'objet. Chemin faisant, toutes les paroles de son protecteur, depuis la première jusqu'à la dernière, lui revenaient à la mémoire. Celles qui concernaient Laure, en particulier, se retraçaient dans son esprit en traits de feu et lui brûlaient le cœur. Que de pensées en peu de mots, et quel champ, quel champ vaste et douloureux ouvert à ses méditations!...

VII

A partir de ce moment, Léon s'efforça d'envisager froidement la situation sous toutes ses faces. Son poème échevelé d'excursions nocturnes, d'entrevues mystérieuses, d'amour partagé loin des regards profanes, était désormais réduit à ses véritables proportions : un rêve envolé, laissant au cœur une image ineffaçable !...

Mais, en réalité, qu'allait-il faire ? Quel parti prendre ? Comment tenir la promesse faite à M. Gérard et solennellement enregistrée par celui-ci ? Des idées contradictoires embrouillaient dans sa cervelle leurs trames confuses. La passion, brusquement troublée dans ce qui lui semblait un droit acquis, essayait de sauver ses intérêts en plaidant la ressource des faux-fuyants. N'était-il pas assuré de la soumission de Laure à tous ses caprices ? D'un mot, d'un signe, il pouvait l'envoyer où il voudrait, et ensuite manœuvrer pour l'y rejoindre. Et même, sans changer de résidence, était-il impossible d'établir les relations sur de nouvelles bases, de remplacer la nuit par le jour, en redoublant

de précautions ?... Mais toutes ses suggestions malsaines étaient chassées de son esprit, à mesure qu'elles y naissaient. Au moment de faiblir, Léon reculait toujours devant cette crainte : la compromettre, elle et ses enfants. Car désormais, dans ses poignantes préoccupations, les enfants étaient inséparables de leur mère ; le poète latin si éloquemment évoqué par M. Gérard, et qui a si magistralement formulé le respect dû à l'enfance, était devenu à ses yeux le plus grand saint du calendrier.

Ainsi perplexe et agité, Léon se réfugiait d'instinct vers tante Germille, comme pour emprunter à cette bonne âme quelque chose de sa patience et de sa sérénité. Pauvre tante, toujours affectueuse et bénigne ! Son neveu la négligeait bien, depuis deux grands mois ; mais elle, toujours indulgente, ne songeait point à se plaindre. Pas plus aujourd'hui qu'auparavant, il est vrai, elle ne comprenait rien aux changements d'humeur de Léon. Pour elle, son neveu était tout simplement un brave jeune homme, méconnu par sa mère, qui travaillait trop, sans doute, dont la tête se préoccupait de l'avenir plus que de raison et pour lequel, en résumé, elle professait une tacite admiration.

— Je te trouve encore plus sérieux que de coutume, mon Léon, lui dit-elle un jour ; bien sûr, tu as quelque chose... Ah ! çà, j'espère que cela va finir, de te faire sans cesse de la bile pour des personnes qui ne t'en savent aucun gré. Ta mère... car gageons que c'est encore à elle que tu penses ?...

— Je n'ai pas reçu de ses nouvelles depuis mon retour à Nevers, dit Léon ; cependant, huit jours après

mon arrivée, je lui ai écrit pour lui dire comment je me trouvais : elle ne m'a pas répondu...

— Oh! les guerres de religion!... et ce qui est pire encore, les rancunes de dévots!... s'écria énergiquement tante Germille, en levant les bras au ciel... Enfin, ne disons pas de mal de ta mère, parce que... c'est ta mère; mais, mon garçon, tu n'as rien à te reprocher, c'est l'essentiel. Laisse-la se lamenter sur ton compte, entre la poire et le fromage, avec ses amis que je n'aime guère, moi; car ils t'ont fait du mal, peut-être sans mauvaise intention, mais ils t'en ont fait, c'est sûr... Quant à elle, je t'en réponds, elle finira par se lasser de les régaler, maintenant qu'elle doit voir que, décidément... tu ne veux pas rentrer au corps, et que... tu as permuté...

Léon ne put s'empêcher de sourire.

— Encore votre langage imagé, tante chérie! dit-il malicieusement; « rentrer au corps » et « permuter »... oh! c'est surtout *permuter* qui me plaît!...

— Fi! le vilain! balbutia tante Germille, rougissante et décontenancée; il vous a des façons si drôles de dire des choses désagréables, qu'on n'ose pas lui en vouloir...

Or, non seulement elle « n'en voulait pas » à son neveu, mais elle avait, au contraire, prémédité d'être aimable avec lui, pour arriver à obtenir son avis sur une question importante, qu'elle ne savait plus comment lui poser. C'est pourquoi, désorientée par l'ironie inattendue de Léon, elle tourna d'abord maladroitement autour du pot; puis, tout à coup, mettant résolument les pieds dans le plat :

— Dis-moi, garçon...

— Quoi, tante *Gaga?*

— Il ne s'agit pas de plaisanter, entends-tu?... Réponds-moi comme un homme sérieux d'abord, et ensuite comme un homme instruit, que tu es!...

— Diable! fit Léon toujours railleur, comment voulez-vous qu'on soit sérieux avec vous, chère tante, quand bien même on serait instruit?... Mais j'y songe, vous me faites frémir... Miséricorde! c'est donc bien énorme, ce que vous allez me révéler?

— Encore une fois, trêve aux plaisanteries, je t'en conjure, et réponds-moi... Voyons : qu'est-ce que tu penses des songes?... Crois-tu qu'on puisse croire aux songes, toi?

— Ah! par exemple, s'exclama Léon ébahi, vous me posez là, pour vous moquer de moi sans doute, la question la plus creuse qu'on puisse adresser à un ignorant comme moi. Il est vrai que, quand bien même je serais très instruit, comme vous disiez tout à l'heure, toujours pour vous moquer, n'est-ce pas? je ne serais guère plus capable de vous répondre. Car enfin, chère tante, on pourrait jaser là-dessus jusqu'à demain matin, sans être plus avancé.

— Mais je te demande ton opinion, la tienne, ton opinion à toi!... insista tante Germille, en pratiquant de son mieux, du geste et de la voix, l'innocente figure de rhétorique qu'on nomme le pléonasme.

— Mais je n'ai pas d'opinion là-dessus, et je serais désolé d'en avoir une, dit Léon; je crois même qu'à moins d'être... toqué!... ajouta-t-il, avec une réticence significative et en se frappant le front...

— Oh! l'insupportable! fit tante Germille, impatientée; je parie qu'il ne me dira rien!

— Dame! tante tant aimée!... reprit Léon, en riant de l'assonance baroque tombée de ses lèvres, que voulez-vous que je vous dise?... L'Écriture-Sainte, vous le savez aussi bien que moi, parle beaucoup des songes, en ayant l'air de faire cas de ces étrangetés : l'échelle de Jacob, par exemple, vous vous rappelez?... une échelle construite... sur une grande échelle, celle-là!... Et Joseph, qui remit à sa place Mme Putiphar, c'était aussi un fier songeur devant l'Éternel!... Mais, en bavardant sur les songes, voilà que j'oublie la réalité, ajouta-t-il en regardant sa montre; je suis presque en retard... Je me sauve... Au revoir, chère tante.

— A propos, ne manque pas de venir demain, tu sais?... C'est demain qu'ils arrivent, les hussards!... Je t'attends à une heure pour voir le défilé... à une heure, entends-tu?... heure militaire!...

— C'est entendu... à demain! à demain!... dit Léon en s'éloignant...

— Hélas! j'en étais sûre, je n'ai rien pu tirer de lui... soupira l'excellente Germille, se repliant sur elle-même pour retrouver dans sa pensée l'objet de ses préoccupations.

Le fait est que, depuis quelque temps, son sommeil était hanté par des rêves presque exclusivement guerriers. De plus, elle entretenait cette sorte d'obsession mentale par la lecture acharnée de deux ou trois livres superstitieux, cachés par elle avec des précautions de collégien. De là, dans son langage, cette recrudescence de locutions techniques et baroques, à propos desquelles Léon se faisait un plaisir, ou plutôt une contenance, de la taquiner.

Par deux ou trois fois, dans ses songes, elle s'était vue, magiquement rajeunie et reportée aux beaux jours où, la sotte qu'elle était! elle n'avait pas osé prendre pour mari ce charmant capitaine qu'elle aimait et qui, depuis, ainsi que la nouvelle s'en était répandue, était allé, de désespoir, se faire tuer en Afrique, le pauvre garçon!... Ah! le doux rêve, au début! Tante Germille, dédoublée, en quelque sorte, par son illusion nocturne, s'admirait d'abord, pimpante, mais modeste, mais timide, oh! timide!... C'était à l'église... Robe blanche... Fleur d'oranger... Elle voulait dire : « Oui »; mais toujours ce mot lui rentrait dans la gorge, malgré elle!... Puis, tout à coup, horreur! la scène changeait : elle se trouvait transportée sous un ciel brûlant, dans un climat nouveau pour elle... Puis le tambour retentissait à son oreille avec un bruit lugubre, comme voilé d'un crêpe ; et ces paroles : « Mort au champ d'honneur!... » la réveillaient en sursaut.

Toute bouleversée de ces visions, elle se demandait alors avec anxiété, elle, la libre-penseuse que l'on sait sous certains rapports, elle se demandait s'il ne fallait pas voir là quelque avertissement d'en haut et, par suite, si la messe qu'elle faisait dire, régulièrement une fois par mois, « à une intention particulière », n'était pas insuffisante...

A cette époque, le second Empire préludait aux épopées de sa première manière, qui ont légué tant de désastres à la France. On voyait alors, sur différents points du territoire, de fréquents mouvements de troupes ; et justement, le lendemain, devait avoir lieu

un changement de garnison dans l'ancienne capitale du Nivernais. C'est à ce spectacle que la tante venait de convier son neveu avec tant d'instances.

Dans les villes de garnison, c'est un événement sérieux, que le départ et l'arrivée des régiments. Certains esprits sceptiques et superficiels, amoureux de rapprochements factices, s'imaginent qu'à l'instar du vieux cri populaire : « Le roi est mort, vive le roi! » — on pourrait dire avec raison : « Le régiment part, vienne le régiment! » Mais les choses ne s'en vont pas de la sorte, tant s'en faut. Sous cette apparence tranquille du flot remplacé par le flot, s'agite plus d'une tourmente. Et si des points d'exclamation, juxtaposés en forme de larmes, font cortège au régiment qui s'éloigne, le régiment nouveau voit partout, sur son passage, les yeux des indigènes de l'un et surtout de l'autre sexe se pavoiser de points d'interrogation.

Allez donc, partez, beaux chasseurs irrésistibles!... De touchants adieux, des vœux secrets vous accompagnent. Nombre d'entre vous emportent sur leur poitrine des talismans qu'ils oublieront, les ingrats! à la première étape franchement hospitalière... Adieu, brave colonel aux épaulettes brillantes, sur lesquelles bientôt pleuvront, pour s'y congeler, les étoiles de général! Allez, ne regrettez pas trop, en partant, votre insuccès auprès de celle qui, entre toutes ici, avait fait battre votre cœur : une autre maîtresse, la Gloire, vous attend là-bas, dans les plaines de la Crimée!... Et vous, à votre tour, entrez, pimpants hussards, à la sabretache négligemment flottante, au

dolman jeté fièrement sur l'épaule ; soyez les bienvenus!...

La foule se pressait pour saluer le départ des uns, l'arrivée des autres. La partie jeune et turbulente de la population, répandue de chaque côté des trottoirs, formait comme une double rive à ce flux et à ce reflux guerriers. Quant aux habitants plus âgés ou de tempérament plus rassis, ils assistaient de leur seuil ou de leur fenêtre à ces évolutions pacifiques.

C'était un jeudi et, par hasard, Léon pouvait prodiguer une visite de longue haleine à tante Germille enchantée.

Pour cette fête de parade, elle avait revêtu la robe de soie noire des grands jours, elle s'était coiffée d'un bonnet superbe, orné d'une belle dentelle et surmonté d'une fanchon presque coquette. A l'exemple de sa maîtresse, la vieille servante était sous les armes; elle avait arboré, par ordre, la fameuse polonaise aux brandebourgs multipliés.

— Assieds-toi là, près de moi, dit la tante à son neveu, en lui désignant une des chaises apportées par la diligente Manette. Nous serons à merveille pour voir le défilé des nouveaux arrivants; ils vont venir d'un moment à l'autre.

Léon prit place à côté de sa tante. Il était plus pâle que d'habitude. La nuit avait dû passer lentement sur ce front fatigué, où se lisait nettement l'empreinte d'une résolution virile, arrêtée sans doute après de violents combats intérieurs. A tout autre moment, cette physionomie soucieuse n'eût pas manqué d'é-

veiller la sollicitude de tante Germille; mais, pour l'instant, elle n'y prit pas attention, tant elle était distraite et affairée pour son propre compte.

— A la bonne heure! dit-elle; aujourd'hui tu ne te moqueras pas de moi, j'espère; tu le vois, c'est dans l'air, tout le monde s'occupe des soldats...

— Oh! je n'ai guère le cœur à la raillerie, répondit Léon... d'autant plus que, moi aussi, comme je vous l'ai déjà donné à entendre, je pourrais bien, sans tarder... changer de garnison...

Ces derniers mots, « changer de garnison », étaient accompagnés d'un sourire triste et forcé.

— Bah ! fit la tante, c'est pour plaisanter que tu dis cela ?

— Pas du tout, je ne plaisante pas ; c'est, au contraire, très sérieusement que je parle. J'ai bien réfléchi, et, malgré mon chagrin de vous quitter, vous si bonne, je voudrais partir.

— Partir ?... mon Dieu !... partir ?... encore !... soupira la tante.

— Oui, partir... et le plus tôt possible... Ce soir, je compte voir mon protecteur, M. Gérard, pour lui exprimer mon désir d'aller à Paris, où j'aurais plus de ressources pour mes études.

— Ça, c'est une autre affaire, mon garçon, dit tante Germille, qui savait se résigner dès que l'intérêt de ceux qu'elle aimait était en jeu. Tu sais ce que je te disais, l'année dernière, quand ta mère voulait te reprendre : « Si c'est pour ton bonheur... » Eh bien! je ferais de même aujourd'hui, si je te voyais partir... D'ailleurs, tu reviendrais bien, de temps en temps, revoir la pauvre vieille... dans ses foyers, n'est-ce pas?

— Oh! quoi qu'il arrive, si jamais j'ai ce qu'on appelle des vacances, c'est ici, soyez-en sûre, chère tante, c'est près de vous que je les passerai.

Le dialogue allait tourner à l'attendrissement, quand un cri : « Les voilà ! » retentit. En effet, au détour de la rue, la fanfare venait d'attaquer, avec une verve entraînante : *Partant pour la Syrie.* Toutes les langues se turent, et les regards se portèrent avec curiosité sur les « nouveaux arrivants », comme disait tout à l'heure tante Germille, qui maintenant ne soufflait plus mot.

Le colonel, à l'attitude martiale, au visage basané, aux moustaches grisonnantes, montant un magnifique cheval arabe, s'avançait au pas, à la tête de ses fringants escadrons. Les gros cuivres plaquaient énergiquement leurs accords sur les paroles du refrain, qui s'articulaient, pour ainsi dire, d'elles-mêmes sous leur voile mélodique :

Car elle est la plus belle,
Et moi le plus vaillant...

Tout à coup, tante Germille pâlit affreusement. Les yeux hagards et démesurément ouverts, elle tomba, roide et pâmée, aux bras de Manette, tandis que sa voix, rauque et haletante, râlait :

— Oh ! le revenant !... le revenant !...

On l'emporta sur son lit, où elle ne tarda pas à reprendre ses sens. Et Léon, se penchant sur elle avec inquiétude, l'entendit qui murmurait tout bas, en proie à un reste d'égarement :

— Colonel !... colonel !...

Et plus bas encore :

— Soyez béni, mon Dieu !... si mes prières n'ont pas sauvé son âme, elles ont peut-être préservé sa vie !...

VIII

Léon était une nature généreuse, mais incomplète, manquant de l'énergie distributive dont chaque jour de la vie réclame l'emploi, mais capable, quand la conscience avait parlé haut, de s'élever d'un bond jusqu'à l'héroïsme. Mais ici n'avait-il pas trop présumé de ses forces?... Aimer de toute l'ardeur du premier amour la femme sans pareille, l'idéal fait chair, le rêve réalisé, et renoncer délibérément à son bonheur; engager une lutte acharnée contre son cœur, se porter avec préméditation des coups mortels; être à soi-même sa victime et son bourreau; en un mot, puiser dans l'amertume du sacrifice la force de l'accomplir!...

— N'importe! il le faut... je le dois... j'ai promis à M. Gérard... je serais un misérable, si je continuais d'être heureux!... se disait-il à lui-même pour s'animer au grand combat.

Mais les premiers assauts avaient été si terribles, que la vigueur physique n'avait pas tardé à le trahir. Il semblait que son corps refusât de faire campagne avec son âme dans cette folle entreprise. Et il s'était

arrêté, à demi vaincu, dévoré par une fièvre ardente, entrecoupée de longs abattements.

Heureusement cette situation, anormale en apparence, n'est, en quelque sorte, qu'un repos agité où l'âme se reprend et se répare, à peu près comme le voyageur haletant se délasse en montant, pas à pas, une rampe escarpée... Courage ! là-haut l'air est plus pur, le chemin redevient facile, l'horizon s'élargit ; et l'œil contemple avec sérénité les vallées tortueuses, semées de précipices, où tout à l'heure le pied bronchait à chaque instant !...

Donc, après de longues et douloureuses réflexions, Léon avait reconnu que la fuite — « la fuite brave, la fuite en avant », comme il se disait — était la seule voie de salut possible. Résolu à ne pas reculer dans l'exécution de son dessein, il avait commencé par couper les ponts derrière lui. Les vacances de Pâques allaient s'ouvrir dans cinq ou six jours. Prévenu à temps, le directeur du collège pourrait, pendant cette interruption des classes, pourvoir sans peine à son remplacement. Il avait eu soin, comme nous l'avons vu, de préparer tante Germille à son départ, coloré d'avance d'un prétexte vraisemblable.

Quant à M. Gérard, absent de Nevers pour quelques jours encore, Léon ne pouvait lui faire part de sa résolution. Et d'ailleurs, à quoi bon ? Le sort en était jeté. Sa résolution était immuable. Au moment de brûler ses vaisseaux et de se faire sauter pour une raison d'honneur, le marin trahi par la fortune se contente d'envelopper les images sacrées d'un regard d'amour

et de respect. Ainsi fit Léon, au souvenir de son bienfaiteur.

— S'il savait pourquoi je pars, pensa-t-il, il m'approuverait de partir.

Laure ne se doutait encore de rien. Léon avait résolu de ne lui parler de séparation qu'au moment suprême, se réservant de s'inspirer des circonstances et, au besoin, de recourir à quelque innocent mensonge pour adoucir un coup trop rude, s'il était porté sans ménagement. Bien qu'il n'eût plus le cœur à sa douce correspondance d'autrefois, il lui était impossible de s'enfermer plus longtemps dans un silence absolu. Il écrivit donc à son amie, à laquelle il n'avait pas donné signe de vie depuis plusieurs jours :

« Mon état n'a plus rien d'inquiétant, puisque aujourd'hui le médecin m'a permis de me lever. Mais je dois encore garder la chambre jusqu'à nouvelle ordonnance. Cependant, à mes risques et périls, je vais forcer la consigne pour aller jeter ces lignes à la boîte; après quoi, je reviendrai me constituer prisonnier.

« Écrivez-moi, je vous en prie, pour me parler longuement de vos affaires, de vos enfants, de Mme de Bussy, que vous devez revoir demain, je crois. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point je m'intéresse à toutes ces questions, que, pourtant, vous avez un jour qualifiées d'« étrangères » par rapport à moi…

« Votre ami tendrement dévoué. »

En traçant ce dernier mot « dévoué », que l'on prodigue si banalement au bas de tant de lettres insigni-

fiantes, Léon sentit un frisson mortel lui parcourir tous les membres et pénétrer jusqu'à son cœur. « Tendrement dévoué » résumait pour lui, étroitement unies et confondues, et l'intensité de son amour et la grandeur de l'immolation.

La réponse de Laure portait, d'un bout à l'autre, l'empreinte d'une confiante sécurité.

« Cher,

« Je me cache pour griffonner ces quelques lignes, car *elle* est ici ; mais elle repart après-demain. Que vous dirai-je ? Je suis tellement sur le qui-vive, que je ne puis coordonner mes idées ; je ne sais comment vous apprendre ce qui m'arrive.

« Cette fois, c'est de la part de la vieille parente de mon mari, cette comtesse à moitié folle, vous savez ?... que Mme de Bussy vient troubler ma chère solitude. Actuellement, paraît-il, l'idée fixe de cette personne âgée serait de faire cesser, coûte que coûte, la séparation. Et voulez-vous savoir, au juste, le prix que cette âme dévote mettrait à la réalisation de son désir ? Elle s'engage d'ores et déjà, dit-elle, à verser chez le notaire, pour chacune de mes filles, le jour même où cette belle réunion aurait lieu, une somme de cent mille francs, destinée à se capitaliser jusqu'à leur mariage.

« Ainsi donc, voilà ma délicatesse cotée par cette âme pieuse !... Et si, plus tard, les pauvres petites voulaient, je suppose, embrasser la vie religieuse, ou simplement rester célibataires ?... Tout cela n'est pas sérieux, n'est-ce pas, mon ami ? Non, il n'y a qu'une

chose vraiment sérieuse au monde : notre inaltérable affection et la consolation mutuelle dont elle est la source pour nous...

« Mais ma surveillante me demande ce que je fais si longtemps loin d'elle. A peine ai-je le temps de mettre ici un gros baiser pour mon cher malade, qui va redevenir bien portant.

« A bientôt, n'est-ce pas?... »

— A merveille ! pensa Léon, en envoyant, à travers l'espace, des félicitations sympathiques à cette vieille inconnue, que le hasard faisait sa collaboratrice dans l'œuvre de la rédemption des enfants.

Il trouvait maintenant toutes naturelles les négociations entamées et suivies énergiquement par Mme de Bussy, « cette pie de mauvais augure », contre laquelle il s'était d'abord si follement courroucé. Quant à l'intervention de la comtesse, elle était, de tout point, conforme aux préceptes portés par les maîtres sur l'intervention de la divinité dans la tragédie antique : « Ne faites pas intervenir les dieux, à moins que la situation ne réclame un vengeur. » Tout était au mieux; Lucullus dînait chez Lucullus : l'esprit de Léon fêtait le cœur de Léon.

— Eh ! reprit-il avec enthousiasme... quand l'apparition d'une puissance mystérieuse, amie de l'innocence, fut-elle plus juste et plus nécessaire? Jamais !... Et moi, moi, chétif, continuait-il, en se mirant, avec une douloureuse complaisance, dans sa mince personnalité subitement agrandie, moi que les circonstances ont fatalement mêlé à ce drame, au lieu d'y prendre le rôle que me dicte ma conscience, j'irais lâchement

jouer celui du traître qui tue ou empoisonne au dernier acte ?... Non, non, mille fois non!...

Après avoir pris, pour ainsi dire, vis-à-vis de lui-même, ses dispositions testamentaires, Léon, de nouveau à bout de forces, se laissa rouler, inconscient, par la tempête qui grondait en lui. Tantôt, précipité au fond de l'abîme, il en rapportait des algues et du sable dans ses cheveux ; tantôt, ballotté sur le dos des lames, il interrogeait d'un œil mourant la voûte assombrie du ciel. Le navigateur païen, chassé par la tempête sur les gouffres béants, ne recouvrait l'espérance qu'en voyant briller au-dessus de sa tête la constellation des Gémeaux, le « double œuf de Léda ». Ainsi Léon, vingt fois absorbé, puis revomi par la mer, ne se rattachait à la vie qu'en retrouvant devant ses yeux, baignée dans une clarté sereine, l'image des deux petites filles de la baronne. Cette apparition suave, doucement rayonnante, rendait peu à peu la force et le calme à ses sens et à son esprit. Et une voix étrange, une de ces voix que l'on distingue clairement sans savoir d'où elles viennent, chantait en lui, comme la Marguerite de *Faust* :

Anges purs, anges radieux,
Portez mon âme dans les cieux !...

Raffermie par ces nobles pensées, l'âme de Léon reprit bien vite l'empire sur son corps, ce serviteur débile qui avait défailli dans la lutte. Comme par enchantement, la tranquillité morale rétablit l'équilibre physique ; et le docteur, qui n'avait rien compris d'a-

bord à la prostration soudaine du malade, ne s'expliqua pas davantage sa soudaine résurrection. La consigne du repos absolu fut levée, et Léon eut la permission de se promener dans l'intérieur du collège. Il choisit, pour se livrer à cet exercice, le temps de la classe du soir, pendant lequel les cours étaient désertes. Comme il se faisait pitié à lui-même, dans ce triste pèlerinage !... surtout devant cette pauvre petite fontaine, la confidente et la complice de son bonheur à jamais disparu !... Mais il comprit qu'il ne fallait pas trop jouer avec ces souvenirs, l'émotion pouvant entraîner des défaillances. Il avait besoin de tout son courage.

Enfin, le docteur lui ayant rendu sa liberté, il réfléchit longuement au premier usage qu'il en pourrait faire. Rassuré sans doute par l'assiette de son esprit, il céda à une tentation bizarre, mais légitime : celle de se décerner à lui-même une récompense. Dans ce but, il écrivit à la baronne :

« Chère amie,

« Me voici ressuscité, et le médecin, après m'avoir ordonné une immobilité complète, me prescrit de faire de longues marches. Forcé depuis quelque temps de renoncer aux expéditions nocturnes, j'ai résolu de m'offrir, à titre de dédommagement, une petite fête de jour, dont voici le programme :

« Vous connaissez la ferme qui se trouve à quelques mètres du pont Saint-Our ? Eh bien ! demain, jeudi, j'ai l'intention de diriger là ma promenade soli-

taire de convalescent. Savez-vous pourquoi, chère amie? C'est que j'ai rêvé, dans un de mes fiévreux sommeils de ces jours derniers, que vous y viendriez vous-même, accompagnée de vos deux petites filles...

« Croiriez-vous que j'éprouve un désir presque maladif de les voir de près, ces enfants, de les entendre, de les graver, en quelque sorte, dans mon esprit?... Car, à bien dire, je ne les connais pas, ayant toujours évité de me trouver sur leur passage quand vous les conduisiez au parc. Je ne les ai distinctement aperçues que la première fois, et je voudrais bien...

Sa plume allait écrire : « et je voudrais bien les voir une dernière... » Il s'arrêta, tout tremblant de sa distraction... Puis il termina ainsi :

« Je serai là vers trois heures. Dans mon rêve, la voiture qui part tous les jours d'ici, à deux heures et demie, vous y déposait quelques instants après.

« Autre particularité importante de mon rêve : nous n'avions pas l'air de nous connaître, par respect pour les enfants... Je me contentais d'observer à la dérobée ; je les regardais goûter, je les écoutais babiller, tout en paraissant occupé d'autre chose.

« N'est-ce pas, chère amie, qu'il passe parfois de singulières lubies par l'esprit?... Mais, comme il ne s'agit que d'une fantaisie de malade à peu près revenu en santé, on n'est pas tenu rigoureusement de la satisfaire. Je laisse le cas à votre décision... »

Le lendemain, à l'heure dite, il se mit en route pour son pèlerinage. Avril était en liesse. Les beaux jours

revenaient sous la tiède haleine du printemps. L'herbe nouvelle, le jeune feuillage se déroulaient, tout frissonnants d'aise, sous les baisers du soleil.

— Comme j'ai mal choisi mon temps pour tuer mon amour!... pensait-il involontairement, en caressant d'un regard triste les joies renaissantes de la nature.

IX

Léon mit deux grandes heures pour se rendre à pied au pont Saint-Our. Parfois il regrettait d'avoir convié Laure à ce rendez-vous étrange, qui devait être, dans sa pensée, le couronnement de son sacrifice, la purification de leur amour, mais dont la mise en scène lui apparaissait maintenant inséparable, de part et d'autre, d'une contrainte mortelle. Que voulait-il, en somme? Voir ces enfants, les entendre babiller, ainsi qu'il l'avait dit à son amie; mais quoi de plus propre à glacer l'expansion enfantine que cette rencontre dans une ferme isolée, alors que l'organisateur de cette rencontre et sa complice résignée devraient se tenir, l'un vis-à-vis de l'autre, dans la plus stricte réserve?... Léon comptait sans un trait d'union imprévu.

En entrant à la ferme, il demanda à s'y reposer quelques instants. La fermière, une gaillarde haute en couleur et fort délurée, l'accueillit avec la plus franche cordialité. Après l'avoir introduit dans la grande salle meublée de vieux bahuts, de deux longues tables et d'un dressoir chargé de vaisselle :

— Qu'est-ce que je pourrais bien vous offrir, mon bon monsieur ? dit-elle d'une voix engageante... Du pain et du vin, un morceau de fromage, et c'est tout ; car, en ce moment, on n'a pas même un fruit à la campagne. Dame ! monsieur, que voulez-vous ? on n'a plus rien de l'an passé : et l'année courante est comme qui dirait un enfant trop jeune encore pour aider ses parents !...

Léon fut charmé de l'éloquence de son hôtesse. Qui sait ? cette avenante familiarité pourrait peut-être apporter une diversion heureuse à la gêne qu'il redoutait. Bientôt, la diligente fermière reparut, couvrit un coin de la table d'une nappe blanche, sur laquelle elle posa une miche et une bouteille ; puis, comme Léon ouvrait un livre, elle lui tira, d'un air malin, une révérence de grand format :

— Je vous laisse, monsieur ; je vois que vous tenez en main de quoi causer, et je n'ai point lieu de vous faire compagnie.

— Vous êtes trop prévenante, madame, dit Léon ; je vous en prie, ne vous dérangez pas pour moi.

— Oh ! monsieur, il n'y a point de dérangement, il n'y a que de l'honneur à causer un brin, quand l'occasion s'en présente, avec les gens éduqués !...

— L'occasion doit se présenter souvent, je suppose ; vous êtes à deux pas de la rivière, et les promeneurs doivent être attirés par ces jolis paysages...

— Vous dites : des paysages, monsieur ?... Il faut croire qu'y a des gens qui aiment ça. Tenez, l'année dernière, pas plus tard, il est entré ici *un quelqu'un* qui parlait tout drôlement ; j'ai su depuis que c'était un natif d'Angleterre. Et bien ! ne voulait-il pas, à

toute force, savoir pourquoi c'est que le pays s'appelle le Pont-Saint-Our!... Je vous demande un peu!... Vous pensez bien, monsieur, que, pour moi, ç'avait toujours été le cadet de mes soucis. Pour lors, je n'ai donc pas pu le satisfaire, là, tout de suite, vous comprenez?...

— A l'impossible nul n'est tenu... fit observer Léon avec politesse.

— Oui, mais depuis!... reprit la paysanne en se rengorgeant; je me suis renseignée, j'ai fait jaser M. le curé!... Et l'Anglais n'a qu'à revenir, je vous lui conterai l'affaire tout du long!... Mais allons! bon!... qui est-ce qui vient nous déranger, juste au moment où j'allais pouvoir... ?

Léon tressaillit. C'était Laure, accompagnée de ses enfants, qui faisait son entrée dans la première pièce de la ferme...

— Bonjour, madame, dit-elle avec une aisance charmante, à la fermière qui était allée à sa rencontre; voulez-vous m'obliger, je vous prie?... Voilà deux fillettes qui meurent d'envie de boire une tasse de lait...

— Oh! maman, pas boire, pas boire!... manger, avec du pain dedans!... interrompit la petite Augusta, en sautillant de plaisir.

— C'est bien facile, madame, répondit la paysanne, de son air le plus accueillant; donnez-vous donc la peine de passer dans la salle, et je vous sers en un tour de main.

La baronne salua Léon, qui se leva pour lui rendre son salut. Mais la présence d'un étranger déconcerta visiblement Mlle Louisa, et la pétulance de sa petite

sœur se figea, pour ainsi dire, subitement. La contrainte, prévue trop tard par Léon, se manifestait en plein, quand la fermière, rentrant :

— Voilà qui est vite fait... la nappe, les bols, les cuillers et... le potage! dit-elle avec une gracieuse volubilité, en plaçant sur la table une jatte pleine de lait frais et odorant.

— Prêtez-moi une assiette, s'il vous plaît, madame, puisque vous êtes si obligeante... demanda la baronne, qui venait d'ouvrir un panier coquet, rempli de friandises.

— Oh! merci, maman!... des gâteaux?... que tu es gentille!..... s'écria la petite, en battant des mains.

— Chut, Tata!... fit la sœur aînée, désignant Léon d'un regard oblique.

Mlle Tata tourna vers l'étranger ses grands yeux noirs chargés de crainte ; puis, les ramenant complètement rassurés par cette inspection :

— Oh! dit-elle à demi-voix, il n'a pas l'air méchant du tout!...

Léon, le nez dans son livre pour se donner une contenance, regardait à la dérobée, s'emplissant le cœur d'impressions diverses. Le portrait des petites filles se sculptait en relief dans ses yeux et dans son cœur. Louisa, déjà grandelette et un peu gauche par timidité, marchait précocement à cette période de l'adolescence que l'on qualifie d'âge ingrat. Augusta, enfant d'une grâce idéale, était, en quelque sorte, un diminutif de sa maman, une réduction mutine des attraits sévères de la baronne.

Cependant la gêne menaçait de faire invasion de

plus belle. Heureusement la fermière était toujours là. Depuis un instant, elle ne tenait pas en place. Quelque chose la tracassait visiblement; mais quoi?... A la fin, prenant son parti en brave et se campant, une main sur la hanche, devant les nouvelles arrivées :

— Quand madame est entrée, figurez-vous... j'allais justement expliquer à monsieur... dit-elle en se retournant vers Léon... pourquoi c'est que le pays s'appelle le Pont-Saint-Our.

— De grâce, continuez vos explications, répondit la baronne avec bonté, si monsieur y consent, toutefois... ajouta-t-elle avec un gracieux sourire; en ce cas, tout le monde en profiterait.

Léon fit un signe courtois d'assentiment.

— Allez donc, madame, nous vous écoutons, dit Laure à la paysanne avec un geste d'encouragement; nous vous écoutons tous avec la plus vive curiosité.

Telle autrefois, à un banquet moins modeste, Didon, reine de Carthage, conviait Enée au récit de ses aventures.

Loin de se faire tirer l'oreille comme le héros troyen, la fermière commença son récit rondement, sans s'asseoir, afin de laisser à tout son corps l'éloquente envergure du geste.

— Pour lors donc, dit-elle, en ce temps-là, dans l'endroit où nous sommes, à dix pas d'ici, il y avait bien la rivière, mais il n'y avait pas encore de pont. Un jour, ne voilà-t-il pas qu'un évêque de Nevers... comment diable qu'il s'appelait déjà!... Ah! j'y suis : c'était saint Aré... Donc, voilà que saint Aré, qui revenait de voyager pour son plaisir, et aussi pour le salut

des âmes, à ce qu'il faut croire, saint Aré s'avise d'envoyer, en avant-garde, un homme à cheval pour prévenir qu'on se prépare à le recevoir... parce que, voyez-vous, on a beau être saint, on n'est pas fâché d'être reçu comme un évêque!... Mais ne voilà-t-il pas qu'en arrivant par ici, le cavalier trouve le pays tout inondé?... Un vrai déluge!... Ça vous étonne, pas vrai? Qui est-ce qui croirait la Nièvre, cette petite sournoise que vous voyez là, capable de se livrer à de pareils débordements?... Entre nous, je suis bien sûre que la Loire, cette grande dévergondée, lui donnait le mauvais exemple... Enfin! c'est toujours comme ça... les grands gâtent les petits!... Bref, le cavalier s'appelait Our, de son vrai nom. Vous voyez déjà venir le pont, je parie? Mais patience!... Mon gaillard, qui ne connaissait que la consigne, veut passer à la nage, à l'endroit où, d'habitude, il passait à gué... va-t'en voir s'ils viennent, Jean!... N'oublions pas qu'il s'appelait Our... Le courant vous l'entraîne, comme une bûche de flottage, et, ni vu ni connu, le voilà noyé!...

— Mais le cheval?... interrompit Tata, toute pâle d'émotion.

— Pardine, ma petite demoiselle, le cheval se noie aussi... reprend la fermière. Mais, bientôt, écoutez!... bientôt le saint évêque arrive sur les lieux... comme dit M. le curé, et, dès qu'il a vent de la chose, il n'en fait ni une ni deux : il demande au bon Dieu de lui rendre son brave serviteur; et comme, de saint à bon Dieu, on n'a rien à se refuser, pas vrai?... vlan! voilà la Nièvre qui vous rejette le cadavre sur l'herbe!...

— Un miracle!... fit Mlle Louisa, ouvrant de grands yeux.

— Et un pommé!... appuya la fermière, d'un ton d'importance.

— Mais le cheval?... demanda encore une fois la petite Augusta, avec une anxieuse curiosité.

— Laissez donc, mademoiselle : les chevaux n'ont point d'âme à sauver!... reprit la paysanne, de plus en plus solennelle à mesure qu'elle approchait de son dénouement. Pour lors, bref, en deux mots, l'évêque ressuscite son cavalier... N'oublions pas qu'il s'appelait Our, tout court... Puis, miracle sur miracle; le cavalier, lui aussi, devient un dragon de vertu!... Ah! dame! qui sait? il avait peut-être déjà senti la lèchefrite du diable dans l'autre monde!... Tant il y a que, plus tard, il fut nommé saint de deuxième classe; et, quand on bâtit le pont que vous voyez, à l'endroit même de l'accident, on le baptisa tout naturellement le *Pont Saint-Our*, qui est devenu le nom de la localité... Et voilà!... conclut la fermière, enchantée d'avoir enfin placé sa narration devant un auditoire « éduqué ».

— C'est fort intéressant, dit la baronne.

— Et joliment raconté! ajouta Léon, qui ne pouvait moins faire que de payer d'un mot gracieux l'obligeant verbiage de la paysanne.

— Mais le cheval?... le cheval?... fit la petite Augusta, songeuse et ne démordant pas de son idée.

— Voyons, Tata, lui dit sa mère, qui avait remarqué le plaisir éprouvé par Léon chaque fois que l'enfant prenait la parole, à quoi penses-tu? Laisse-nous tranquilles, avec ton cheval!...

— Eh bien! pourquoi l'évêque ne l'a pas ressuscité aussi?... répliqua la petite, enchantée de pouvoir

préciser son objection; c'était pas sa faute, pauvre bête, si l'eau était trop forte !...

— Mais, bavarde, osa faire observer Mlle Louisa, on te l'a déjà dit : les chevaux n'ont pas d'âme à sauver.

— C'est égal, c'est pas juste !... riposta l'enfant avec une moue adorable.

Léon avait le cœur gros ; il se leva pour partir.

— Par exemple ! monsieur !... s'exclama la fermière ; vous n'avez pas seulement touché à notre vin !... Ah ! mais, sotte que je suis ! j'y songe : j'aurais dû vous offrir du lait, à vous aussi, peut-être?...

— Il est si bon !... murmura Laure, comme se parlant à elle-même.

La paysanne avait déjà décroché un bol au râtelier du dressoir :

— En voulez-vous?... fit-elle à Léon, en se dirigeant vers la laiterie.

— Mais prenez donc de celui-ci ; il est délicieux !... dit Laure avec vivacité.

— Au fait, c'est le même, répliqua l'hôtesse... Il est tout délicieux, mon lait !... ajouta-t-elle en posant le bol plein devant Léon.

Puis elle passa dans l'autre pièce.

Léon se rassit, très ému. Il lui semblait que cette tasse de lait, puisée au même vase, allait, en ce moment solennel, établir une sorte de communion entre ces trois êtres et lui. Et l'attendrissement ramenant en lui l'irrésolution :

— Pourquoi avoir rompu si brusquement? pensait-il; le hasard eût tout arrangé peut-être...

Il se repentait presque de son héroïsme.

Tout à coup, après quelques mots murmurés, à voix basse, à l'oreille de sa mère, Tata vint à lui, toute rayonnante.

— Monsieur, dit-elle, voici un gâteau pour le lait; c'est très bon dedans!... Maman m'envoie le porter à vous...

Léon, de plus en plus paralysé par l'émotion, ne trouvait pas un mot à dire à l'enfant. Cependant, celle-ci, sa petite main appuyée sur la table où elle avait posé le gâteau, regardait l'étranger, les yeux dans les yeux, attendant une réponse.

— Ça vient de chez Zambail, le Suisse, vous savez?... reprit-elle, en balançant une de ses petites jambes en arrière, pour se donner, elle aussi, une contenance à sa façon.

Et comme Léon restait toujours muet, fasciné par cette grâce radieuse :

— Comment, monsieur, ajouta le chérubin d'un air scandalisé, vous ne connaissez pas Zambail!... celui qui fait du sucre d'orge si bon!...

— Merci!... dit enfin Léon, d'une voix strangulée par des sanglots intérieurs, l'âme en proie à mille pensées fougueuses, tenues en bride par cette main d'enfant!...

Tata revint, toute triste, vers sa mère.

— Oh! maman, lui murmura-t-elle bien bas à l'oreille, il est malade, le monsieur!... il souffre, je t'assure...

Il se fit un nouveau silence, un silence poignant, que rien ne pouvait rompre désormais. Aussi, deux minutes

après, Léon se leva, salua et sortit précipitamment. Il s'arrêta sur le seuil pour remercier la fermière ; mais, quand il voulut lui glisser dans la main une pièce d'argent :

— Ah ! monsieur, dit la brave femme, en se rebiffant avec fierté, nous ne tenons pas auberge !...

Au même instant la baronne parut, sous le prétexte de voir si la voiture qui devait la remmener était arrivée.

— Léon, dit-elle vivement et à demi-voix, vous êtes libre ce soir ; il faut que je vous parle.

— A onze heures, répondit-il de même... chez vous... attendez-moi.

Et il partit comme un trait. Il dévorait la route d'un pas fiévreux. Sa situation morale l'effrayait. Après avoir visé au sublime, il aspirait à descendre. Aéronaute insensé, jaloux de s'élever à des hauteurs inconnues, il avait d'abord jeté sottement tout son lest ; et voilà que, repris d'amour et de regret pour la terre, il se sentait des rages frénétiques d'éventrer la nacelle qui l'emportait !...

— Il faut en finir !... se cria-t-il à lui-même intérieurement. Demain matin, je serai parti, sans quoi, sans quoi... je ne partirais plus !...

Dans sa course haletante pour regagner la ville, ses yeux se détournèrent un instant sur la droite, attirés vers une butte sinistre et désolée dont les flancs, houleux et labourés de cicatrices, se détachaient, comme une plaie hideuse, sur la brillante végétation d'alentour.

C'était le « Champ d'épreuve », où la fonderie de canons essayait, de vieille date, ses nouveaux produits.

— Hélas ! soupira Léon, en s'arrêtant pour contempler sympathiquement la butte sinistre et désolée... voilà l'image de mon cœur !...

X

Au collège, c'était un branle-bas général. Les vacances de Pâques ne s'ouvraient officiellement que le lendemain ; mais tout le monde profitait de la permission de partir la veille au soir. Léon fit ses malles en toute hâte et les envoya au chemin de fer.

Tante Germille, prévenue du départ de son neveu, trouva son émotion toute naturelle, bien qu'elle en ignorât la cause véritable. Et d'ailleurs n'était-elle pas, elle aussi, logée à cette même enseigne des sensations étouffantes forcément refoulées?

— Avoir manqué par ma faute, par ma très grande faute, de devenir *colonelle!...* pensait-elle à chaque instant avec amertume.

Ah! si elle eût osé confier ses peines à Léon, le seul être au monde qu'elle jugeât digne de la comprendre!... Mais tôt ou tard, à l'un de ces voyages qu'il lui avait promis de faire tout exprès pour elle, comme elle se dégonflerait le cœur!... Quant à la messe mensuelle qu'elle faisait dire depuis si long-

temps « à une intention particulière », tante Germille, justement prise de scepticisme, avait été sur le point de la décommander. Mais, réflexion faite, elle avait résolu d'appliquer à son neveu, par un virement de fonds spirituels, le bénéfice passé, présent et futur de ce pieux placement.

— Si le bon Dieu est juste, se disait-elle, c'est à lui d'arranger cette affaire délicate et trop embrouillée pour ma faible cervelle...

Le soir, à onze heures, en entrant chez Laure, Léon avait repris son empire sur lui-même. Ayant remarqué l'air inquiet de son amie, il comprit qu'il fallait recourir aux ménagements, au mensonge même qui, en pareil cas, est une délicatesse du cœur.

— Cher Léon, fit-elle en s'efforçant de sourire... comme il me tardait de vous revoir ici !... Asseyez-vous là, près de moi... Vous devez être si fatigué de votre double course !

— Oh ! merci à vous, chère amie, dit-il gravement, pour avoir bien voulu vous prêter à cette fantaisie de cerveau malade ; je vous en serai éternellement reconnaissant.

— Quel ton solennel, mon ami !... mais asseyez-vous, de grâce !

Léon prit place, à côté d'elle, sur le divan.

— Solennel ?... solennel ?... mais on le serait à moins, je vous assure... dit-il avec embarras. Figurez-vous qu'en rentrant de notre excursion, j'ai trouvé ma bonne tante Germille tout affolée... Et vous ne savez pas, vous, non, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que tante Germille affolée !...

— Mon Dieu ! vous m'effrayez presque, Léon... que s'était-il donc passé ?

— Voici... Depuis plus de deux heures, elle me faisait chercher à cor et à cri... Il paraît que M. Gérard m'avait mandé de passer chez lui sans tarder... J'ai couru dare dare !... Mais M. Gérard venait de partir pour Paris où, paraît-il, il voulait m'emmener...

— En vérité ? fit la baronne surprise.

— Et ce n'est pas tout, reprit Léon, en suivant sur le visage de Laure l'effet de ses paroles, ce n'est pas tout... il faut que je le rejoigne demain, dans la soirée...

— A Paris?... interrompit la baronne en pâlissant ; mais alors... vous pourriez ne pas revenir?...

Elle hocha la tête d'un air de doute, puis d'incrédulité ; puis, s'étant levée et regardant Léon bien en face :

— Tu me trompes ! dit-elle... tu me trompes !... tu sais parfaitement que tu ne reviendras pas !...

Déconcerté par cette clairvoyance du cœur, Léon faiblit un instant et, sans mesurer la portée de ses paroles :

— Laure, vous plaît-il que je reste?... Dites un mot, et je désobéis à mon bienfaiteur !...

— Moi ? répliqua-t-elle avec vivacité ; moi, entraver votre avenir ?... paralyser les généreuses sympathies de M. Gérard pour vous ?... A Dieu ne plaise !

Elle retomba sur son siège, dans une attitude résignée.

— Laure ! dit Léon après un moment de silence et de recueillement... si je ne revenais pas, que ferais-tu ?...

— La belle question ! répondit-elle avec amertume. Au fait, pourquoi ne me l'être pas posée à moi-même depuis longtemps?... pourquoi avoir cédé à un entraînement que devait suivre, tôt ou tard, une déception certaine?... Ah! Dieu m'est témoin que je ne croyais pas que ce fût si tôt!...

— Laure ! reprit Léon, après un nouveau silence... si je ne reviens pas, que feras-tu ?

— Que voulez-vous que je fasse?... Malheureuse!...

— Je vais te le dire, amie ! Mais promets-moi de m'exaucer !... Car je ne parle plus en enfant capricieux et volontaire; je vais te parler en ami consciencieux, qui te vénère et te chérit par-dessus tout, puisque, en ce moment, il te donne plus que sa vie !...

En prononçant ces derniers mots, il était tombé à genoux et joignait les mains.

— Que faites-vous, Léon, que faites-vous?...

— Je prends la posture qui convient au suppliant parlant des choses saintes. Écoute-moi, Laure, car je n'aurais pas la force de parler longtemps ainsi... Depuis un mois, je ne suis plus heureux; mon bonheur est gâté par le remords!... Songe donc, sans moi, j'en suis sûr, tu n'hésiterais pas à remplir un devoir impérieux. Eh bien! serais-je digne de ton cœur, moi, moi, l'obstacle, si j'hésitais à me supprimer ?...

— Ah ! murmura Laure... le voilà donc le secret de ces détours...

— Ecoute encore, reprit Léon ; tout ce que t'a dit Mme de Bussy est exactement vrai et rigoureusement juste ; puissent ses paroles prendre plus de force en

passant par ma voix !... Je fais mon devoir, Laure, pour te rendre la liberté de faire le tien...

— Ah ! quel mot affreux : le devoir !... oui, affreux pour moi, répéta-t-elle, en se cachant la tête dans ses mains; car... après ce qui s'est passé, après m'être donnée, et je ne m'en repens pas... croyez-vous, crois-tu donc, Léon, que jamais je puisse me résoudre ?...

— O femme chaste et adorée ! je sais la délicatesse et les scrupules de ton âme fière et douce !... Mais, de grâce, ne songeons qu'aux enfants !... Comme je te remercie de me les avoir amenées aujourd'hui !... Leur image restera dans ma mémoire comme une chaste auréole autour du sacrifice !...

La baronne pleurait silencieusement. Léon comprit qu'il devait profiter de cette détente et se retirer avant l'explosion d'une crise possible.

— Adieu ! je pars, dit-il avec un frémissement d'exaltation contenue; je pars... mais, s'il le fallait, sur un mot de toi, je m'empresserais d'accourir... je pars, mais, de loin comme de près, je t'aime et je t'aimerai toujours !...

Léon sortit, après avoir mis un dernier baiser brûlant aux lèvres de son amie immobilisée, comme dans un sommeil léthargique...

Cinq jours après, il reçut la lettre suivante :

« Ami,

« Ce n'était donc pas un rêve cruel ?... Non, hélas !... la réalité est mille fois plus cruelle que le rêve, puisqu'on ne s'en réveille pas !...

« J'ai passé la nuit de ton départ, à demi morte de douleur, sur ce divan que tu venais de quitter; quand la pendule a sonné cinq heures du matin, je me suis bouché les oreilles, pour ne pas entendre le sifflement de la machine qui allait t'emporter...

« Tout est fini maintenant. Ta vaillance est venue en aide à ma lâcheté. J'ai bu le calice jusqu'à la lie... Seulement, je ne serai jamais qu'à toi, entends-tu?... C'est uniquement dans l'intérêt des enfants que le rapprochement a lieu; le reste n'existe pas... Oh! ces pauvres enfants!... nous coûtent-elles assez cher, à toi et à moi!...

« Je t'envoie un souvenir bien vulgaire, en vérité, mais qu'un cœur comme le tien saura poétiser : deux boucles de leurs cheveux!... Pour que tu puisses t'y reconnaître, car elles sont de même couleur, celle de la petite est la plus grosse...

« Adieu! pour la vie, adieu!... »

Léon, aux prises avec les difficultés de la vie matérielle, resta trois ans sans tenir à tante Germille la promesse qu'il lui avait faite. D'ailleurs, il ne se sentait pas le cœur assez remis pour suivre, sans défaillir, les sentiers du paradis perdu.

Dans l'intervalle, M. Gérard était mort, emporté par une courte maladie, dans tout l'éclat de la force et de l'intelligence. Mais il ne mourait pas tout entier : d'avance, il se voyait revivre dans son fils. De semblables pertes ne sont pas seulement des deuils de famille. Pour sa part, Léon a toujours religieusement gardé,

et gardera toujours religieusement, au fond de son esprit et de son cœur, la mémoire de cette grande figure.

L'année suivante lui apporta une grande douleur. Vers le milieu du mois de septembre, qu'il passait pour la seconde fois auprès de sa tante, celle-ci reçut par la poste un pli cacheté de noir, et portant l'estampille d'une étude de notaire.

Sur une deuxième enveloppe, on lisait ces mots : « Pour remettre à M. Léon Fernin (*dépôt sacré*). »

— Pauvre enfant ! murmura tante Germille, longtemps rêveuse et recueillie, pauvre enfant !... aurait-il donc déjà une tombe dans le cœur ?...

Léon tressaillit d'un sombre pressentiment en se trouvant en face de ce pli funèbre. La tante l'avait pieusement déposé dans la chambre de son neveu, tristement en vue sur la cheminée; pas un mot ne fut échangé entre eux à ce sujet. Il s'enferma dans ce réduit, tout peuplé encore des riantes images d'autrefois; et c'est à travers ses larmes qu'il déchiffra les lignes suivantes.

« Ami, il paraît que je vais mourir bientôt... mourir de consomption, à ce que disent les médecins... Mais je me sens m'éteindre sans trop de regret... Mme de Bussy, devenue pour moi une véritable amie, prendra soin des enfants, qui sont grandes aujourd'hui...

« Sais-tu ce qui me console surtout ?... C'est de songer que l'âme, rendue libre par la mort, doit errer où elle veut ; je serai donc souvent près de toi !...

« Où es-tu ? .. que fais-tu ?... M'as-tu oubliée ?... Oh !

pardon, pardon pour cette pensée injurieuse!... Quand tu liras ces lignes, moi, je serai morte... morte en pensant à toi!...

« LAURE. »

Quelques mois plus tard, comme si la mort eût pris à tâche de multiplier ses coups autour de Léon, il reçut à Paris la nouvelle que sa mère, à toute extrémité, demandait à le voir. Une hématémèse violente, avait, en l'espace de quelques heures, par des vomissements sanguins répétés, épuisé cette constitution robuste et pleine de santé. Léon arriva pour assister à ses derniers instants. On venait d'administrer la malade. Tante Germille, accourue au premier appel de réconciliation suprême, priait avec ferveur au pied du lit.

— O mon fils, mon cher fils!... dit Mme Fernin en soulevant sa paupière avec effort... pardonne-moi!... J'ai fait ton malheur et le mien par mon égoïsme et mon aveuglement... Mais Dieu m'a cruellement punie... et je ne veux pas mourir sans ton pardon!...

— Mère! du fond du cœur, je te pardonne!... dit gravement Léon, agenouillé, et couvrant de ses baisers et de ses larmes la main, déjà froide, qu'il tenait entre les siennes...

Forcé de rentrer à Paris, il passa par Nevers, pour y reconduire tante Germille. Plus que jamais ces deux cœurs se serraient étroitement l'un contre l'autre, unis par la solitude et l'affection.

— Avant de nous séparer, Léon, dit l'excellente femme, d'une voix émue et solennelle, je veux t'adresser une prière...

— Y songez-vous, chère tante?... une prière ?... une prière de vous à moi !...

— Oui, une prière !... répéta la tante avec anxiété, comme tremblante de n'être pas exaucée... A l'avenir, je t'en conjure, appelle-moi ta mère !... Veux-tu ?...

— O maman Germille !... merci !... s'écria Léon, en la pressant dans ses bras... ma bouche va donc enfin vous donner le nom que mon cœur vous donne depuis si longtemps !...

FIN.

Soc. anonyme d'imp. P. Dupont, Dr. Paris, 41, rue J.-J.-Rousseau.(Cl.)35.6.80.





